

ANNEE 2001

**TRADUCTION ET COMMENTAIRE DE FRAGMENTS
DES *HIPPIATRICA* (APSYRTOS, THEOMNESTOS)**

THESE

pour le

DOCTORAT VETERINAIRE

présentée et soutenue publiquement

devant

LA FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

le 31 mai 2001

par

Diane, Alexandra, Julie MENARD

Née le 19 mai 1977 à Clamart (92)

JURY

Président : M.

Professeur à la Faculté de Médecine de CRETEIL

Membres

Directeurs : M. C. Degueurce

Maître de conférence à l'E.N.V.A.

Mme A.M. Doyen-Higuet

Chargée de cours aux Facultés Universitaires

Notre-Dame de la Paix (Namur)

Assesseur : M. J.J. Bénet

Professeur à l'E.N.V.A.

**TRADUCTION ET COMMENTAIRE
DE FRAGMENTS DES *HIPPIATRICA*
(APSYRTOS, THEOMNESTOS)**

Je remercie :

- C. Degueurce, pour m'avoir incitée à choisir un sujet original qui m'a passionnée,
- A.-M. Doyen-Higuet, agrégée de grec et co-directrice de cette thèse, pour son inestimable aide à la traduction des textes et au recueil de références antiques,
- J.-J. Benet, pour son enthousiasme,
- Mmes Cacheux, Dolbeau et Armingaud, mes professeurs de grec au lycée, qui m'ont permis de découvrir et d'apprécier la langue et la civilisation grecques,
- S. Jorge Do Marco, pour ses photos et ses connaissances en informatique.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
Chapitre I : LE CHEVAL DANS L'ANTIQUITE	15
I - Techniques et matériel.....	17
<i>1.1– Techniques d'attelage et de bât.....</i>	<i>18</i>
1.1.1 – L'attelage	18
1.1.1.1 – Le bige à timon	18
1.1.1.2 – Le trige et le quadrigé	20
1.1.2 – Le bât	21
<i>1.2 – Le harnachement du cheval monté.....</i>	<i>22</i>
1.2.1 – L'ephippion	22
1.2.2 – Bridons, licols et caveçons.....	24
1.2.2.1 – Bridons.....	24
1.2.2.2 – Licols, caveçons et muselières.....	25
<i>1.3 - Ferrure à clous et hipposandales</i>	<i>26</i>
II – Rôles du cheval antique	28
2.1 – <i>Le cheval dans les combats.....</i>	<i>28</i>
2.1.1 – La cavalerie montée	28
2.1.1.1 – La charge de lanciers	28
2.1.1.2 – Le harcèlement.....	29
2.1.2 – Les chars de combat.....	31
2.1.2.1 – Le char de rupture	31
2.1.2.2 – Le char de harcèlement	31
2.1.3 – Les dernières innovations du combat à cheval	32

2.2 – <i>Le cheval dans les jeux</i>	33
2.2.1 – Les épreuves de chars.....	33
2.2.1.1 – La course de chars.....	33
2.2.1.2 – Les démonstrations d'adresse.....	34
2.2.2 – Les épreuves de cavalerie.....	34
2.2.2.1 – Les courses.....	34
2.2.2.2 – Les anthippasies.....	34
2.2.2.3 – Les démonstrations de dressage.....	35
2.2.2.4 – La voltige.....	35
2.2.3 – Les combats en arène.....	35
2.3 – <i>Le cheval dans la vie quotidienne</i>	35
2.3.1 – Le cheval dans l'agriculture.....	35
2.3.2 – Le cheval dans les transports.....	36
2.3.2.1 – Transport de marchandises.....	36
2.3.2.2 – Transport de personnes.....	37
2.3.3 – La chasse.....	37

Chapitre II : LES TEXTES ET LES AUTEURS D'HIPPIATRIE GRECQUE39

I – Le *Corpus Hippiatricorum Graecorum* 41

1.1 – <i>Histoire du Corpus Hippiatricorum Graecorum</i>	41
1.2 – <i>Aperçu de la complexité du Corpus Hippiatricorum Graecorum</i>	42

II – Les auteurs du *Corpus Hippiatricorum Graecorum*..... 43

2.1 – <i>Datation d'Apsyrtos et de Théomnestos</i>	43
2.2 – <i>Datation des autres auteurs du Corpus Hippiatricorum Graecorum</i>	44

III – Autres auteurs ayant traité du cheval.....45

3.1 – <i>Simon d'Athènes</i>	45
3.2 – <i>Xénophon</i>	45

3.3 – Varron.....	46
3.4 – Columelle.....	46
3.5 – Les auteurs d'hippiatrie latine.....	47

Chapitre III : TRADUCTION DES TEXTES D'APSYRTOS

ET THEOMNESTOS 49

I – Apsyrtos : B, CXV et CXVI..... 54

1.1 – Traduction.....	54
1.2 – Notes.....	60

II – Théomnestos : C, XCIII 12-22 70

2.1 – Traduction.....	70
2.2 – Notes.....	80

Chapitre IV : ANALYSE DES TEXTES TRADUITS : COMPARAISON DES

CONNAISSANCES ANTIQUES ET MODERNES 87

I – Conformation du cheval..... 90

1.1 – <i>Forme générale</i>	90
1.1.1 – Taille.....	90
1.1.2 – Modèle.....	90
1.1.3 – Robe.....	91
1.1.4 – Veines.....	91
1.2 – <i>Tête et encolure</i>	92
1.2.1 – <i>Forme générale</i>	92
1.2.2 – <i>Encolure et port de tête</i>	93
1.2.2.1 – <i>Forme de l'encolure</i>	93
1.2.2.2 – <i>Port de tête</i>	94
1.2.3 – <i>Les différents éléments de la tête</i>	95

1.2.3.1 – Les naseaux	95
1.2.3.2 – La bouche	95
1.2.3.2.1 – Les dents.....	95
1.2.3.2.2 – Les barres	96
1.2.3.3 – Les ganaches	96
1.2.3.4 – Les yeux	97
1.2.3.5 – Les oreilles	97
1.2.4 – La crinière.....	98
<i>1.3 – Le Corps</i>	98
1.3.1 – Ligne du dessus	98
1.3.1.1 - Le garrot.....	98
1.3.1.2 – Le dos	99
1.3.1.3 – Les reins	100
1.3.1.4 – La croupe.....	101
1.3.1.5 – La queue	101
1.3.2 – Ligne du dessous	102
1.3.2.1 – Le poitrail	102
1.3.2.2 – Le ventre.....	102
1.3.2.3 – Les côtes	103
1.3.2.4 – Le flanc.....	103
1.3.2.5 – L'anus et les testicules	104
<i>1.4 – Les membres</i>	104
1.4.1 – Les antérieurs	105
1.4.1.1 – Epaule.....	105
1.4.1.2 – Bras.....	107
1.4.1.3 – Avant-bras	107
1.4.1.4 – Genou	108
1.4.1.5 – Canon	109
1.4.1.6 – Boulet	112
1.4.1.7 – Paturon	112
1.4.1.8 – Pied.....	114
1.4.1.8.1 – Anatomie simplifiée	114

1.4.1.8.2 – Morphologie externe.....	116
1.4.1.8.3 – Rôles et fonctionnement du pied	116
1.4.1.8.4 – Qualités et défauts du pied.....	117
1.4.2 – Les postérieurs	118
1.4.2.1 – Cuisse.....	118
1.4.2.2 – Jarret.....	119
II –Elevage du cheval.....	121
2.1 – <i>Origines</i>	121
2.2 – <i>Saillie / Gestation</i>	122
2.3 – <i>Le poulain de la naissance au débouillage</i>	123
2.3.1 – Caractère et comportement du poulain	123
2.3.2 – Pré acquis indispensable au débouillage : socialisation à l'homme.....	124
2.3.3 – Alimentation	125
2.3.4 – Débouillage.....	126
III – Discussion : valeur des connaissances antiques	128
3.1 – <i>La beauté du cheval</i>	128
3.2 – <i>La santé du cheval</i>	129
3.2.1 – Les boiteries	129
3.2.1.1 – Les lésions du pied.....	129
3.2.1.2 – Les atteintes du paturon	131
3.2.2 – Alimentation et santé	131
3.3 – <i>Le bien-être du cavalier</i>	132
CONCLUSION.....	133
BIBLIOGRAPHIE	137
ANNEXE	145

INTRODUCTION

Le cheval qui semble si étroitement lié à l'histoire de l'humanité fut pourtant domestiqué tardivement vers – 3 500 (Pour comparaison, le mouton, premier animal domestiqué, le fut aux alentours de – 8 500). Le cheval constitue dans un premier temps un gibier de choix pour les hommes du Paléolithique supérieur (- 20 000, - 15 000). Le berceau du cheval se trouve dans les steppes d'Asie centrale et c'est là que se fit sa domestication. Le cheval n'apparut au Proche-Orient que plus tard : il fut connu des Egyptiens en – 1 650. Il fut d'abord utilisé comme animal de trait en Egypte et en Assyrie, mais les peuples des steppes étaient déjà de bons cavaliers [41].

Dans la Grèce et la Rome antiques, le cheval était ancré dans les mœurs. Il apparut très tôt dans des mythes. Deux dieux s'affrontèrent pour savoir qui serait la divinité protectrice de la cité d'Athènes : Athéna et Poséidon. La première offrit aux hommes l'olivier, symbole de paix et d'opulence, le second, le cheval, compagnon de l'homme à la guerre. Les Athéniens choisirent la paix et Athéna, mais cet épisode de la mythologie grecque indique clairement la valeur du cheval : c'est un cadeau des dieux. L'homme fasciné par la puissance de cet animal souhaitait en maîtriser toute la force, ne faire qu'un avec lui : il inventa le centaure.

Le cheval, d'entretien délicat et coûteux, fut réservé à une élite, particulièrement dans les régions accidentées et sèches, sans véritables prairies et peu propices à la culture céréalière, comme l'Attique. Il était un symbole de richesse indéniable. Il était également une source d'inspiration des artistes antiques.

L'importance du cheval dans les cultures grecque et romaine amène naturellement à se demander quelles étaient les connaissances équestres exactes des Anciens. Plusieurs ouvrages sur le sujet nous sont parvenus. Nous possédons en particulier un corpus de textes connu sous le nom d'*Hippiatrica* et qui regroupe des textes traitant essentiellement de la santé du cheval. La boiterie est un problème majeur du cheval car elle est fréquente et invalidante. Or la conformation du cheval a une incidence importante sur la survenue de ce trouble. D'ailleurs, très tôt, des auteurs antiques ont décrit l'extérieur du cheval (Simon d'Athènes, V^{ème} siècle avant J.C.) et nous disposons à ce sujet d'un nombre non négligeable de textes, en particulier celui de Xénophon. La conformation nous a donc paru un sujet digne d'être approfondi. Nous avons choisi de traduire les opinions à ce sujet de deux auteurs des *Hippiatrica*, Apsyrtos et Theomnestos, et de les comparer à celles d'autres auteurs antiques et modernes. Nous traitons

également de l'élevage du cheval qui est abordé dans les textes d'Apsyrtos et Theomnestos. A ce jour, aucune traduction française de ces textes n'a été publiée. Le vocabulaire hippologique très spécifique employé dans ces textes a nécessité un important travail préalable, basé sur la philologie et l'anatomie, afin d'aboutir à des traductions satisfaisantes, qui, non seulement respectaient le sens du texte grec, mais employaient également des termes hippologiques modernes corrects, et non de simples périphrases.

Avant de nous lancer dans cette étude, il nous a paru utile d'évoquer la place du cheval dans l'Antiquité, les moyens techniques dont disposaient les Anciens pour capter la force du cheval et les rôles de ce dernier. Dans un second chapitre, nous verrons plus en détails ce que sont les *Hippiatrica*. Ensuite viendront les traductions et le dernier chapitre sera consacré à la comparaison des connaissances équestres antiques et modernes à travers le commentaire des textes traduits.

CHAPITRE I

LE CHEVAL DANS L'ANTIQUITE

I – TECHNIQUES ET MATERIEL

La tradition veut que, au cours de la domestication et de la maîtrise du cheval, celui-ci fut d'abord attelé et que le cavalier n'apparut que par la suite. Toutefois, certains auteurs remettent en cause cette théorie. N. Dechamps achève ainsi sa thèse : "*Il apparaît ainsi que, si l'on peut tirer du témoignage d'Homère un argument pour affirmer la priorité, à la guerre, du cheval attelé sur le cheval monté, on ne peut conclure à la priorité absolue du premier sur le second. Ne faut-il pas penser plutôt que, dès que le cheval a pu être domestiqué, dès qu'il est venu manger dans la main de l'homme, celui-ci a essayé de le monter avant même que de l'atteler ? L'équitation est née de ce geste.*" [21].

Cette théorie est séduisante, mais nous semble irréaliste. En effet, le premier homme qui eut l'idée de monter un cheval ignorait nécessairement tout de l'équitation. Il n'avait à sa disposition ni selle, ni étriers, ni aucun moyen qui lui permit de se stabiliser sur le cheval. Or il nous paraît impossible dans ces conditions que cet homme ait pu monter un cheval qui n'aurait pas, préalablement, été habitué à suivre l'homme docilement et à porter des poids. Aucun cavalier novice ne saurait monter brutalement sur le dos d'un cheval non débouffé sans risquer un accident grave. Certes dans les rodéos, les cow-boys sautent sur des chevaux à moitié sauvages et tentent de les maîtriser ; mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont des cavaliers chevronnés et que bien souvent malgré tout, ils mordent la poussière. Nous pensons donc plus raisonnable d'imaginer que le cheval fut d'abord domestiqué pour sa chair puis que les hommes décidèrent d'exploiter sa force. Habités au portage humain, ils eurent naturellement l'idée de poser sur le dos des chevaux une partie de leur charge : ce fut la naissance du cheval de bât. Par ailleurs, la découverte de la roue fut approximativement concomitante à la domestication du cheval ; l'attelage connut un essor rapide. Les hommes auraient disposé alors de chevaux plus dociles et habitués aux contraintes de l'attelage et du bât : il aurait été plus aisé de les monter.

Ainsi, nous nous rangeons à la théorie la plus classique : le cheval nous semble avoir d'abord été utilisé comme animal de bât et de trait avant d'être monté. C'est pourquoi nous développerons les techniques d'attelage avant d'aborder le harnachement du cheval monté. Les techniques n'évoluèrent pas considérablement pendant ce millénaire (V^{ème} siècle avant

J. C. et V^{ème} siècle après J. C.) et il est possible de les étudier dans leur globalité. Sauf indication spécifique, ce chapitre est un résumé de l'ouvrage très complet de P. Vigneron, *Le cheval dans l'Antiquité grecque et romaine* [46].

1.1 - TECHNIQUES D'ATTELAGE ET DE BAT

1.1.1 - L'ATTELAGE

Si les traités d'équitation furent nombreux, peu d'auteurs s'intéressèrent aux techniques d'attelage et seule *Illiade* [5] y fit réellement allusion. Toutefois, les innombrables représentations dont on dispose pallient cette évidente déficience littéraire, mais ont l'inconvénient de s'être davantage attardés sur les chars de guerre et de courses que sur les attelages d'usage courant dans l'économie antique.

1.1.1.1 – Le bige à timon

L'attelage antique était un véhicule à timon et les chevaux étaient attelés sous un joug assujéti au timon. L'apparition des véhicules à brancards se fit tardivement sous l'Empire romain et ces voitures étaient encore équipées, bien inutilement, de joug. Ainsi l'attelage antique de base était le bige à timon, tiré par deux chevaux placés sous le joug (photo 1).

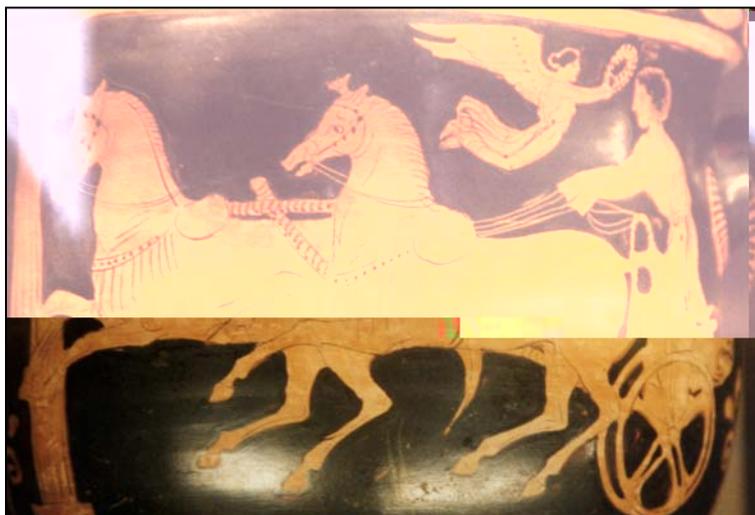
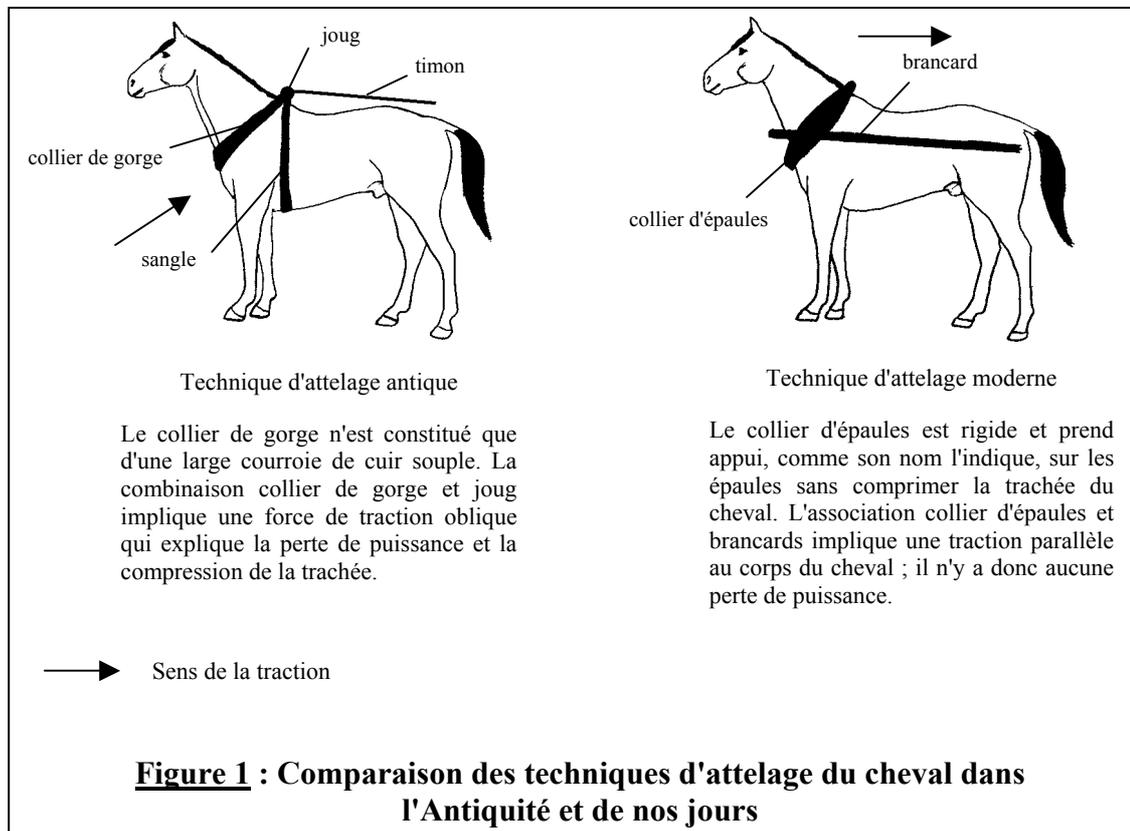


Photo 1 : Représentation d'un bige
Cratère en cloche à figures rouges, Tarente, 390 avant J.C.
(Musée du Louvre)

Les chevaux étaient fixés au joug par un collier de gorge, collier souple en cuir qui entourait l'encolure du cheval et était relié au joug au niveau du garrot. Ce point d'attache très haut avait l'énorme inconvénient de comprimer la trachée, les artères carotides et les veines jugulaires lorsque le cheval tractait (figure 1).



Cet étouffement relatif limitait considérablement la puissance du cheval attelé. L'utilisation du collier d'épaules et des brancards au Moyen-Age permit d'employer au mieux les capacités de traction des chevaux. Pendant l'Antiquité, le collier de gorge gênait le cheval qui, pour limiter la pression sur la trachée, relevait l'encolure, attitude fréquemment retrouvée sur les représentations de chevaux attelés.

Au début du XX^{ème} siècle, le mécanisme antique de traction constitué du collier de gorge et du bige à timon fut testé, et la charge que deux chevaux attelés ainsi pouvaient tirer sans trop de difficulté est estimée à quelque 500 kilogrammes [36]. Ceci représente approximativement la moitié de ce que peuvent tracter deux chevaux attelés à des véhicules modernes. Certains ont considéré que cette incapacité à capter efficacement la force du cheval

est la raison essentielle de l'existence de l'esclavage dans l'Antiquité [36]. Toutefois, les Anciens ont cherché à baisser le point de traction en fixant le collier avec une sangle passant sur le poitrail et entre les membres antérieurs : la compression qui s'exerçait sur la trachée était alors fortement diminuée.

D'autres difficultés techniques sont relevées dans l'attelage antique. Il ne semble pas que les chars aient eu un avant-train mobile. Le véhicule était donc d'une maniabilité très limitée. Ceci n'aurait été véritablement une entrave que si le véhicule avait été très long. Or les chevaux ne pouvaient tracter des charges très importantes, ce qui obligeait à n'employer que des chars relativement petits et pour lesquels l'absence de train avant mobile n'était qu'un obstacle modéré. Par ailleurs, les guides bifurquées, qui permettent de n'avoir que deux guides dans les mains et non quatre avec un attelage à deux chevaux, étaient ignorés. Le cocher, appelé aurige, avait donc les mains encombrées de deux guides par cheval, ce qui représentait un enchevêtrement de lanières extrêmement important lorsque plus de deux chevaux étaient attelés.

1.1.1.2 - Le trige et le quadriges

Le bige à timon était le véhicule élémentaire antique dont dérivait différents attelages, en particulier les triges et les quadriges. Dans ces attelages, en plus des deux chevaux timoniers placés sous le joug, un ou deux chevaux étaient liés par un trait simple à la caisse du char. Le cheval tirait donc spontanément en biais et n'avait que peu d'action réelle de traction. Il semblerait que les rôles essentiels de ces chevaux d'extérieur aient été d'équilibrer l'attelage lors du passage des bornes dans les courses de chars sur les hippodromes et de stimuler les chevaux timoniers par émulation réciproque.

L'utilisation des triges a pour certains paru improbable car il semble qu'un cheval tirant en biais sans qu'un autre ne fasse contre poids du côté opposé entraînerait invariablement un renversement de l'attelage [36]. Toutefois, il ne faut pas sous estimer les capacités d'apprentissage des chevaux : si ceux-ci ont tendance spontanément à tirer en biais, ils apprendront en peu de temps à tirer en droite ligne. De plus, l'aurige disposait d'un aiguillon pour maintenir les chevaux extérieurs dans l'alignement. Par ailleurs, dans les courses, ce troisième cheval pouvait aider au passage de la borne. En effet, lors du virage à grande vitesse, le char avait tendance à verser du côté gauche. Le cheval extérieur pouvait, par une

traction importante à droite à ce moment, permettre de rétablir l'équilibre et donc d'aborder plus rapidement le virage. Toutefois, le trige semble avoir été une forme d'attelage relativement archaïque et en Grèce classique et à Rome seuls les biges et les quadriges étaient fréquemment employés.

Lorsque les Anciens avaient besoin d'une puissance plus élevée, ils accroissaient le nombre de chevaux sous le joug, soit en allongeant le joug mais celui-ci devenait fragile et mal équilibré, soit en ajoutant un ou deux timons sur une caisse élargie ou même en allongeant le timon qui portait alors plusieurs jugs. De tels attelages étaient exceptionnels et nécessitaient, de par leur faible maniabilité, des terrains longs et unis. Ils n'étaient donc employés que dans des circonstances très particulières : cérémonies ou éventuellement courses dans un cirque pour l'art de la difficulté.

De l'attelage antique, retenons l'utilisation du collier de gorge et du joug qui sont mal adaptés à l'anatomie du cheval et réduisent considérablement l'énergie que peut développer celui-ci. De ce fait, sélectionner des chevaux de trait puissants, comme les actuels Percherons ou Ardennais, ne présentait pas d'intérêt, et de telles races n'existaient pas dans l'Antiquité.

1.1.2 - LE BAT

Les Anciens utilisaient le bât pour transporter des marchandises ou même des personnes en terrain peu propice. Etaient bâtés les ânes, les mulets et plus rarement les chevaux. Deux types de bât existent actuellement : bât avec armature, véritable harnachement, et bât souple formé d'une couverture repliée de chaque côté pour former des sortes de sacs (photo 2). Malgré la rareté des documents sur la question, ces deux types de bât étaient certainement couramment utilisés pendant toute l'Antiquité.



Photo 2 : Statuette représentant un cheval de bât
Syros, VI-V^{ème} siècle avant J.C.
(Musée du Louvre)

En effet, les artistes et les auteurs ne se sont pas appesantis sur une technique des plus banales ; on décrit plus volontiers ce qui est rare ou prestigieux et un âne bâté ne représente pas un sujet intéressant. Toutefois, les quelques figurations que nous possédons sont suffisamment claires pour qu'on puisse sans risque affirmer que la technique de bât antique était sensiblement identique à celle employée de nos jours, en particulier dans les pays méditerranéens où elle est encore très répandue.

1.2 - LE HARNACHEMENT DU CHEVAL MONTE

Afin de comprendre les qualités recherchées par les Anciens chez leurs chevaux montés, il est avant tout nécessaire de connaître l'utilisation qu'ils faisaient de leurs montures et les techniques de harnachement employées. L'analyse de l'ensemble des documents antiques concernant le harnachement du cheval permet de se faire une idée assez précise de celui-ci. Textes de cavaliers, et particulièrement de Xénophon [12, 11], objets de fouilles, mais également représentations du harnachement sur les peintures et les sculptures sont autant de témoignages précieux et complémentaires.

1.2.1 - L'EPHIPPION

Les cavaliers antiques pouvaient monter leurs chevaux à cru, c'est-à-dire que le cavalier était directement assis sur le dos de son cheval sans que rien ne fût interposé entre le cheval et le cavalier. Toutefois, le plus souvent, les Anciens utilisaient une sorte de selle baptisée simplement *ephippion* ("sur le cheval") par les Grecs ; les Romains reprirent probablement le terme grec sans le modifier puisqu'ils parlaient d'*ephippium*. Cet *ephippion* est mentionné

rapidement par Xénophon, ce qui indique qu'il ne s'agit certainement pas d'une innovation récente au V^{ème} siècle avant J.C. Il figure également sur de nombreuses peintures et sculptures. La question qui peut se poser est de savoir si l'*ephippion* était un simple tapis de selle ou un harnachement plus conséquent, assimilable à une véritable selle. E. Delebecque en analysant les textes de Xénophon remarqua que celui-ci redoutait que le cheval ne fût blessé par l'*ephippion*, ce qui l'amena à conclure que l'*ephippion* était plus qu'une simple couverture [4]. L'*ephippion* peut donc être considéré comme une véritable selle formant un siège confortable pour le cavalier et fixé au cheval par une sangle.

Une selle romaine a pu être reconstituée à partir des différents éléments retrouvés lors de fouilles. Il se serait agi d'une selle à armature de bois, recouverte de cuir, et possédant des arceaux en avant et en arrière de la selle pour stabiliser le cavalier, comme on en voit sur la selle amazone. Cette selle fut expérimentée et il en ressortit qu'un tapis de selle était obligatoire pour ne pas blesser le dos du cheval ; le cavalier était bien stabilisé, mais le siège était très dur et une couverture devait être placée par dessus la selle [33].

Par contre, il manquait à l'*ephippion* une technologie des plus essentielles : l'étrier. Grecs, Romains et barbares, que ces deux peuples rencontrèrent, ignoraient l'usage de l'étrier. Peut-être existait-il dans d'autres parties du monde à la même époque, mais il semblerait que l'étrier n'ait fait son apparition en Occident que vers le IX^{ème} siècle. Sans étriers, le cavalier a une stabilité bien moindre. Il est plus sensible aux réactions brutales que le cheval, animal peureux par excellence, peut avoir à tout moment. Le cavalier ne peut pas non plus amortir facilement un certain nombre de secousses naturelles : trot, variation brutale de l'équilibre lors du saut, changement de direction rapide, passage en terrain accidenté. Sans étriers, le cavalier représente davantage un poids mort sur le cheval : il en résulte une fatigue excessive du dos du cavalier et du dos et des membres du cheval [33]. L'absence d'étrier fit rechercher des chevaux aux allures les plus souples possibles et réserva l'utilisation du cheval monté à des cavaliers en pleine possession de leur force. Seule une bonne condition physique, doublée d'une forte musculature des cuisses, permet au cavalier de suivre les mouvements de son cheval dans de telles conditions.

Par ailleurs, l'ignorance de l'étrier conduisit certainement à peu utiliser le trot, allure saccadée qui ne saurait être soutenue sur de longues périodes par un cavalier sans étriers, alors que le trot est une allure très utile pour couvrir des distances importantes sans épuiser le

cheval. Lors de déplacements de plusieurs jours, les Anciens devaient alterner le galop, qui permettait d'avancer rapidement mais fatiguait vite le cheval, avec des temps de pas où le cheval pouvait récupérer, mais la distance parcourue n'excédait pas alors quelque 6 ou 7 kilomètres par heure. De même, l'absence d'étriers est certainement une des raisons de l'emploi limité de la cavalerie montée chez les Grecs et les Romains.

1.2.2 - BRIDONS, LICOLS ET CAVECONS

1.2.2.1 - Bridons

Pour diriger leurs chevaux, les Anciens possédaient un harnachement fort semblable à celui utilisé aujourd'hui. Les représentations de chevaux montés montrent un harnais composé à la base par le mors, les rênes qui se fixent sur les crochets du mors, les montants du filet (souvent bifurqués), la têtière et le frontal. A cet ensemble, pouvaient s'ajouter plusieurs lanières de cuir qui avaient surtout un rôle esthétique et qui s'apparenteraient aux actuelles muserolles.

Le mors le plus fréquemment retrouvé dans les fouilles est le mors de filet simple à canon brisé, c'est-à-dire articulé. Ce type de mors, encore très usité de nos jours, était employé aussi bien par les Grecs, les Romains que les barbares. Les mors à canon articulé présentent un avantage certain sur ceux à canon droit. Ils empêchent le cheval de s'appuyer excessivement sur le mors et de prendre celui-ci aux dents, c'est-à-dire de bloquer le mors et d'interdire toute action de ce dernier sur les commissures des lèvres et les barres, le cavalier n'ayant alors plus aucun moyen de diriger son cheval. Pour faciliter encore la décontraction du cheval sur son mors, on ajoutait des anneaux en chaîne sur l'embouchure : le cheval essayait alors de les saisir avec sa langue et ne cherchait pas à coincer le mors.

Toutefois, le mors de filet n'était pas le seul connu dans l'Antiquité. D'autres furent utilisés, seuls ou en association. Certains étaient extrêmement brutaux, munis de rondelles coupantes, de pointes situées sur l'embouchure elle-même (hérissons), empêchant le cheval de soulever le mors avec sa langue pour en diminuer le contact avec les barres. Des dents effilées pouvaient également être placées sur les branches du mors [12, 22, 46] : elles venaient alors s'appuyer sur les commissures des lèvres à chaque action des rênes (photo 3).



Photo 3 : Mors en bronze
Corinthe ? V-IV^{ème} siècle avant J.C.
(Musée du Louvre)

Noter la présence de hérissans et de larges rondelles sur ce mors particulièrement dur. Les deux anneaux servent à attacher les montants de filet, dits bifurqués ; sur les crochets se fixent les rênes.

A Rome, existait le *psalion*, qu'on peut apparenter au hackamore actuel, système employé par les cavaliers américains et qui n'est pas constitué d'un mors mais agit par compression sur l'extrémité du chanfrein et diminution des capacités inspiratoires. Le *psalion* était souvent utilisé en association avec un bridon possédant un mors [33].

1.2.2.2 – Licols, caveçons et muselières



Photo 4 : Muselière
Epoque romaine
(Musée du Louvre)

En plus du filet, les cavaliers disposaient également de harnais sans mors, semblables à nos actuels licols et caveçons, qui servaient à mener un cheval en main et à l'attacher. Caveçon et filet étaient souvent associés. Était-ce pour donner au cavalier une possibilité supplémentaire de retenir son cheval en cas de besoin (un coup appliqué brutalement avec un caveçon sur le chanfrein du cheval arrête aisément ce dernier) ou bien pour pouvoir attacher le cheval lors des haltes, comme le permet l'utilisation simultanée du licol et du filet lors de randonnée actuellement ? Ces deux raisons intervenaient très vraisemblablement.

Par ailleurs, les Grecs possédaient pour leurs chevaux une pièce de harnachement qui a totalement disparu aujourd'hui : la muselière (photo 4). Celle-ci était utilisée chaque fois que le cheval était pansé ou sorti en main. Elle avait pour but d'empêcher le cheval de mordre

[12]. La majorité des chevaux montés étaient des animaux non castrés et leur agressivité était sans doute un problème.

Le harnachement du cheval antique était donc assez similaire au nôtre malgré des mors parfois particulièrement brutaux (mais de tels mors sont employés encore aujourd'hui dans d'autres pays, particulièrement au Maghreb dans les fantasias) et surtout l'absence d'étriers, qui reste la différence fondamentale et conduisait à une équitation sensiblement plus difficile.

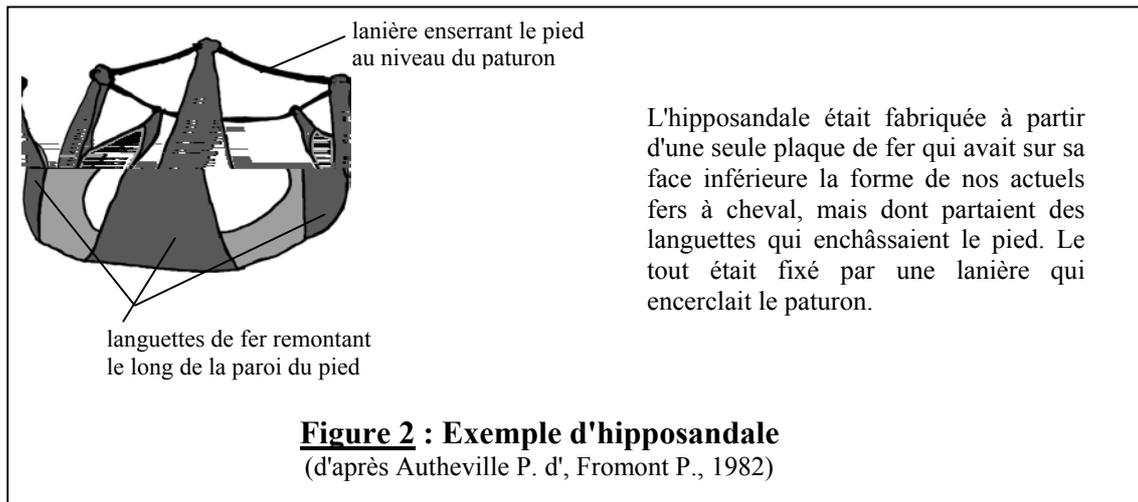
1.3 - FERRURE A CLOUS ET HIPPOSANDALES

L'origine du fer à cheval à clous est controversée. J.-P. Mégnin la fit remonter aux Gaulois, voire aux Celtes avant eux [39]. Au milieu du XIX^{ème} siècle, dans le Jura suisse, Quiquerez découvrit un fer à clous qu'il estima vieux de 2 400 ans [43]. Mais il semble aujourd'hui que ces dates doivent être corrigées. En effet, il faut noter qu'aucun texte, aucune représentation de quelque nature que ce soit ne mentionne la ferrure à clous avant le Moyen-Age en Europe. De plus, le fer, objet de poids important pour une taille réduite, peut facilement s'enfoncer profondément dans le sol et se retrouver dans des couches géologiques qui lui sont très antérieures. C'est à cette raison qu'il faut très vraisemblablement imputer les erreurs commises dans l'estimation de l'ancienneté des premiers fers découverts au XIX^{ème} siècle. Enfin dans les sépultures gauloises, les chevaux enterrés ne sont jamais ferrés [20].

Même si certains continuent à défendre la thèse d'une origine celtique, ces mêmes auteurs reconnaissent que le fer à clous était inconnu en Grèce antique. Leur éventuelle existence à Rome est davantage controversée : il est vrai que si on pense que les Gaulois connaissaient le fer, il est absolument improbable que les Romains n'aient pas profité de cette formidable avancée technologique. Il nous paraît plus juste de nous ranger à l'opinion de G. Carnat et de placer l'invention du fer à clous aux IX-X^{ème} siècles [20], mais M. de la Roque de Severac note que quelques objets de fouilles pourraient bien être d'origine romaine même si la grande majorité des objets trouvés au XIX^{ème} siècle sont certainement d'époque postérieure [34].

Il est important de parler de fer à clous car les Anciens possédaient des protections amovibles pour les sabots de leurs chevaux : on les a baptisées *hipposandales*, mais chez les

Romains, on parlait de *solae*. Ces hipposandales étaient faites de différents matériaux : plaques de fer ou de cuir fixées au sabot à l'aide de liens serrés au-dessus de la couronne (figure 2), chaussures en genêt tressé. De nombreuses hipposandales furent retrouvées dans les fouilles et les auteurs anciens y firent allusion. Ces protections n'étaient placées que ponctuellement sur les sabots, pour les protéger lors de passages en terrains particulièrement difficiles et accidentés ou lors d'atteinte pour protéger le pied le temps de la guérison [20].



Actuellement, malgré une quantité invraisemblable de fers de formes et de matériaux différents, issus de la technologie la plus moderne, certains cavaliers randonneurs choisissent d'utiliser des protections de sabots très proches des hipposandales : ils ne font pas ferrer leurs chevaux et, à l'instar des Anciens, fixent, en cas de besoin, des chaussures adaptées aux pieds du cheval, généralement composées au moins partiellement de plastique [3].

Malgré l'existence des hipposandales, les pieds des chevaux antiques étaient tout de même soumis à des agressions et des contusions importantes dans ces pays accidentés. La corne de ces chevaux était sans doute plus résistante que celle des chevaux actuels (l'usage du fer à clous et le travail sur terrain meuble des chevaux de sport ou de manège ayant autorisé, depuis plusieurs siècles, la conservation des chevaux présentant une faiblesse de ce côté). Enfin, les chevaux antiques étaient semble-t-il plus petits que ceux que nous connaissons : environ 1m40 à 1m45 au garrot, d'après les ossements retrouvés dans certaines sépultures, comme à la Tène (Vème siècle avant J.C.), par exemple [20]. L'entretien des pieds était un sujet de préoccupation majeure pour les Anciens [2, 12].

II – ROLES DU CHEVAL ANTIQUE

2.1 - LE CHEVAL DANS LES COMBATS

Dans les combats, le cheval peut s'avérer un atout de première importance par sa vitesse, sa mobilité et sa puissance. Toutefois, le cheval est beaucoup plus sensible que le fantassin au terrain : les chemins de montagne, les zones présentant des trous et des obstacles de diverses natures sont autant d'endroits où le cavalier est en position de faiblesse. Par ailleurs, le caractère peureux du cheval et son instinct de fuite face au danger et à tout élément inconnu peuvent mettre le cavalier dans des situations dramatiques. Certaines armées utilisaient des dromadaires ou des éléphants pour effrayer les montures de l'armée ennemie. Cependant, ces différents inconvénients n'ont pas empêché l'usage du cheval dans les batailles [33].

Les techniques de combat à cheval se sont modifiées considérablement au cours de l'Antiquité au gré des rencontres avec des peuples aux méthodes de guerre différentes. Dans un combat, le cheval pouvait servir de deux manières : soit on l'utilisait pour rompre les lignes ennemies en chargeant de front, soit, sorte de poste mobile, il permettait de lancer des offensives, de se retirer promptement et de revenir à la charge. La première technique était la charge à la lance ; la seconde, le harcèlement, où le cavalier était armé de javelots, de flèches et de courtes épées ou de sabres. Le cheval de bataille fut, selon les époques et les peuples, monté ou attelé.

2.1.1 - LA CAVALERIE MONTEE

2.1.1.1 – La charge de lanciers

La technique utilisée le plus anciennement fut certainement la charge à la lance. Les cavaliers devaient choisir un terrain assez vaste et régulier pour lancer leurs chevaux au galop de charge. Avec des lances portées horizontalement, ils devaient disperser les lignes

ennemies. Toutefois, sans étriers, le cavalier antique ne pouvait supporter un choc très puissant sans risquer de tomber brutalement à terre. Tant qu'il affrontait un autre cavalier, il pouvait espérer avoir davantage d'équilibre que lui. De même, face à une infanterie indisciplinée qui ne restait pas en bloc soudé lors de la rencontre, la charge des lanciers avait toutes les chances de réussir. Mais qu'on opposât à des lanciers un obstacle plus résistant et ils étaient forcément désarçonnés. Ce furent les progrès de l'infanterie qui condamnèrent la charge des lanciers. Sparte fut la première cité à imposer une discipline rigoureuse à ses hoplites, vers 600 avant J.C., et c'est ce qui lui assura ses succès face aux autres cités grecques.

Cependant, la technique de la charge ne fut pas brutalement abandonnée. Elle était ancrée dans les mœurs des cavaliers, qui refusaient de voir leur rôle décroître. De toute façon, les progrès de l'infanterie s'étalèrent sur plusieurs décennies. C'est pourquoi apparut une sorte de charge hybride associant cavaliers et fantassins. Ces derniers, qui pouvaient être montés en croupe derrière le cavalier ou bien courir entre les chevaux, devaient soutenir les cavaliers dans leur charge en ferrillant entre les chevaux. Cette innovation n'était pas toujours bien comprise et appréciée des cavaliers qui voyaient leur prestige diminuer. Cependant, Xénophon la conseilla [11]. D'ailleurs, elle fut acceptée plus vite chez les Grecs que les Romains. Par contre, on demanda parfois aux cavaliers de mettre pied à terre pour combattre, ce qui était certainement la pire des humiliations pour un corps de cavalerie.

Cavaliers combattant à terre ou soutenus par des fantassins, les lanciers de charge furent condamnés à disparaître. Alors que les Anciens misaient de plus en plus sur leur infanterie, ils découvrirent au contact d'autres civilisations une manière différente d'utiliser le cheval dans les combats : le harcèlement.

2.1.1.2 – Le harcèlement

Dès le V^{ème} siècle avant J.C., les Grecs furent confrontés à des peuples de cavaliers : Scythes, Thraces et Siciliens. Xénophon exposa dans *l'Anabase* [13] cette nouvelle méthode de cavalerie que les Thraces développaient pendant la retraite des Dix mille en 401 avant J.C. *"Courant et galopant sur eux, les Thraces lançaient leur javelot, puis, si on les chargeait, ils s'échappaient aisément, tandis que d'autres attaquaient sur d'autres points. Ils blessaient beaucoup d'ennemis sans avoir un seul blessé, en sorte que les Grecs ne pouvaient bouger de*

*place et qu'à la fin les Thraces les coupèrent du point où ils prenaient de l'eau." Xénophon devint alors le théoricien de la technique du harcèlement dans *Le commandant de cavalerie* [11, ch.VIII §12-14] : "mais quand on se heurte à un adversaire beaucoup plus fort et que l'on se rend compte d'avance qu'après avoir fait son possible il faut fuir, je dis qu'en vue d'une telle éventualité il vaut bien mieux lancer une petite partie que la totalité de ses troupes, mais chevaux et hommes triés comme les meilleurs ; en ce cas ils seront capables et d'engager une action et de se replier avec plus de sûreté. Mais quand le chef a lancé toutes ses troupes contre un adversaire plus fort et veut se replier, il est inévitable que soient capturés ceux qui sont montés sur les chevaux les plus lents, que d'autres, faute de pratique de cheval, tombent, que d'autres encore, à cause des difficultés du terrain, se fassent intercepter ; car il est difficile de trouver sur une longue étendue le terrain de ses rêves. Par l'effet du nombre ils s'entre-heurteront, et en se gênant mutuellement ils se mettront à mal les uns les autres ; en revanche les chevaux et les cavaliers de valeur sont capables de leur échapper, surtout si l'on trouve un moyen d'intimider les poursuivants avec les cavaliers de réserve."*

Est-ce grâce à la renommée de Xénophon que la mise en place de cette théorie fut beaucoup plus précoce chez les Grecs que chez les Romains ? Ces derniers ne se résolurent à l'employer qu'après avoir essuyé d'importants dommages face à Hannibal (Seconde guerre punique : - 220, - 200 avant J.C.) [33, 25]. Selon les habitudes africaines, la cavalerie d'Hannibal était le point fort de l'armée. Pratiquant le harcèlement, elle ne laissait jamais l'armée ennemie en repos, coupant son avancée, sa retraite, l'empêchant de se ravitailler : sa force était dans sa rapidité de frappe et dans l'impact psychologique qu'elle avait.

La cavalerie romaine commença alors à modifier quelque peu sa tactique, mais était encore réticente. Les combats livrés contre les Gaulois et les Numides, peuples adeptes du harcèlement, achevèrent la mutation lentement entreprise : la cavalerie romaine devint à son tour cavalerie de harcèlement. Témoignages de cette transformation, les figurations des cavaliers changèrent : à partir du I^{er} siècle avant J.C., le cavalier fut représenté avec un javelot et non plus avec une lance. Ce javelot pouvait être lancé ou bien servir d'arme d'estoc.

2.1.2 - LES CHARS DE COMBAT

2.1.2.1 – Le char de rupture

Alors que la technique de harcèlement était couramment admise, resurgit une technique archaïque apportée par des peuples barbares : le char de rupture. Il s'agissait d'un char massif tiré le plus souvent par quatre chevaux et équipés de faux latérales. Ces chars, pour être efficaces, nécessitaient d'être lancés à pleine vitesse : il leur fallait donc un terrain uni et de bonne longueur ; la moindre aspérité du terrain leur était fatale. D'ailleurs le conducteur risquait souvent la mort soit que son char se renversât à cause d'une irrégularité du sol ou de la mort d'un des chevaux, soit que la violence de l'impact ne l'ait propulsé à bas de son char. De tels chars n'étaient donc utilisés qu'en début d'assaut pour rompre les rangs ennemis et devaient être immédiatement suivis par les cavaliers et les fantassins.

C'est avec une armée de ce type que Xerxès tenta de conquérir la Grèce (Bataille de Salamine, - 480 avant J.C.). Mais cette armée hétéroclite, esclave du terrain, se révéla de peu d'efficacité face aux infanteries maintenant bien organisées des Grecs et des Romains. Il suffisait en effet d'écarter les rangs au passage du char pour que celui-ci ne soit plus d'aucune efficacité. Lancé au galop de charge, le char n'était absolument pas manœuvrable : il allait en droite ligne et ne pouvait en aucun cas dévier de sa course. L'infanterie, à son gré, laissait le char entrer dans ses rangs et refermait ensuite méthodiquement les rangs sur celui-ci. Quelques archers et lanceurs de javelots avaient beau jeu ensuite d'abattre un des chevaux : le char était alors irrémédiablement renversé. Malgré les échecs que rencontrèrent pratiquement systématiquement les chars à faux, on les retrouva chez certains peuples jusqu'au Ier siècle après J.C. Mais ni les Grecs, ni les Romains, au vu de ces échecs répétés, n'ont essayé d'imiter cette technique.

2.1.2.2 – Le char de harcèlement

A l'opposé du char de rupture se trouvait le char de harcèlement décrit dans *l'Illiade* [5]. Ce char léger, attelé avec deux chevaux plus rarement trois, transportait deux hommes sur le lieu du combat. Seul un des hommes combattait et généralement il descendait du char pour se battre. Le cocher, lui, ne combattait pas : il conduisait et était là pour assurer une promptre retraite de son compagnon d'arme si le besoin s'en faisait sentir. Les combattants avec leur

char harcelaient l'ennemi : ils se lançaient d'un côté, se repliaient, relançaient l'offensive sur l'autre aile. Le char pouvait aussi servir de plate forme mobile pour lancer javelots et flèches.

Ce type de char n'apparaît que dans les récits d'imagination renvoyant à un passé lointain : on ne le retrouve ni chez les Grecs, ni chez les Romains à la période classique. Il fut par contre utilisé par les Gaulois au II^{ème} siècle avant J.C. comme plate-forme de tir ; mais parce qu'il nécessitait un terrain adapté et que l'armée romaine était très disciplinée, l'usage du char fut rapidement abandonné.

2.1.3 - LES DERNIERES INNOVATIONS DU COMBAT A CHEVAL

Au I^{er} siècle avant J.C., les Romains se trouvèrent face à un nouveau type de combat auquel leurs armées n'étaient absolument pas préparées. Partant en guerre contre les Parthes, Crassus pensait vaincre facilement en se basant sur la discipline éprouvée de son infanterie. Mais les Parthes avaient une technique totalement nouvelle qui paralysa l'armée romaine. Ils combinaient en effet tir nourri de flèches et charges de cavalerie. Pour faire face à la charge, l'infanterie devait rester massée devenant alors la proie facile des archers. De plus, le cavalier parthe, parce qu'il fixait sa lance à l'avant à l'encolure et à l'arrière à la croupe de son cheval, avait acquis une stabilité remarquable pour cette époque de monte sans étriers. Une telle méthode de combat était totalement en défaveur de l'armée romaine qui se basait avant tout sur son infanterie et avait relégué sa cavalerie à un rôle marginal, bien que de plus en plus important depuis ses affrontements contre Hannibal [33]. Les stratèges romains ne surent comment affronter de tels combattants.

En définitive, le cheval, dans les batailles, était essentiellement monté. L'attelage était finalement très peu employé : l'assujettissement à un terrain uni représentait un inconvénient beaucoup trop important. Par contre, l'intendance de l'armée faisait largement appel aux animaux de trait ou de bât, essentiellement des ânes et des mules [33]. Le cavalier, s'il était sensible à des terrains peu propices, montagne, sol très inégal et parsemé d'obstacles, pouvait tout de même supporter quelques embûches. Le harcèlement nécessitait une grande subtilité de travail du cheval : la nécessité d'un bon dressage était alors évidente.

2.2 - LE CHEVAL DANS LES JEUX

Les chevaux trouvèrent tout naturellement leur place dans les jeux que les Anciens affectionnaient à Olympie, bien sûr, mais également dans de très nombreuses autres cités.

2.2.1 - LES EPREUVES DE CHARS

2.2.1.1 – La course de chars

Les Anciens appréciaient particulièrement la course de chars. Toutefois, tous les chevaux participant aux courses n'étaient pas forcément élevés qu'à cette seule fin. En Grèce, les courses de chars n'opposaient que des chevaux aux caractéristiques identiques : poulains, juments, mais surtout des entiers, chevaux de bataille ou de parade.

Les courses de chars se couraient sur un hippodrome dont la piste était constituée de deux parties rectilignes réunies par deux demi-cercles où étaient placées des bornes. Il fallait réaliser sept tours. La piste comportant des parties courbes, le char placé le plus à l'intérieur de la courbe au départ possédait un avantage non négligeable sur les autres concurrents. Par mesure d'équité, l'ordre de rangement des chars était tiré au sort [25, 33]. Le passage de la borne était un moment particulièrement délicat car, soucieux de gagner quelques mètres, les cochers frôlaient la borne au risque de verser. Le cheval extérieur, pour les triges et surtout les quadriges, jouait là un rôle primordial : en tirant vers la droite il stabilisait le char qui penchait à gauche lors du brusque virage.



Photo 5 : Course de quadriges
Relief architectural, Italie, I^{er} siècle après J.C.
(Musée du Louvre)

Les difficultés posées par le collier de gorge dans l'utilisation des chevaux attelés ne se faisaient pas sentir ici. Le char de course était un véhicule extrêmement léger à deux roues et dont le plancher permettait juste au cocher de se tenir debout (photo 5). Le poids à tirer pour les chevaux timoniers était donc des plus réduits.

Ces courses étaient certainement très impressionnantes : le fracas des roues, le bruit des chevaux au galop créaient une ambiance très particulière. De plus, le cocher était toujours dans un équilibre précaire, ce qui renforçait l'attention des spectateurs. En outre, pour pouvoir manier l'aiguillon nécessaire à maintenir les chevaux extérieurs en ligne et parce qu'il n'existait pas de rênes bifurquées, il enroulait l'ensemble des guides autour de son corps [25, 33], comme le montre la photo 5. En cas de chute, il était inévitablement traîné par ses chevaux et les blessures étaient considérables, mortelles le plus souvent. La victoire lors d'une telle course apportait la gloire au cocher, aux chevaux et à leur propriétaire [33].

2.2.1.2 – Les démonstrations d'adresse

A côté des courses de vitesse, se déroulaient des courses de chars accompagnées d'acrobaties périlleuses. En plus du cocher, un acrobate était monté sur le char et réalisait un certain nombre de figures, dont la plus fréquente consistait à descendre et à remonter sur le char lancé au galop. De là, l'acrobate avait gagné son nom : en Grèce, il était appelé *ἀποβάτης* "celui qui descend". S'affrontaient également des attelages démesurés qui permettaient de prouver l'habileté du cocher.

2.2.2 - LES EPREUVES DES CAVALIERS

2.2.2.1 – Les courses

Lors des jeux, des courses de chevaux montés alternaient avec les courses de chars : simples courses de vitesse ou courses d'adresse où le cavalier devait planter un javelot dans un bouclier lorsqu'il passait à côté au galop, par exemple.

2.2.2.2 – Les anthippasies

Il s'agissait d'un combat fictif organisé entre deux escadrons amis. Plus qu'un simple jeu, l'anthippasie était également un excellent entraînement pour la cavalerie de la cité. De telles épreuves étaient organisées également pour les enfants et n'étaient pas sans danger [25, 33].

2.2.2.3 – Les démonstrations de dressage

Des carrousels où les cavaliers démontrent leur capacité à manœuvrer en commun, dans la discipline, étaient organisés. C'était souvent des défilés militaires. Des relais aux flambeaux se déroulaient également.

2.2.2.4 – La voltige

Des exercices de voltige s'apparentaient à la voltige cosaque. Le cavalier montait et descendait d'un cheval lancé au grand galop, se mettait debout sur son cheval et changeait de cheval au galop.

2.2.3 - LES COMBATS EN ARENE

Enfin, à Rome, à la fin de la République, des spectacles violents étaient organisés comme la "*taurokathapsia*" où des cavaliers luttèrent contre un taureau et devaient, comme le font actuellement les cow-boys, soit l'attraper au lasso, soit attraper directement les cornes et immobiliser l'animal au sol. Des combats réels de gladiateurs à cheval et à char, des mises à mort d'animaux sauvages africains furent pratiqués.

2.3 - LE CHEVAL DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Dans l'économie antique, le cheval intervenait à plusieurs niveaux : travaux agricoles, transports de marchandises ou de personnes.

2.3.1 - LE CHEVAL DANS L'AGRICULTURE

Dans les travaux des champs, le cheval était handicapé par le collier de gorge qui lui ôtait une bonne part de sa force de traction. Au contraire, le joug était fixé directement aux cornes des bœufs : ceux-ci ne subissaient donc aucune entrave au déploiement de leur force et furent donc en priorité utilisés pour les travaux pénibles de labourage. De plus, l'entretien d'un ou de plusieurs chevaux n'était pas à la portée de la plupart des paysans antiques. Le cheval jouait donc un rôle mineur dans l'agriculture.

De vieux chevaux étaient exploités jusqu'à leur mort sans souci de leur état de santé et de maigreur souvent extrême. Les Anciens ne pratiquaient pas l'hippophagie : un vieux cheval, qui ne pouvait plus rendre de services monté ou attelé à des chariots, servait alors pour les quelques derniers mois de sa vie, dans des conditions misérables, à divers travaux. Sur l'aire de dépiquage, le vieux cheval tournait sans fin sur les gerbes afin de broyer tous les épis. Il s'épuisait également à tourner la meule du moulin. Plus que jamais, le collier de gorge étranglait le cheval car il était relié à un point haut pour entraîner la meule : la pression sur la trachée était alors extrêmement importante. Dans de telles conditions seuls des animaux qui n'avaient plus aucune utilité par ailleurs étaient ainsi exploités jusqu'à leur mort.

2.3.2 - LE CHEVAL DANS LES TRANSPORTS

2.3.2.1 – Transport de marchandises

Si le cheval n'avait qu'une place réduite dans l'agriculture, il retrouvait un rôle plus important dans le transport de marchandises. Pour l'expédition rapide, il était préféré au bœuf. Les représentations des chariots affectés au transport de marchandises sont peu nombreuses. Les artistes préféraient immortaliser des faits moins quotidiens. C'est pourquoi les figurations foisonnent de chars de combat ou de course mais ne nous donnent que peu d'indications sur les moyens de transports des marchandises : chariot ou bât.

Les marchandises étaient transportées dans des chariots à quatre roues en Grèce : la charrette à deux roues était employée par les Romains, mais ne le fut pas par les Grecs. Toutefois, le transport de marchandises par des attelages fut limité par l'emploi du collier de gorge certes, mais surtout par la médiocrité des voies de communication. La faiblesse de la voirie explique peut-être que les Anciens n'aient pas amélioré leur système de traction. Pour qu'une découverte ait lieu, il faut avant tout que la nécessité s'en fasse sentir. Or avec peu d'axes routiers (surtout en Grèce), l'utilisation de l'attelage était forcément limitée. L'emploi du collier de gorge subsista alors. Pour transporter les marchandises, les animaux bâtés, qui pouvaient porter jusqu'à 150 kilogrammes et passer dans de simples sentiers, étaient préférés. Les ânes, mulets et chevaux de bât furent très nombreux aussi bien chez les marchands que dans l'armée pendant toute l'Antiquité.

2.3.2.2 – Transport de personnes

Le cheval permit enfin la circulation rapide des personnes. L'utilisation de l'attelage était toujours limitée par l'insuffisance du réseau routier qui ne s'améliora notablement que vers la fin de l'Empire. On ne pouvait espérer avancer de plus de quelque 30 kilomètres par jour et encore fallait-il compter sur les ornières, les chariots qui s'embourbaient, les essieux qui cassaient à cause des soubresauts répétés. Seules les personnes qui ne pouvaient monter à cheval, hommes âgés, femmes, employaient un tel système de transport qui était non seulement assez lent, mais en plus éprouvant physiquement. L'essentiel des communications se faisait donc avec des chevaux montés. L'existence de relais permettait de couvrir une bonne soixantaine de kilomètres dans la journée à condition de changer quotidiennement de cheval. Des systèmes de poste furent même établis par les Romains pour transmettre plus rapidement les messages : hommes et animaux se relayaient jour et nuit pour convoier au plus vite les nouvelles aux quatre coins de l'Empire. [25, 33]

Mais tous les voyageurs antiques n'étaient pas des cavaliers chevronnés. Or l'absence d'étrier rendait l'équitation difficile et les risques d'accident étaient non négligeables. Les personnes ne pouvant monter dans de telles conditions montaient des animaux plus dociles, ânes ou mulets, équipés de bât aménagés en forme de siège (photo 6). Cette équitation parallèle fut sans doute très fréquemment employée, beaucoup plus que l'attelage, car elle éliminait les contraintes liées au terrain.



Photo 6 : Statuette représentant une femme assise (Séléne ?) sur un mulet muni d'un bât
- 25 à 0 (Musée du Louvre)

2.3.3 – LA CHASSE

La chasse à cheval était réservée à une élite, dont elle occupait une bonne part des loisirs [33]. Elle nécessitait une bonne maîtrise de l'équitation et était un excellent entraînement à la guerre [11].

CHAPITRE II

LES TEXTES ET LES AUTEURS D'HIPPIATRIE GRECQUE

1.1 - HISTOIRE DU *CORPUS HIPPIATRICORUM GRAECORUM*

L'hippiatre est le vétérinaire spécialisé dans la médecine des équidés. Dans l'Antiquité, et ceci resta vrai jusqu'au début du XX^{ème} siècle, la médecine vétérinaire s'intéressait principalement aux chevaux, si bien que le terme d'hippiatre désignait alors tout vétérinaire.

Les auteurs hippiatriques antiques, qui n'étaient pas nécessairement des hippiatres, étudièrent les chevaux : leur conformation, leur élevage, leur entretien et leurs maladies. De très nombreux textes furent ainsi rédigés et certains nous sont parvenus. Il est évident que beaucoup furent perdus.

Au Moyen-Age, des hommes de lettres regroupèrent certains de ces textes. Quatre recensions différentes des textes hippiatriques grecs nous sont ainsi parvenues. Ces textes sont nommés *Hippiatrica*.

Les originaux des textes d'hippiatrie ont disparu et on ne peut donc que se fier aux copies avec toutes les erreurs qu'elles peuvent comporter : oublis ou ajouts volontaires ou non de la part du copiste, erreurs dans la retranscription d'un mot, passages illisibles.

A leur tour, ces manuscrits furent oubliés jusqu'au XVI^{ème} siècle où une édition relativement complète, en latin puis en grec, fut éditée. Par la suite, seuls quelques extraits furent publiés jusqu'au début du XX^{ème} siècle où E. Oder et K. Hoppe entreprirent de réaliser un travail systématique de recherche de la structure originelle des textes, bénéficiant des travaux préparatoires réalisés par différents prédécesseurs au XIX^{ème} siècle. En 1924 et 1927, ces deux auteurs éditèrent, sous le titre *Corpus Hippiatricorum Graecorum* (C.H.G.), un ensemble impressionnant de fragments de textes consacrés principalement à la médecine des chevaux [23].

1.2 – APERCU DE LA COMPLEXITE DU C.H.G.

E. Oder et K. Hoppe citent dix manuscrits et distinguent quatre recensions [42] :

- Les *Hippiatrica Berolinensia* (= B), pour lesquels ils se sont fondés surtout sur un manuscrit, le *Berolinensis Graecus*, du X^{ème} siècle.

- "Les *Hippiatrica Parisina*, contenus dans le *Parisinus Graecus* 2322 (= M), XI^{ème} siècle.

- "Les *Hippiatrica du Cantabrigiensis Collegii Emmanuelis* III, 3.19 (= C), XII^{ème} siècle, et du *Londinensis Bibliothecae Sloanianae* 745 (= L), XIII^{ème} siècle, remontant à un archétype D.

- "Les *Hippiatrica du Lugdunensis Vossianus Graecus* Q. 50 (= V), XV^{ème} siècle."
[23]

Ce travail constitue certes un progrès, mais d'autres études devront le compléter. Les recensions B, M et D sont très proches et font supposer à leur commune origine une collection primitive A, dont toutes trois dériveraient. Les textes y sont classés par matières ; dans M, qui est la recension la plus proche de A, ils sont encore rangés dans l'ordre alphabétique des auteurs. Toutefois, toute recherche sur la structure des textes et des recensions est d'une extrême complexité [23].

Se pose également la difficulté d'établir une datation de la constitution de cette collection. "Comme le *Parisinus Graecus* 2322, unique témoin de la recension M, qui est la plus proche de la collection primitive de A, est daté du XI^{ème} siècle, il n'est d'aucun secours pour l'établissement de la chronologie, et comme l'a reconnu G. Björck [18], qui croyait pourtant que la collection A datait du début de l'époque byzantine, aucun fait ne permet actuellement de prouver que les *Hippiatriques* aient été constituées avant le X^{ème} siècle." [23].

II - LES AUTEURS DU *CORPUS HIPPIATRICORUM GRAECORUM*

Dans la collection originale, se trouvaient sept auteurs : Apsyrtos, Anatolios, Eumelos, Theomnestos, Hippocrate, Hiéroclès et Pelagonius. Lors de la réalisation des recensions, l'auteur a pris sur chaque sujet l'ensemble des textes de ces hippiatres, ce qui explique les nombreuses redondances, surtout que certains auteurs en ont parfois copié un autre. Il est difficile de situer avec exactitude ces différents auteurs [25].

2.1. – DATATION D'APSYRTOS ET DE THEOMNESTOS

Apsyrtos écrivait sous forme de lettres et l'une d'elle le montrait participant à une expédition militaire sur le Danube. Ceci nous indique qu'Apsyrtos était un soldat, mais par contre il a été plus mal aisé de définir la campagne militaire à laquelle il faisait allusion. La tradition désignait une expédition de l'empereur Constantin I (306-337) [soit contre les Sarmates (320-323), soit contre les Goths (330-334)], ce qui plaçait Apsyrtos à cette même période [25].

Toutefois, la datation de Theomnestos représente un écueil. En effet, Theomnestos cita Apsyrtos, ce qui implique l'antériorité des textes de celui-ci. Or Theomnestos écrivit, au début de son article sur le tétanos, qu'il accompagnait l'empereur dans son voyage de Pannonie en Italie, au mois de février et que l'empereur était pressé par un mariage. Ce passage semble référer à l'empereur Licinius qui épousa en 313 la sœur de Constantin à Milan. [25].

De plus, Apsyrtos *a priori* ne relata ses souvenirs qu'après être revenu de ses campagnes militaires, qui lui auraient permis de perfectionner son art au contact des Sarmates. Si cette hypothèse est acceptée et sachant que Theomnestos écrivit après Apsyrtos qu'il cita, une double conclusion s'impose : Theomnestos n'écrivit qu'à un âge avancé et était très jeune lors de l'épisode du mariage impérial [25].

Mais Theomnestos se considérait comme un ami de l'empereur, ce qui impliquait que ces deux hommes aient eu à peu près le même âge. Or Licinius se maria à plus de 60 ans : Theomnestos ne pouvait donc attendre encore près de vingt ans pour écrire. La conclusion qui s'impose est la suivante : Theomnestos publia ses œuvres entre 313 et 324 et Apsyrtos est donc antérieur aux dates habituellement retenues. Ce dernier est alors situé entre 150 et 250, sans réelle certitude. Ceci nous montre, si besoin était, la complexité d'établir une chronologie exacte [25].

2.2 – DATATION DES AUTRES AUTEURS DU C.H.G.

Parmi ces auteurs d'hippiatrie, Apsyrtos et Theomnestos semblent avoir été les seuls véritables praticiens. Notons brièvement qu'Anatolios fut connu pour d'autres ouvrages : une compilation sur l'agriculture en 12 volumes, *a priori* du IV ou V^{ème} siècle. Eumelos de Thèbes était antérieur à Apsyrtos qui le cita. Il est placé habituellement aux environs de 300, mais l'hypothèse évoquée ci-dessus remet en cause cette date. Le vétérinaire Hippocrate est distinct du médecin du même nom et dont la postérité a fait plus grand cas. Il n'est pas possible de donner plus de précision sur cet auteur. Hiéroclès, juriste de formation, se contenta de retranscrire Apsyrtos dans une langue plus élégante [25, 26].

Pelagonius était en réalité un auteur latin qui fut traduit en grec. Deux éléments nous permettent de le situer dans la deuxième moitié du IV^{ème} siècle : d'une part, l'identification probable de deux destinataires de ses lettres (il écrivit, comme Apsyrtos, sous forme épistolaire), d'autre part, le fait que Végèce le cita dans son *terminus post quem*, traité rédigé entre 383 et 455 [25, 26]. Pelagonius a pratiquement recopié le texte de Columelle pour le sujet qui nous intéresse, à savoir la conformation du cheval [26]. Son traité est également conservé en latin.

III – AUTRES AUTEURS AYANT TRAITÉ DU CHEVAL

Les textes traduits vont être expliqués à l'aide d'extraits de Simon d'Athènes, de Xénophon, de Columelle et de Varron.

3.1 – SIMON D'ATHENES

Simon d'Athènes est un auteur pratiquement inconnu, qui écrivit le premier traité équestre connu, *Sur l'extérieur et le choix des chevaux*, dont il ne reste qu'un fragment mutilé. Il est cité par Xénophon et situé classiquement au V^{ème} siècle avant J.C. [22].

3.2 – XENOPHON

Xénophon (environs de 426 - 355 avant J.C.) était issu d'une famille athénienne aisée. Il suivit l'enseignement des sophistes et suivit les entretiens de Socrate. Cavalier et soldat, il participa à la fin de la guerre du Péloponnèse (406 - 404). Il devint un acteur de la guerre civile par son appartenance à la cavalerie des Trente [8]. Il quitta Athènes en 401 pour s'enrôler dans l'armée de mercenaires grecs que leva Cyrus le jeune, afin de s'emparer de l'empire perse au détriment de son frère Artaxerxès. Les événements conduisirent progressivement Xénophon à la tête de cette armée des Dix mille, qu'il remit dans les mains du stratège spartiate Thibron, en 399. Il se rapprocha alors de Sparte et combattit dans les rangs lacédémoniens contre Athènes (Coronée, 394). C'est sans doute à cette époque qu'il fut frappé d'exil pour "laconisme" (c'est-à-dire attitude pro-spartiate). Il vécut quelques années à Sparte puis s'installa dans un petit domaine que lui avait attribué Sparte, près de Scillonte, au sud d'Olympie, vers 390. Il y resta une vingtaine d'années et s'adonna alors à la chasse, la pêche, l'équitation et l'écriture. Vers 370, face à la menace de Thèbes, Sparte et Athènes se rapprochèrent. Toutefois, Sparte perdit de son autorité et les Eléens reprirent la région de Scillonte (371). A près de soixante ans, Xénophon dut quitter son domaine et s'installa à Corinthe. En 367, le décret d'exil de Xénophon fut revu et ce dernier put

retourner dans sa patrie qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort et où il participa à la vie politique [38].

Son œuvre littéraire est abondante et variée : ouvrages à visée historique (*L'Anabase*, *Les Helléniques*), ouvrages politiques (*la Cyropédie*), philosophiques (*Apologie de Socrate*), économiques (*L'Economique*, *Les Revenus*) et équestres (*L'Art équestre*) [38].

3.3 – VARRON

Marcus Terentius Reatinus Varro, dit Varron, est un écrivain et homme politique latin du I^{er} siècle avant J.C. (116 - 27 avant J.C.), issu d'une noble famille plébeienne. L'étendue de son savoir fit de lui le premier grand encyclopédiste latin. Il mena une carrière politique et militaire. Il fut partisan de Pompée et celui-ci lui confia des commandements militaires et lui remit l'insigne honneur de la couronne navale. Il se retrouva inévitablement mêlé à l'affrontement entre Pompée et César. Ce dernier sortit vainqueur et, après Pharsale, en 48, pardonna à Varron d'avoir fidèlement soutenu son ennemi. Il le chargea même de l'organisation de la première bibliothèque de Rome, sur le modèle de celle d'Alexandrie. Toutefois, Varron connut un nouveau revers : à la fin de 43, il fut inscrit sur la liste des proscriptions. Il parvint tout de même à se sauver et, le calme revenu, put reprendre la rédaction de ses œuvres. Sur la fin de sa vie, il se convertit au pythagorisme.

Sa production littéraire massive (plus de 500 livres) a malheureusement pratiquement disparu et seuls 74 titres nous sont parvenus. Varron aborda de nombreux domaines : histoire ancienne (*Les antiquités*, *De la vie du peuple romain*), littérature et linguistique (*De la langue latine*, étude du théâtre, en particulier de Plaute), technique (les trois livres *De l'agriculture*, qui seuls sont conservés) [31, 35].

3.4 – COLUMELLE

Lucius Junius Moderatus Columella, Columelle, est un écrivain latin d'origine espagnole, contemporain de Sénèque (I^{er} siècle après J.C). Les renseignements sur sa vie

sont rares et prêtent à caution. D'abord tribun militaire de la 6^{ème} légion vers 36 sans doute en Syrie, il retourna à la vie civile et acheta terrains et villas dans le Latium et en Etrurie. Il s'adonna entièrement à l'agriculture et rédigea un grand traité en douze livres, *L'Economie rurale*. Cet ouvrage est sans doute le texte antique le plus complet sur ce sujet et il fut très lu au cours du Moyen-Age et de la Renaissance. Il s'agit d'un livre assez technique, mais également à portée philosophique car Columelle vit dans l'agriculture une source de bien-être social, d'élévation humaine et de pureté des mœurs [18, 35].

3.5 - LES AUTEURS DE TRAITES HIPPIATRIQUES LATINS

La présence de Pelagonius parmi les auteurs hippiatriques grecs amène à évoquer l'hippiatrie latine. Dans ce domaine, les Romains ne se sont pas contentés d'emprunter leur savoir aux Grecs. Si les hippiatres grecs furent sans doute les premiers, de nombreux hippiatres latins d'envergure ont existé. Leurs connaissances étaient de valeur au moins comparable. Ainsi, Pelagonius n'a pas été le seul auteur latin traduit en grec : Columelle (source principale d'Eumelos de Thèbes) et Végèce apparaissent également dans la collection grecque. Par ailleurs, Apsyrtos utilise le nom latin de certaines entités pathologiques, en parallèle avec le terme grec, ce qui prouve que toutes ces maladies avaient également été décrites par des auteurs latins.[26]

Végèce est un juriste latin de la fin du IV^{ème} siècle après J.C. Il est l'auteur d'une *Mulomedicina* en trois livres auquel fut ajouté, par la suite, un livre sur les bovidés [26] ; son œuvre connut une importante postérité. Il cite Pelagonius, Columelle, Chiron et Apsyrtos comme ses sources et leur est donc postérieur.

Palladius (fin du IV^{ème} et du début du V^{ème} siècle après J.C) est l'auteur d'un traité d'agriculture dans lequel il s'inspira très largement de l'œuvre de Columelle [26]. Le quatorzième livre (retrouvé après les autres) est consacré à la médecine vétérinaire.

De la même période, nous possédons également une œuvre latine importante : la *Mulomedicina Chironis*, compilation hippiatrique en dix livres [26].

CHAPITRE III

TRADUCTION DES TEXTES D'APSYRTOS ET THEOMNESTOS

Nous allons maintenant traduire deux extraits du C.H.G. : l'un d'Apsyrtos, l'autre de Theomnestos. L'extrait d'Apsyrtos est traduit en allemand et brièvement commenté par L Amman dans sa thèse vétérinaire [14]. Le passage de Théomnestos, dont est conservée la traduction arabe, n'a fait l'objet d'aucune étude à ce jour. Ces textes traitent de la conformation du cheval, de l'élevage et des soins à prodiguer au poulain, ainsi que de son débouillage.

Les deux extraits d'Apsyrtos constituent les chapitres CXV et CXVI de la recension B, tandis que les textes de Theomnestos occupent les paragraphes 12 à 22 du chapitre XCIII de la recension C. Nous reprenons le texte de l'édition de E. Oder et K. Hoppe (sans y adjoindre les notes et remarques des éditeurs) [1, 9]. Ces derniers utilisent la symbolique suivante pour exprimer les difficultés présentées par les manuscrits. Lorsque les éditeurs rejettent un passage qui leur paraît trop altéré, ils le signalent par des crochets. Les conjectures sont indiquées entre ces symboles <...> et les lacunes sont matérialisées par des points de suspension.

Certains passages sont altérés, ce qui a rendu la traduction malaisée. Les notes qui accompagnent les textes ne traitent que des difficultés de traduction, le commentaire des textes prenant place plus loin. Il est impératif de se référer aux notes. En effet, pour ne pas alourdir le texte, des traductions ont été systématiquement proposées, mais dans certains cas, il ne s'agit que d'hypothèses.

En vue de simplifier la compréhension et un éventuel travail directement sur le texte grec, les figures 3 et 4 donnent les principaux termes de conformation du cheval respectivement en français et en grec.

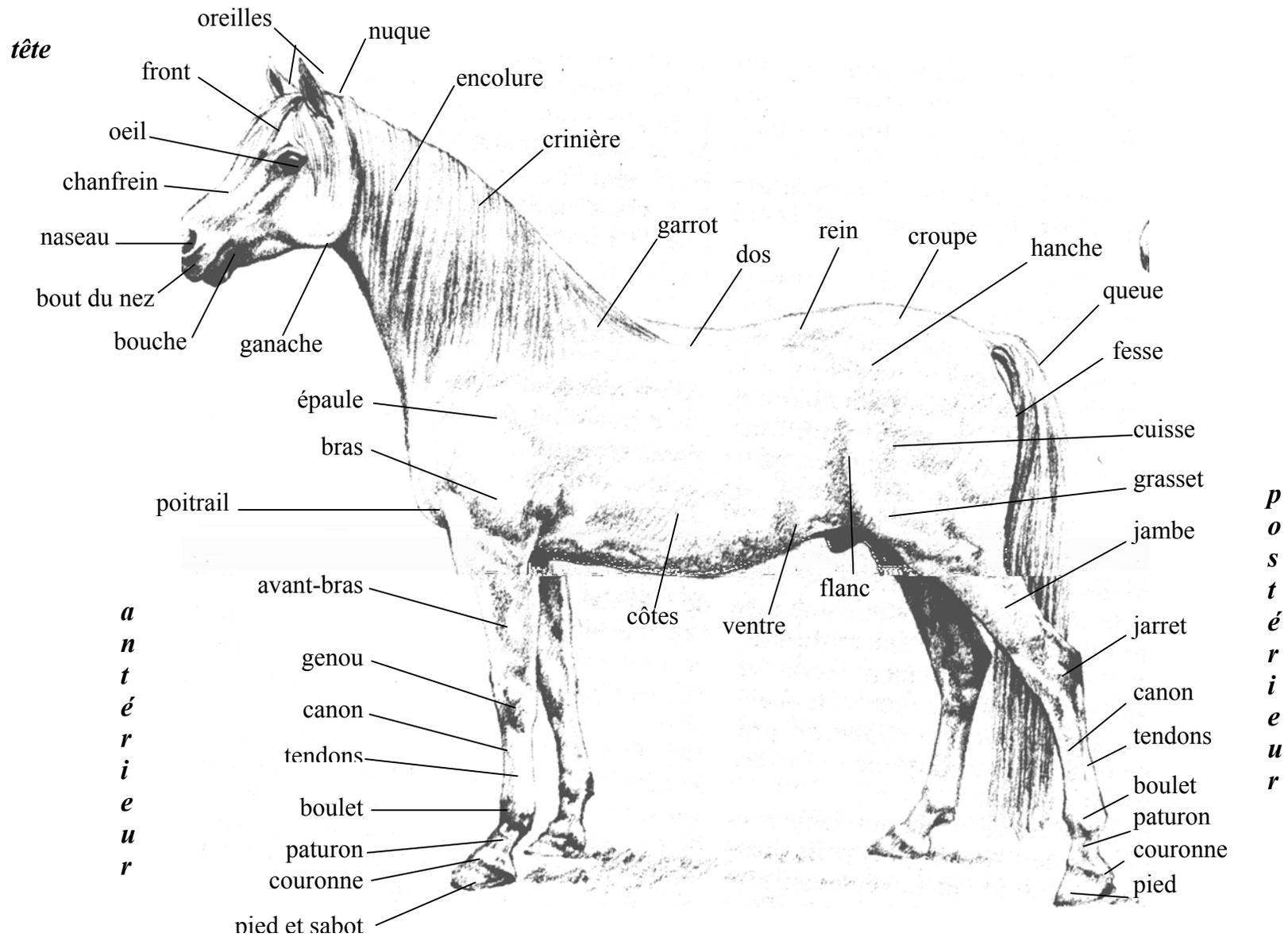


Figure 3 : Principaux éléments de la morphologie extérieure du cheval

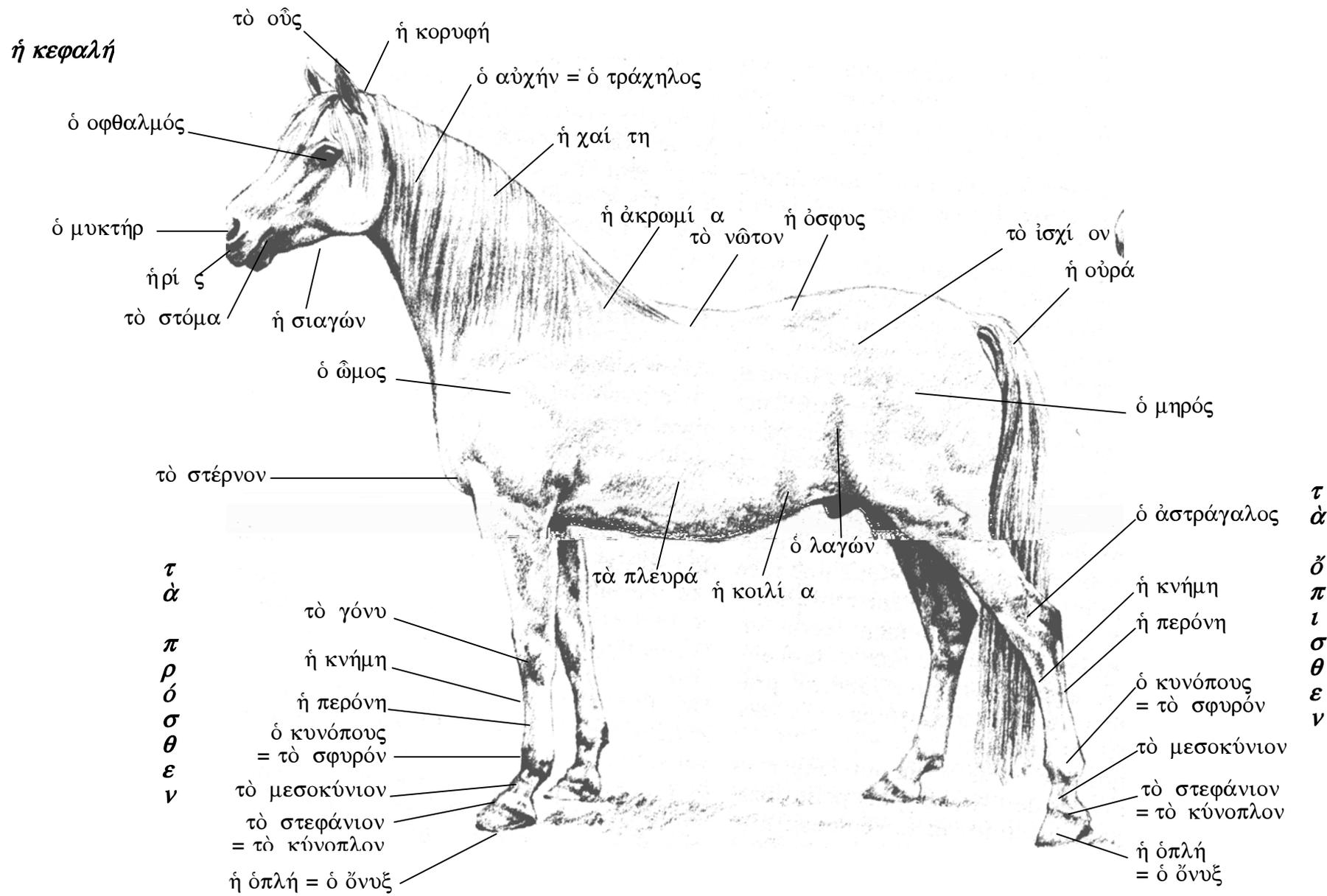


Figure 4 : Principaux termes grecs de la morphologie extérieure du cheval

Certains termes, en particulier ceux de l'extrémité des membres, ont une signification peu définie.

1.1 - TRADUCTION

Chapitre 115 : De l'extérieur des chevaux : définitions

1. A propos de la conformation des chevaux, beaucoup ont écrit de bonnes choses, mais les meilleures de toutes sont dues à des Athéniens, Simon et Xénophon ; pour le dressage des jeunes chevaux, contrairement à tous les autres, il n'y a que Xénophon. Toi qui t'intéresses à l'élevage des chevaux, il te faut aussi connaître les races. Les Parthes sont grands, de bonne taille, courageux, bien conformés de naissance et surtout ils ont de bons pieds¹. Les Mèdes surpassent les autres par leur taille. Les Arméniens et les Cappadociens ont une origine parthe et ont la tête plus large. Les Espagnols sont grands, ont un corps bien proportionné, sont droits, ont une belle tête, un dos double ; ils sont vigoureux mais n'ont pas de belles hanches². Au cours des voyages, ils sont robustes et leur corps ne s'affaiblit pas ; ils sont très courageux. [Ils sont mauvais à la course et sans force pour l'équitation. De naissance, ils ont bon caractère jusqu'au dressage ; le restant du temps, ils sont méchants et mordent.]*

2. Les Helléniques ont de bons pieds, une bonne taille, une belle tête, un chanfrein droit et sont bien proportionnés. Ils n'ont pas de belles hanches². Ils sont courageux et bons coureurs : dans la Grèce entière, les Thessaliens se distinguent. Les chevaux d'Epire sont méchants et mordent. Ceux de Thrace sont laids et difformes : leur corps manque de souplesse³, ils ont les épaules basses, le dos voûté, l'encolure grêle et les pieds panards⁴. Ils sont mauvais marcheurs, et ont la même déficience à la course. Ceux de Cyrène ont une bonne taille, les flancs relevés et courts ; c'est pourquoi ils sont bons coureurs, ont de bons pieds et ont plus de souffle lors des manœuvres de cavalerie. Les Danubiens ont de bons pieds, une bonne taille, un corps laid et un dos très court et creux ; ils sont bons coureurs et vigoureux. La race Sarmate n'est pas désagréable, mais harmonieuse dans son genre propre : c'est un bon coureur, rustique avec une belle tête, une belle encolure, une bonne taille, un corps charnu et un développement gracieux. Ceux d'Argolide ont de bons pieds mais pas de belles hanches², une belle tête et un dos très court et creux. Ils sont de bonne taille et courts⁵.

keflaion rie' per' eřdouj řppwn ċforismo... .

1. Per' řppou eřdouj polloř gřgraptai kalij, řrista dè pľntwn S...mwni ka' Xenofinti 'Aqhna...oij ċndrľsi, pwl odamm...aj dè par' tořj řllouj mOn Xenofinti. *spouda... wj oãn œconti soi™ n tľřppotrof... v ċnagka<on e„dřnai ka' t'gřnh aŮtũ. of Pľrçoi meřfloi ka' eŮmeřqeij, qumœidej te ka' eŮgenej tũ eřdei, tořj pos' crhsto' diaferontwj. of MAdoi tũ meřqeij Őperbľllontej. 'Arňnioi dè ka' Kappľdokej tŐ ParçikŐn gřnoj œcousin, e,s' dè barukřfaloi mŐllon. Ispľnioi dè meřfloi, tľ řxei toà sèmatoj eŮruqmoi, Őrçioi, eŮkřfaloi, <tľ rľcei diplo>, œentomi, oŮk eŮ... scioi, „scuro™ n tař Ďdoipor... aij ka' mř/ „scnainŐ meno tũ sèmati, <ċndreiŐtatoi.> řdromoi dè ka' řkentroi™ n tľ řppas ...v. e,s' n dè ka' eŮ»qeij ċpŐ tAj genřsewj řcri toà katartismoà, tŐn l oipŐn dè crŐnon ponhro' ka' dAktai.]*

2. Elladiko' dè eŮpodej, eŮmeřqeij, eŮkřfaloi, Őrçioi tř/n protomř/n ka' eŮruqmoi, oŮk eŮ...scioi, qumœidej <dè> ka' dromiko...,™ n Őlv dè tľ řllidi diařrontej of Qettalo... . of 'Hpeirwtiko' ponhro' ka' dAktai. *Qr řkej dè a„scro' ka' duseidej, xulŐswmoi, kľtwmoi, kurto' tľ rľcei, <leptotrľchloi>, blaiso... , kakoper...patoi, œsaŮtwj dè ka'™ n tũ drŐmJ. Kurhnaiko' dè eŮmeřqeij, ċnestalmňnaj tř lagŐnaj ka' mikrř œcontej, diŐ ka' e„s' dromiko... , eŮpodej, makrŐteroi tũ pneŮmati™ n tľ řppas ...v. 'Is trioi dè eŮpodej, eŮmeřqeij, a„scro' tũ sèmati, ka' tľ rľcei řtomoi ka' koloi, dromiko' dè <ka' eŮtonoi>. TŐ dè SarmatikŐn gřnoj oŮk ċhdřj, řll/eŮruqmon™ n „d... J gřnei ka' dromikŐn, řploàn dř, eŮkřfalon, eŮtrľchlou, eŮmřqeiej, <eŮsarkon ka' tř/n řlik...an sŮmmetron>. 'Argoliko' dè eŮpodej, oŮk eŮ... scioi dř, eŮkřfaloi, tľ rľcei | řtomoi ka' koloi, eŮmeřqeij ka' bracej.*

3. Les Sarmates apprécient les taches blanches⁶ des chevaux sur les épaules et la croupe. De tels chevaux sont pour eux de bons coureurs, c'est pourquoi ils les utilisent dans les charges et les batailles. Ceux qui l'⁷ont au niveau du train arrière sur les hanches et la queue ne sont pas bons, mais il faut même, dit-on, veiller à ne pas les utiliser pour combattre. En effet, le cavalier est facilement arraché d'eux ou se retrouve dans une situation difficile⁸.

4. Ceux qui naissent, parmi les solipèdes⁹, avec un nez camus, des dents de lièvre ou proéminentes, il ne faut pas les élever, mais les rejeter nouveau-nés et les transporter loin du troupeau : on sait que ce sont des contrefaçons de la nature et des monstres. Cela se produit surtout dans le cas de parents d'origines différentes. Ceux qui ont les os du paturon¹⁰ droits sont de très mauvais marcheurs et ils malmènent le cavalier en le portant. Ils sont dits droits jointés¹¹. Ceux qui, en cet endroit, ont des os courts et peu élevés sont appelés courts jointés¹². Ceux-ci avancent les sabots vers la face médiale de ce que l'on nomme boulets ou chevilles¹³, blessent leurs pieds et sont boiteux de cet endroit. Quelques-uns s'entrechoquent facilement les sabots¹⁴.

5. Ceux qui ont les jambes souples et flexibles sont bons dans les manœuvres de cavalerie car ils font peu de faux pas et ne représentent pas un danger pour leurs cavaliers. Dans les travaux, ils sont moins fatigants que ceux qui ont les membres raides, comme ceux que l'on appelle "aux jambes raides" ou "aux membres figés"¹⁵. Ceux qui ont de grands flancs sont moins puissants¹⁶ et difformes. De tels chevaux répugnent au cavalier. Ceux qui ont l'attache de l'épaule plus élevée sont plus forts que tous les autres. En effet, non seulement ils sont sûrs pour leurs cavaliers, mais aussi ils ont les épaules plus robustes que les autres. Il est préférable de ne pas acquérir de chevaux ombrageux par nature et très craintifs, dont on sait que, portant quelque charge, ils s'en sont débarrassés pour sa perte. Ceci est un moindre mal, ceux qui ont renversé volontiers le cavalier, eux, se sont comportés mal. La gent équine exprime clairement son appréhension de telle sorte

3. ToÝj dè çetogenej tîn ĩppwn . . . TMn toj êmoij ka^ tũ kÒkkugi *paralambnousin* of Sarmftai æj çgaqoÚj: e,s^ dè ka^ dromiko^ (?) aÛtoj, diŒ ka^ crĩntai aÛtoj TMn taçj katadromaçj ka^ pol šmoij. Ós oi dè TM n toj Ńpis q... oij aÛtŒn æcousi kat| tîn „sc... wn ka^ tÁj oÛr@j, oÛk e,s^ çgaqo... , çll| ka^ lšgousi *paratethrásqai* TM n aÛtoj tŒ m¼ pol emen di/aÛtîn: rvd... wj gʀ çp/aÛtîn Ð ĩnabfthj çpŒllutai À etj ti calepŒn TM mp... ptei.

4. Ósa dè *genn@tai* TM n toj mēnucaj Ðpl|j æcousi sim| ka^ lagèdonta À TM xèdonta, oÛ deç tršfein, çll| neogn| Œnta çporr... ptein ka^ metfgein çpŒ tÁj çgšlhj, TM pistamšnouj, Óti e,s^ paracarfgmata tÁj fÚsewj ka^ tšrata: mflista dè g...netai TMn toj ũterogŒnoij. Ós oi dè TM n toj mesokun... oij t|Ńst© Ńrq| æcousin, ¥gan kakoper...pato... e,si, ka^ tŒn çnabfthn fšrontej sugkŒptousi: lšgontai dè TM lafŒpodej. ka^ of TM n tũ aÛtũ tŒpJ | æcontej bracša t|Ńst© ka^ tapein£, of kunobftai legŒmenoi, oátoi profšrousi tj Ðpl|j e,j tŒ TM ntŒj mšroj tîn kunopŒdwn À sfurĩn legomšwn, ka^ >l kousi toÝj pŒdaj, ka^ cwl a... nous in TMn aÛtoj. ænioi dè ka^ pta... ousin eÛcerĩj toj Œnuxin.

5. çgaqo^ dè ka^ of t| gŒnata Œgr| æcontej ka^ eÛkampÁ TM n tÍ fppas... v. e,s^ gʀ çptaistŒteroi ka^ çk...ndunoi tũ çnabftV ŒpŒrcousi, ka^ çkopèteroi dè e,sin TM n toj ærgoij tîn sklhr|TM cŒntwn, ka^ Œmoia toj Ńrqokèloij À passŒloij legomšnoij. ka^ of tj lagŒnaj dè æcontej megflaj e,s^ çs qenšsteroi tÍ dunfmei ka^ duseideçj. TMn toÛtoij dè Ð çnabfthj çhdij æcei. pŒntwn dè kre... ttonej of t¾n ækfusin æcontej tÁj sunwm.. aj Œyhlotšran. oÛ mŒnon gʀ toj çnabftaj e,s^ çsfaleçj. çll| ka^ toj êmoij „scurŒtatoi tîn ¥llwn. toÝj dè ŒpŒptaj fÚsei ka^ ŒperfŒbouj ¥riston mēn m¼ kektásqai, TMpistamšnouj, Óti fšrontšj ti tîn fort...wn TMn...ote | e,j tŒ çpol šsqai ærriyan. ka^ toàto mēn Ásson kakŒn, rvd...wj dè sfhlantej tŒn çnabfthn kakij dišqhkan. ka^ tŒ fppikŒn mēn gšnoj prŒdhl on æcei t¾n Œpoy ... an, éste tŒn kaqhmenon æcesqai tÁj çsfale...aj, tŒ dè ŃnikŒn ka^ ũterŒgonon a,fnid...wj TM ktarassŒmenon k... ndunon TM pifšrei.

Chapitre 116 : De l'exercice du cheval de bataille et du dressage des jeunes chevaux

1. Apsyrτος à Getulius Severus¹⁹ du septième corps d'armée²⁰. Toi qui es excellent cavalier, il est nécessaire que tu connaisses le dressage des jeunes chevaux. Lorsque le poulain a deux ans, on l'emmène hors du troupeau et on le dresse, de préférence chaque jour, sinon tous les deux jours. Quand il est devenu docile et habitué au cavalier, on l'instruit, le faisant progresser peu à peu par des exercices faciles, jusqu'à l'âge de trois ans. A partir de cet âge, on lui en demande plus, en l'exerçant et en lui imposant davantage avec le temps jusqu'à ce qu'il ait au moins six ans. Alors, il ne faut pas arrêter les exercices ni les efforts, sachant qu'il sera un cheval de guerre et devra être capable de résister longtemps dans les travaux de la guerre.

2. Le terrain d'entraînement ne doit pas avoir un sol trop profond pour le poulain et surtout le très jeune poulain. En effet, il arrive facilement que, dans les canons, les tendons²¹ s'écartent, et qu'ainsi les paturons touchent terre. Si cela se produit, le cheval devient boiteux²². Il est inutile d'entraîner un cheval aux pieds tendres et de guerroyer avec lui. Dans les combats, celui qui a mal aux pieds ne s'échappe pas des batailles et ainsi le cavalier ne peut se mettre à l'abri du danger. De même, les chevaux hostiles aux autres sont sources de problèmes.

kefɛlaion rij' per^ ɕsk»sewj ʃppou stratiwtikoà ka^ per^ pwlodam... aj.
'AyŮrtou.

1. "Ayurtoj Getoul [I]... J Seb»rJ <tɛgmatoj ʔbd̄mou> ca... rein. Ōnti soi fppe<
krat... stJ ɕnagka<on e,,dšnai per^ pwlodam... aj. dietÁ gegon̄ta tŃn p̄l on TM k tÁj
ɕgšlhj >lkousi ka^ damɛzousin, ʔriston mèn kaq^mšran, e,, dè m», ka^ par^ m...an.
eŮpeiqa dè genŌmenon ka^ ceirohqh tù ɕnabɛtV, didɛskousi tŌte, gumɛzontej prašs i
gummas ...oij TMk pros agwgÁj TMp^ tŌpl e<on mšcri tÁj trietoàj ʔlik...aj. ɕpŌ dè taŮthj
eŮtonèteron cr̄mtai, gumɛzontej ka^ plšon prostiqšntej tù crŌnJ, mšcrij oá TM ntŌj
gšnhtai tÁj ʔxaet ...aj:tŌte dè m̄⁴ dial e...pein t̄n gummas īn ka^ pŌnwn, TMpis tamšnouj
TM sŌmenon polemist»rion ʃppon ka^ TM n toj ɕergoij toà / polšmou dunatŌn ɕntšcein
pol ʔn crŌnon.

2. gummazomšnJ dè tù pèlJ æstw Đ tŌpoj m̄⁴ l ...an baqŮgeioj, mɛlista dè TM n
ɕrcĭtÁj ʔlik... aj. rvd... wj gr̄ sumba... nei TM n taj kn»majj ɕpostÁnai t j perŌnaj, ka^
oŮtwj t^ m̄s okŮnia ɕqamal^ genšs qai. toŮtou dè sumɛntoj, cwl Ōj Ōpɛrxei Đ ʃppoj.
oŮ sunfšron dè ʃpal Ōpoda ʃppon e,j toàto ʔgein, ka^ pol em̄n met/aŮtoà. TM n gr̄
taj sumploka j oŮ rvd... wj oátoj ɕpŌ t̄n polem.. wn ɕpofeŮgei di^ tŌ pone<n toŮj
pŌdaj, ka^ oŮtw sumba...nei tŌn ɕnabɛthn m̄⁴ sózes qai. æsaŮtwj dè ka^ of
calepa... nontej ʃppoi prŌj ʔšrouj kakŌn paršcontai. /

1.2 - NOTES

1. On connaît d'autres textes d'Apsyrtos traitant exclusivement du pied : B, ch. 104, 1-4 ; B, ch. 104, 5 et B, ch. 95, 2 [2]. Le premier texte a pour titre *περι ἐπιγνώσεως εὐπόδων καὶ μαλακοπόδων* ("Sur la connaissance de ceux qui ont des bons pieds et de ceux qui ont des pieds mous"). L'auteur y fait un parallèle curieux entre les qualités du pied (forme, couleur, dureté de la corne) et le caractère du cheval.

Le second texte (*ἄλλο Ἀψύρτου θεραπεία μαλακοπόδων* "Autre. Traitement d'Apsyrtos pour ceux qui ont les pieds mous") traite de la difficulté à trouver un remède pour le cheval dont les pieds sont mous. L'absence de ferrure à clous dans l'Antiquité explique l'importance attachée à la qualité de la corne.

Enfin, dans le troisième texte, Apsyrtos note qu'un cheval aux pieds mous ne sera réellement utile que pendant huit ans, alors qu'un cheval aux bons pieds pourra être pleinement exploité pendant dix ans (*ἐστερεά* α.). De même la durée de vie du premier est abrégée par rapport à celle du second, vingt-quatre au lieu de vingt-huit vingt-neuf ans (*ζῆ ἐὸ στερέο πους ἀπὸ τῆς γενέσεως εἰς τὸν καταγρηασμὸν ἔτη κη' ἢ κθ', τριάκοντα ἐὸ μαλακ* .).

Toutes ces considérations expliquent que la qualité des pieds du cheval soit primordiale pour Apsyrtos, mais nous verrons qu'il en est de même chez tous les auteurs antiques.

2. Apsyrtos qualifie plusieurs races de chevaux de *οὐκ εὐί σχιοι*, « qui n'ont pas de belles hanches ». Étrangement, il ne cite aucune race ayant au contraire de belles hanches.

3. Le terme *ξύλοσωμος* signifierait étymologiquement « qui a un corps en bois ». On peut envisager deux interprétations : la première positive, le cheval *ξύλοσωμος* est un

cheval au corps robuste ; la seconde négative, le cheval a un corps trop rigide, il manque de souplesse. Comme le reste de la description des chevaux thraces est loin d'être élogieuse, nous avons opté pour la seconde interprétation.

4. Le terme *βλαισός* signifie « qui a les pieds ou les pattes tournés en dehors ». Le français et le vocabulaire de l'hippologie possèdent, comme le grec, un terme concis, « panard », qu'il nous paraît plus juste d'employer.

On trouve ici une description entrêmemment négative du cheval thrace qui cumule pratiquement tous les défauts aux yeux d'Apsyrtos. Ce dernier a, dans un autre texte (B, ch. 102 [2]), énuméré les principales qualités pour un cheval d'attelage : le poitrail large, le cou de même, les épaules plutôt assez hautes, les pieds qui ne soient pas courbés vers l'extérieur, le dos qui ne pas arrondi (*ἶναι ὠσαύτως, [...] ὑψηλοτέρους μάλλον τοὺς ἄμους, [...] πόδας μὴ σκαμβοὺς εἰς τὸ ἐκτὸς μέρος, [...] ῥᾶχιν μὴ κυρτήν*). On remarque que le cheval thrace est donc un concentré de tares.

5. Le cheval est dit court lorsque son corps forme une masse compacte. Cela implique que le cheval ait un dos et des reins courts, qui sont deux qualités recherchées chez le cheval et que les auteurs anciens soulignent fréquemment. C'est donc ainsi qu'il faut entendre ici *βραχεῖς*

6. Le terme *ἀετογενής* doit être traduit par « qui porte une marque de la forme d'un aigle ». Littéralement, on arrive à la traduction, « ceux des chevaux qui portent des marques de la forme d'un aigle ». Dans l'apparat critique de E. Oder et C. Hoppe [41], est signalée la mention d'une lacune, et il faudrait lire < ἔχοντες ἀλφὸν ἢ ῥάβδον > (note p. 374 l.1 : *ἀετογενεῖς | τῆ κοκκ. L | < ἔχοντες ἀλφὸν ἢ ῥάβδον >*), ce qui signifie « qui ont une raie blanche ». Nous avons choisi cette dernière traduction, mais le texte est très corrompu à cet endroit.

7. Le terme *αὐτόν* renvoie-t-il à la tache <*ἀλφὸν ῥάβδον*> *ου* à un autre élément indiqué dans une ligne aujourd'hui disparue ?

8. L'ensemble de ce paragraphe prête à caution, le texte paraissant très corrompu.

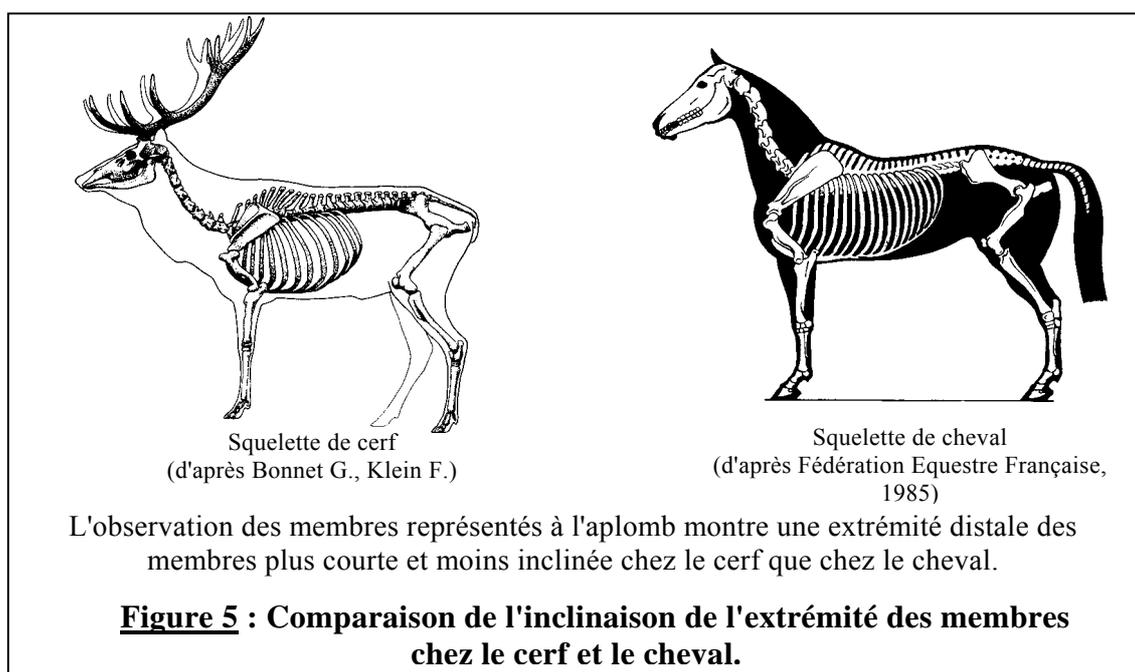
9. La traduction littérale de *ἐν τοῖς μάνυχας ὀπλάς* serait "dans ceux qui ont des sabots à la corne non fendue". Il s'agit d'une description des solipèdes que sont les chevaux, les ânes et leurs hybrides, par opposition aux ongulés (bovins, cervidés...).

10. Le paturon n'est formé en réalité que d'un seul os : la première phalange. S'agit-il d'une simple méconnaissance de l'anatomie ? Peut-on penser que l'auteur entend « boulet » par *μεσοκυνίον* ? Il est vrai que le boulet, articulation métacarpo-phalangienne, a pour supports anatomiques l'extrémité distale de l'os métacarpien, l'extrémité proximale de la première phalange et les deux os sésamoïdes proximaux. Toutefois, le boulet étant une articulation, il paraît difficile d'apprécier la longueur des os qui le composent.

On connaît d'autres occurrences du terme *μεσοκύβια* chez Apsyrtos [2]. B, ch. 102 : "ils doivent avoir [...] les membres antérieurs droits et dans ceux-ci les *μεσοκύβια* qui ne soient pas grands" (*ἵνα ...] βραχίονας ὀρθοῦς καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς μεσοκύβια μὴ μεγάλα*). On aurait tendance ici à préférer également la traduction de paturon à celle de boulet. Dans B, ch. 95, 2, l'auteur semble employer *μεσοκύβια* et *κύβοπλα* indifféremment comme synonymes (*ἀνὶ ἐταί γὰρ τῶν ἐμπροσθίων ποδῶν τὰ κύβοπλα, τὰ μεσοκύβια λεγόμενα, ἐκ τῶν σφυρῶν* "En effet, aux pieds postérieurs, ce qu'on appelle les *κύβοπλα*, les *μεσοκύβια* (paturons ?), à partir des *σφυρά* (boulets ?) se relâchent."), alors que *κύβοπλον* désigne habituellement la couronne. Dans ce contexte, on peut accepter les traductions usuelles de *μεσοκύβιον* en paturon et de *σφυρόν* en boulet, mais pas celle de *κύβοπλον* en couronne. Dans d'autres textes (B, ch. 10, 4 ; B, ch. 14, 4 ; B, ch. 26, 5 ; B, ch. 109), il est par contre impossible de trancher pour une traduction plutôt qu'une autre : les termes de paturon ou de boulet seraient toutes deux envisageables. En particulier les *μεσοκύβια* sont désignés comme le lieu privilégié de saignée (B, ch. 10, 4 ; B, ch. 26, 5), or des veines sont visibles aussi bien sur le boulet que sur le paturon.

Tout ceci montre la difficulté de traduire *μεσοκύ νιον*, mais également de l'ensemble des termes désignant les parties distales du membre : *σφυρό ν*, *κύ νοπλον*. Il n'est pas certain que ces termes aient toujours été bien définis et il se peut qu'un mot ait été employé indifféremment pour un autre. Ici la traduction de *μεσοκύ νιον* par paturon semble satisfaisante.

11. Pour *ἔ λαφοπό δης*, le Bailly donne une traduction purement littérale : « qui a des pieds de cerf » [16]. Ce terme n'appartient pas au langage de l'hippologie moderne et nous pensons qu'il correspond en fait à « droit-jointé ». Le cheval droit-jointé a le paturon anormalement peu incliné : il y a alors défaut d'amortissement, ce qui rend les allures sèches et accroît les risques de lésions osseuses (suros). Le terme de « droit-jointé » nous paraît convenir ici car la description d'Apsyrtos est claire (l'os est trop droit) et la comparaison cheval-cerf montre que ce dernier a le paturon nettement plus droit qu'un cheval normal (figure 5).



12. Le Liddell-Scott traduit *κνυνοβάτης* par « aux boulets raides » [37]. E. Delebecque traduit dans Simon d'Athènes *Ἦ μετακύ νιον ἔ χέτω* par : « Il doit avoir le paturon souple et ne pas être droit sur les boulets » [8]. Cette

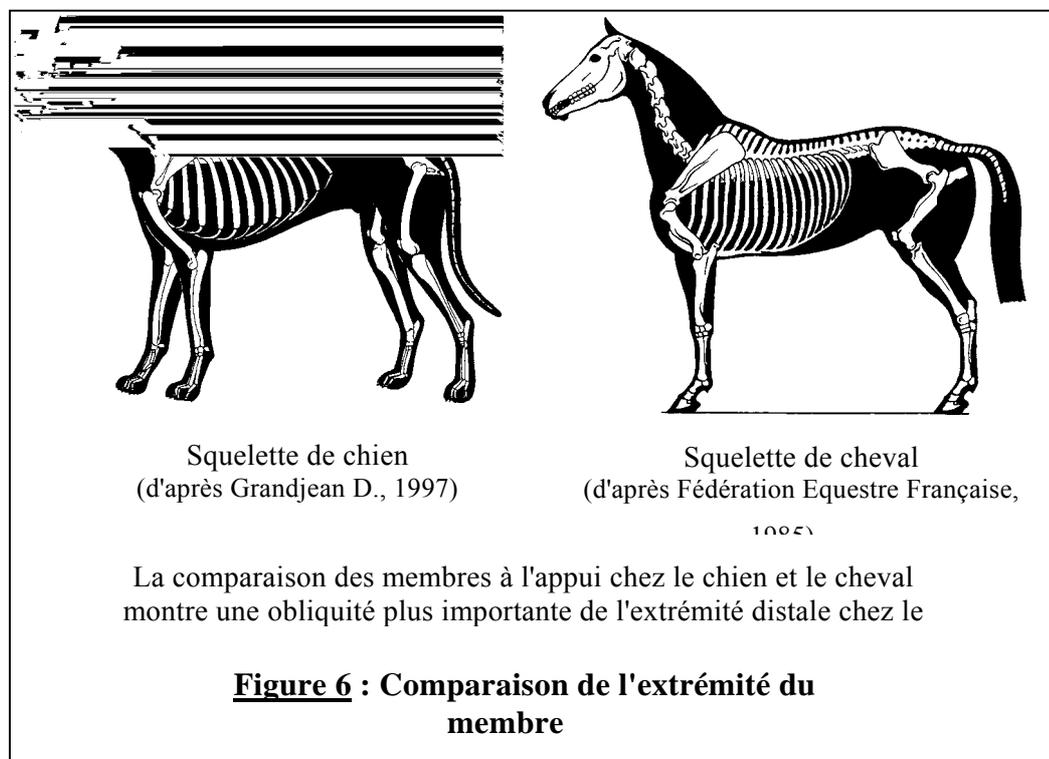
traduction, bien que peu claire, semblerait correspondre à une description de « droite-jointure ».

Ici, Apsyrtos indique que le cheval est *κυνοβάτης* quand « en cet endroit » (région du paturon mentionnée précédemment), il a « des os courts et peu élevés ». Ceci prête à confusion. En effet, un cheval dont le paturon est trop court est dit court-jointé ; si le paturon est trop bas, le cheval est qualifié de bas-jointé. Ces deux défauts sont antinomiques. Un cheval court-jointé est très fréquemment droit-jointé, au point que ces deux termes sont souvent employés l'un pour l'autre alors qu'il ne s'agit pas de synonymes véritables. Par contre, la basse-jointure est associée à la longue-jointure et jamais à la courte-jointure. La description d'Apsyrtos correspondrait à un cheval à la fois court et bas-jointé, à moins que l'on admette, comme nous le faisons, que l'expression « peu élevés » s'entende dans le sens de « de petite taille » et non de « proche du sol ».

L'auteur emploie à nouveau ce terme au sujet de l'âne (B, ch. 14, 4 [2]) : τὰ
ἐ ταπειν ἐ κυνοβ ("Que les
mesokunia ne soient pas trop élevés, ni trop bas, qu'il ne soit pas ."). Comme
nous l'avons vu, pourrait ici aussi bien désigner les paturons que les boulets. Par
ailleurs, il est difficile de savoir si l'expression "qu'il ne soit pas " doit être
entendue isolément ou comme une suite logique de ce qui précède, l'expression "Que les
ne soient pas trop bas" serait alors la définition de *κυνοβάτης*. Personnellement,
au vu du texte que nous traduisons, nous pensons que la première hypothèse de deux idées
complémentaires mais non identiques est préférable.

Par ailleurs, le recours à l'étymologie n'est pas d'un grand secours. En effet, *κυνοβάτης* signifie « qui marche comme un chien ». Or le cheval est un ongulé et le chien, un digitigrade, ce qui rend la comparaison de l'extrémité de leurs membres malaisée. En quelque sorte, on peut dire que le chien marche avec le boulet à terre, bien qu'on ne distingue pas de boulet dans cette espèce, mais son articulation métacarpo-phalangienne se trouve au niveau du sol. Si on suppose que les auteurs classiques ont de bonnes connaissances anatomiques, on déduit de la comparaison des squelettes que *κυνοβάτης* signifie bas-jointé. Cependant, nous avons vu que vraisemblablement l'auteur indiquait la

présence de plusieurs os dans le paturon, ce qui permet de mettre en doute son savoir anatomique et de se contenter de comparer plus grossièrement l'extérieur des deux animaux. Si on regarde rapidement le membre d'un chien et celui d'un cheval, on s'aperçoit que le premier est nettement plus droit que le second (figure 6). De ceci, on pourrait conclure que *κυνοβάτης* signifie droit-jointé, mais nous avons vu que cette traduction était plus que probable pour *ἔλαφοπόδης*. Comme courte et droite jointure sont souvent associées, il se peut que *κυνοβάτης* ait d'abord désigné ce couple de défauts et qu'ensuite les deux termes se soient dissociés, certains cavaliers ou hippiatres avisés ayant remarqué que les deux défauts ne sont pas toujours retrouvés chez le même cheval.



En nous basant sur la description d'Apsyrtos et sur la traduction communément admise de « aux boulets raides » (la sécheresse des allures est propre aux chevaux courts ou droits-jointés ; les chevaux bas-jointés ont au contraire des allures souples), nous proposons de traduire *κυνοβάτης* par court-jointé, mais cette traduction est malheureusement incertaine.

de penser qu'Apsyrtos décrit dans le texte B, ch. 109 un cheval qui se touche. Cela nous conduit à traduire *οὔτοι* par le démonstratif même si pour nous la relation faite par l'auteur est erronée.

14. Il s'agit certainement d'une description du défaut que l'on nomme actuellement forger. Les chevaux frappent le sabot antérieur avec la pince (partie antérieure) du sabot postérieur. Ceci produit un bruit caractéristique. Par ailleurs, ces chevaux peuvent parfois heurter non pas le sabot mais les glomes (partie charnue située juste au-dessus du sabot en face postérieure) et s'infliger ainsi des plaies plus ou moins profondes.

15. Ces expressions n'appartiennent en rien au vocabulaire de l'hippologie moderne, mais il n'existe pas de terme pour désigner la raideur des membres. Nous avons déjà vu que des paturons trop courts ou trop droits étaient responsables d'allures sèches, mais Apsyrtos ne parle pas ici de la seule extrémité du membre.

16. La remarque est juste, comme nous le verrons (Chapitre IV, paragraphe 1.3.2.4).

17. Littéralement "celui dont les parents sont de races différentes". On peut toutefois penser que l'auteur oppose le cheval aux autres solipèdes, c'est-à-dire les ânes et les hybrides de ces deux espèces, mulets et bardots. Dans ce cas, les parents ne sont pas de races mais d'espèces différentes. Cependant, les termes races et espèces sont souvent employés comme synonymes et le sens du texte nous invite à préférer la traduction par mulet.

18. Cette remarque est plus douteuse. Le cheval est un animal extrêmement craintif, sujet à de violentes et subites réactions à la vue d'objets insolites ou même parfois banals.

19. Formule épistolaire, Apsyrtos ayant rédigé son œuvre sous forme de lettres.

20. Il est difficile de donner une traduction précise de *τάγματος*. A l'époque romaine, il a traduit le terme latin (qui correspondait à un groupe de deux cents hommes). Il a parfois désigné une légion entière.

21. Il semble plus logique de traduire *περόνη* par « tendons » plutôt que par « péroné ». Penser que les connaissances anatomiques des hippiatres grecs étaient limitées au point de confondre un os et un tendon nous paraît une erreur. Les engorgements de ces tendons, les blessures fréquentes des chevaux, surtout lors de bataille, à ce niveau n'ont pu qu'amener les hippiatres antiques à connaître la véritable nature de la structure anatomique qu'ils désignaient sous le nom de *περόνη*. L'emploi de ce nom s'explique aisément par l'analogie faite avec la jambe de l'homme : sous le genou, on trouve le tibia et le péroné. Il est à remarquer que A. Goubaux et G. Barrier, à la fin du XIX^{ème} siècle, employaient le terme de péroné pour désigner les métacarpiens rudimentaires (métacarpiens II et IV) [29].

22. La description faite par Apsyrτος est très juste et correspond à une atteinte de l'appareil suspenseur du boulet suite à une sollicitation excessive. Ce thème est repris par l'auteur dans le texte B, ch. 10, 4 [2] : *ἐ συμβῆ ἐν τοῖς γ χαλάσματα γενέσθαι καὶ τὰ μεσοκύνια χθαμαλά, γινάσκειν δεῖ, ὅτι ἡ περόνη ἀπίσταται ἐν αὐτοῖς, καὶ ἔστι χωλός*. Quand il arrive que se produisent des relâchements dans les genoux et les canons et que les touchent terre, il faut savoir que dans ceux-ci les tendons se distendent, et il devient boiteux."). Xénophon y fait également allusion dans . Nous en traiterons dans le chapitre IV.

2.1 – TRADUCTION

12. Théomnestos. Du choix d'un cheval. D'abord, disons quelques mots du cheval et de l'apparence qu'il doit avoir pour être jugé digne de nos soins. Il faut donc qu'il soit fort et beau. La force du cheval est dans les pieds¹, la beauté dans la tête. En effet, dans ces parties essentielles se révèlent la force et la beauté. Nous choisirons le cheval fort aussi sur la base du lieu où il est né et de la façon dont il marche au pas.

13. En fonction du lieu, d'abord, quand le cheval est de montagne, et plus précisément de montagne rocailleuse, et qu'il est né d'un tel père. En effet, les chevaux sont sans force dans leurs pieds à la naissance quand les étalons qui ne viennent pas des montagnes couvrent les juments des montagnes au moment de la saillie. La faiblesse est héréditaire, comme pour les hommes qui ont la goutte aux pieds et les chevaux aux yeux clairs². Il faut donc veiller pour les chevaux non seulement aux lieux où ils sont nés, mais également à leurs pères et leurs mères, afin que les juments des marais ne soient jamais saillies par des étalons des montagnes.

14. D'une façon générale, à partir de l'exercice et de la façon de poser le pied, le sabot apparaît épais, droit, assez étroit et creux en dessous. Tous les premiers points, l'épaisseur de la corne, l'étroitesse et la droiture du sabot, sont reconnaissables au simple regard ; par contre, si le sabot est creux en dessous, nous le saurons rapidement par sa marche. En effet, un cheval dont le sabot est creux fournit, sur un sol plat, un son qui résonne aux oreilles comme une cymbale³, son qui annonce un cheval plus puissant. La raison de ceci est, je pense, la suivante. Il y a un petit morceau de chair, cartilagineux, chondroïde⁴, proéminent sur la sole et caché dans celle-ci, triangulaire lorsque le pied se pose et auquel, dit-on, les extrémités de la couronne du sabot, près du talon, sont reliées, comme si elles le vêtissaient⁵. Si les chevaux aux pieds mous et faibles usent leurs sabots par les voyages et la marche sur des terrains rocailleux, la couronne s'approche tout à fait du sol⁶. Celle-ci est liée aux tendons : des convulsions et de la fièvre se produisent et, s'il n'est pas soigné, l'animal est perdu. C'est pourquoi on doit, sans renoncer, prendre soin d'un tel animal.

12. Θεομνήστου περι ἐπιλογῆς ἵππου. Ολί γα πρᾶτον εἶπωμεν περι ἵππου, οἶον εἶναι τῶν τοιοῶτον $cr^{3/4}$ τῶν $TMrimel e... aj$ $\phi\chi\iota\omicron\alpha s qai n\sigma\lambda l ont a. de\langle o\acute{\alpha}n$ „s curὸν te ka^ kal Ὀn. $\acute{\alpha}sti d\acute{\epsilon}$ ἰσχύς μεν ἵππου $TMn to\langle j pos ... n, k\ell l oj d\acute{\epsilon}$ ἐν τῆ κεφαλῇ ἐν γὰρ τοῦ τοῖς $pr\grave{\epsilon}toij a\grave{U}to\grave{\alpha} to\langle j n\sigma\lambda es in 1/4 te$ „sc $\acute{Y}j ka^ t\tilde{O} k\ell l oj$ $TMkfa... nontai.$ $TMpil ex\theta meqa d\acute{\epsilon}$ τὸν ἰσχυρὸν καὶ ἀπὸ τοῦ τόπου, ἐν ᾧ γεγένηται, καὶ ἀπὸ τοῦ βαδίσματος.

13. ka^ $\phi p\tilde{O} \langle m\acute{\epsilon}n\rangle$ τὰ τῶρου, ὅταν ὄρειοι ἦ καὶ ὄρους τοῦ πετράδου, ἐκ τοῦ πατρὸς τοιοῦτου γεγονάς. γίνονται γὰρ καὶ κατὰ γένος ἀνίσχυροι τοὺς πόδας ἵπποι, ὅταν ταῖς ὀρείαις ἵπποις μὴ ἐξ ὄρους ἄρρενες ἐπιβάλλωνται, τῆ τοῦ σπέρματος $katabol\acute{I}.$ $suggenik\tilde{O}n m\acute{\epsilon}n t\tilde{O} \phi s qen\acute{\epsilon} s \pi\acute{\epsilon}qoj \acute{\alpha}j$ $TMp^ t\acute{\eta}n podal gik\acute{\eta}n \phi\nu\theta\rho\acute{\alpha}p\omega\nu$ καὶ ὡς ἐπιτῶν γλαυκῶν ἵππων. χρῆ οὖν μὴ μόνον τοῖς ἵπποις προσέχειν, ἐν οἷς γεγένηται τόποις, ἀλλὰ καὶ τοῖς πατράσιν ἀπὸ τῶν καὶ ταῖς μητράσιν, μήπως αἱ ἔλειοι ἵπποι ὀρείαις ἄρρεσιν ὑποβάλλοιντο.

14. $t\tilde{O} d\acute{\epsilon}$ ὅλον, ἐκ τῶν περιπτῶν καὶ τῆς $q\sigma s ewj t\acute{A} s$ ὀπλῆς, ὅταν παχεῖα $tugc\acute{\epsilon}$

15. Pour résumer, la beauté se trouve à la fois dans les grands et les petits éléments du corps du cheval. La tête est assez petite, car ainsi il ne baissera pas les yeux mais aura un air fier avec sa tête petite, légère et dressée vers le ciel. Elle doit être toute maigre, sans que les os ne saillent sous la peau, et les veines, qui ne seront pas cachées dans la masse du corps, seront bien visibles. Le front doit être assez large et assez plat ; le bout du nez⁷, assez étroit et légèrement arrondi ; les naseaux, largement ouverts pour qu'il puisse inspirer et expirer facilement. Le chanfrein⁸ doit, par sa taille, répondre convenablement aux besoins de la bouche ; son extrémité est un peu pointue et sans poils. Ce qui est poilu et grand est négligé et évoque l'âne. L'œil est grand, à fleur de tête comme s'il sortait de l'orbite, car le cheval qui a un tel œil est disposé à l'action. Il doit posséder une encolure proportionnée à la tête, étroite d'abord puis s'élargissant régulièrement et harmonieusement, comme celle d'un coq. Il doit avoir de la crinière sur l'encolure. Si la crinière est double, elle ne doit pas être rasée ; au contraire, une crinière simple doit être tondu de près, mettant ainsi en valeur la beauté nue de l'encolure.

16. Le poitrail doit former une double masse arrondie. Les canons, sans poils, vont en s'amincissant vers le bas. Le boulet ne doit pas être épais pour que le pied ne soit pas pesant. Le paturon, à partir du boulet⁹, ne doit être ni trop grand, ni trop petit. En effet, un peu long et étroit, il est facilement affecté lors du levé pour s'élancer ; très petit et proche de la couronne du sabot, usé par la course, il se blesse. En outre, le cheval doit avoir un dos double pour que, venant de chaque côté du dos, l'attache des reins crée la dépression de la colonne¹⁰. Il doit avoir les côtes solides et qui descendent dans le flanc et être relevé dans le flanc. Il doit montrer des cuisses gonflées et les muscles pour lever et pour baisser apparaissent dans le milieu du creux¹¹. Il doit avoir les jarrets secs, avec les tendons bien visibles, et pas trop ouverts ; l'aine, à l'intérieur de la cuisse, sphérique¹², afin que le gros contour des muscles pour aller vers le dehors et vers le dedans tiennent droit l'os de la cuisse qui se trouve comme courbé¹³. Le pied doit avoir le côté allongé plus grand que la hauteur. La queue doit être convenablement fournie en crins, son attache invisible. Ainsi, les éléments de la beauté et de la force sont connus.

15. κάλλος δέ, ὡς ἐν συντόμῳ εἰπεῖν, ἐν τῷ μεγάλῳ καὶ μικρῷ σάματι ἵππου· κεφαλὴ μικροτέρα, οὐ τῷ γὰρ οὐτε κατωπεῖ καὶ γαῦρος ἔσται μικρὰν ἔχων καὶ κούφην *t³4n kefal³4n ka[^] Operaironēnhn e,j φšra. æstw δὲ πᾶσα Ξs arkoj ka[^] oÛ pepil hñnon* ἔχουσα τὸ δέρμα τοῖς ὀστέοις, αἷτε φλέβες <ἐν> ἐγκαλύψει τοῦ σάματος <μὴ> τυγχάνουσαι προδήλως ὁραθήσονται. μέτωπον πλατύτερον, ρις στενωτέρα ἴρεμα γρυπὴ, μυκτῆρες ἀναπεπταμένοι, ἴν' εὐκόλον ἔχη τὴν εἴσπνοϊαν καὶ τὴν ἔκπνοϊαν. *st»l h δὲ στῶματι diarke[^] sumñstra tū megšqei, mikrŌn ÑxŪ rwj φrol* »gousa ka[^] ψιλὴ τὸ δασὺ καὶ μέγα ὄργον καὶ ὀνάδες. ὀφθαλμὸς μέγας, προπαλῆς καὶ οἰονεὶ ἐκπηδῶν, ὁ γὰρ τοιούτως ἔχων ἔτοιμος εἰς κί νησιν. ἀρχένα ἐχέτω ἀκόλουθον τῆ *kefal¹, φrcŌmenon mèn φrŌ stenoà, ba...nonta δὲ φfel¹ij ka[^] φnal Ōgwj to¹j megšqes in oEon el ektruŌnoj. ca...th δὲ ἐχέσθω ἐπ' ἀÛcšnoj. e., mèn διπλῆ, æstw Ξkouroj, ¹ δὲ μονῶcaitoj TMggŶj keiršsqw, gumŌn tŌ kflloj toà aÛcšnoj* ἐπιδεικνύσα διὰ τῆς κουρᾶς.

16. στέρνα ἐχέτω διπλᾶ στρογγύλα, κνήμας εἰς ἰσχνὸν κάτω ἰούσας ψιλᾶς *trics èwj, sfurŌn m³/4pacŪ, ñna m³/4 ĪbarŪrouj. æstw δὲ ὁ κυνῶρουj toà sfuroà m»te* μέγα μῆτε μικρὸν ἔχων διάστημα· τὸ γὰρ ἐπιμηκες καὶ στενὸν ἐν τῆτῶν ἐξαλμάτων *Ξrs ei eÛraqšj, tŌ δὲ σφῶdra mikrŌn, plhs...on Ōn tÁj stef lnhj tÁj Đpl Áj 1 koàtai* τριβόμενον ἐν τῷ δρόμῳ. ἐπιτοῦ τοῖς ἐχέτω ράχιν διπλῆν, ἵνα ἐκατέρωθεν ἀντῆς ἡτῶν ψυῶν ἀνάτασις τὸ νωτοφόρον ὀστοῦν ἀντοῦ κοῖλον ἀπεργάζεται. πλευρᾶς ἐχέτω στερεᾶς καὶ καθειμένας ἐν λαγόνι καὶ ἀνεστάλθω πρόσω τὴν λαγόνα. μηροὺς ἀγκωμένους, τοὺς μῦς προφερέτω τῶν τε ἄνω καὶ τῶν κάτω μέση κοιλότητι. ἀγκύλας ἐχέτω ἀσάρκους, νευράδεις, μὴ διαρρεούσας, βουβῶνας ἔσω μηρῶν σφαιροειδεῖς, ἵνα ἡ τῶν μυῶν τῶν τε ἔξω καὶ τῶν ἔσω ὀγκῶδης περιγραφὴ ὀρθοῖ τὸ ὀστοῦν τοῦ μηροῦ *tugc lnon oEon skambŌn. TMcšt w δὲ ὁ πούς μεῖζον tŌ TMp...makron mÁkoj toà Ūy ouj. oÛr¹ sumñstrwj tetricèsqw, Óqen æxeis i t³4n φrc³4n m³/4 fa... nous a. af mèn οὖν ἰσχύος κα[^]* κάλλους αὐταὶ τυγχάνουσι ἐπιγνάσεις.

17. Les marques d'un tempérament impétueux sont les suivantes. Le poulain ne doit pas toujours être avec sa mère dans le troupeau, mais qu'il bondisse comme une gazelle en sautant, franchisse d'un bond avec ardeur l'enceinte du pré, s'élançe avec confiance au-dessus des fossés et méprise les dangers des rivières. Ceci est inné chez les poulains. Adulte, il doit être enjoué, prêt à la course, prompt à s'arrêter, ne pas avoir une bouche inégale¹⁴ et ne pas s'enfuir¹⁵. Ceux-ci sont des signes méprisables et malfaisants. Il ne doit pas suer rapidement car c'est caractéristique de la paresse. Il doit prendre volontairement le mors car un tel cheval est plein d'ardeur au travail. L'ayant reçu, il doit le mâchonner et envoyer de l'écume hors de la bouche, parce que c'est le signe d'un cheval chaud. Il ne doit pas attendre le coup mais s'élançe au sifflement. Dans la course, qu'il hennisse car il se repose en rejetant le souffle provenant du mouvement et en en recevant du pur provenant de l'air. En effet, nourri par l'air, il a naturellement de la force. Il doit recevoir son cavalier avec empressement car, s'il n'agit pas ainsi, il se conduit à l'évidence comme un traître. Il doit reconnaître son dresseur et, si quelque chose approche, il doit hennir. Ces signes caractérisent les chevaux qui aiment l'homme et sont fidèles.

18. Sans doute serait-il temps maintenant de t'apprendre comment et quand veiller à cela. Il est préférable de commencer à débourrer les jeunes chevaux au printemps¹⁶ et à l'automne, car l'herbe jeune et abondante est une nourriture réputée pour les poulains qui, après s'en être approchés habituellement avec difficulté¹⁷, s'en saisiront, s'étonnant seulement de se fatiguer. De plus, l'air ambiant pendant ces deux saisons n'apporte ni sécheresse, ni froid. La sécheresse fait maigrir le poulain et le rend malade ; quand au froid, il rafraîchit et provoque, chez celui qui sue sur les aires d'exercice, des manifestations semblables au tétanos, ainsi que la toux à cause du refroidissement. Comme il a la bouche entrouverte à cause du mors, des courants d'air rapides soufflent sur sa gorge et il se rafraîchit en profondeur, se dessèche et reçoit donc le mal, auquel s'adjoint la toux. Il me semble préférable qu'un éleveur précautionneux devienne le maître d'un poulain qui a de bonnes origines, a grandi avec sa mère et est nourri au râtelier des chevaux. Ainsi, accoutumé aux hommes depuis sa jeunesse, il sera, avec le temps et l'habitude, apprivoisé et ne nécessitera pas la force d'une entrave pour s'adoucir.

17. *γυαῖ δὲ γοργότῃτοῖς γνωρ... σματα ταῦτα: Ἐ μὲν πάλος ἐ ν τῆ φγῖλ V πῆ/4 φεῖ sunšstw tÍ nhtr..., skirtín δὲ δορκαζέτω, ῥrk... a proqÚmwj Øperal l šsqw, tšfrouj τεθαρρηκό τως πηδάτω, ποταμῶν κινδύνων καταφρονεῖ τω. ταῦτα γὰρ ἔμφυτα τῶν πάλων. tšl eiøj δὲ ἂν φιλευτρεpel o j æstw, >toimøj e,j drØmon, tacÝj e,j katastol »n, πῆ/4 ῥterØstomøj nhðè κατανωτιστής: δειλὰ γὰρ καὶ kakoàrga t' shme<a taàta. πῆ/4 ταχέως ἰδρού τω, τοῦτο γὰρ ἀπονί ας ἴδιον, τὸ ν χαλινὸ ν ἔκουσί ως δεχέσθω, πρό θυμος γὰρ ὁ τοιοῦτος εἰς πό νον. δεξάμενος μασάσθω καὶ ἀφρὸ ν ἐ κ τοῦ στόματος πεμπέτω, θερμοῦ γὰρ ἵππου τὸ τοιοῦτον σύ νθημα. πληγὴ ν μὴ μενέτω, ἀλλ' ἀλέσθω πρὸς σύριγγα. ἐ ν τῶ δρό μω φρυαττέσθω, ἀναπαύεται γὰρ προιέμενος τὸ ἐ κ τῆς κινήσεως πνεῦμα καὶ καθαρὸ ν ἐ κ τοῦ ἀέρος δεχόμενος, εὐ τονεῖ γὰρ φυσικῶς ὑ π' αὐ τοῦ τρεφόμενος. δεχέσθω τὸ ν ἐ πιβάτην ἑτοί μως, καὶ γὰρ τοῦτο μὴ δρῶν δῆλον ὡς προδό της. ἐ πιγινωσκέτω τὸ ν παλοδό μνην καὶ εἴ τι προσί οι χρεμετιζέτω. φιλάνθρωπα γὰρ καὶ πιστάταῦτα τὰ γνωρί σματα.*

18. *τούτου τοί νυν πᾶς ἐ πιμελητέον καὶ πό τε, λοιπὸ ν ἂν εἴη σε διδάσκειν εὐ καιρον. ἄρχεσθαι παλοδαμνεῖν θέρουσ* καὶ μετοπάρου βέλτιον. ἢ τε γὰρ χλό η δαψιλῆς οὔσα γνάριμος τοῖς πάλοις τροφή καὶ ἐ κ τοῦ καμάτου συνήθως ἀπαντήσας ἀντιλήπεται, ἐ φένι τῶ γυμνάζεσθαι μό νω ξενιζόμενος, τό τε περιέχον ἀμφοῖν τοῖς καιροῖς οὔτε αὐσμηδὸν οὔτε κρμηδὸν ἀπει. αὐσμηδὸς μὲν γὰρ φεργαζόμενοις χρηδὲρον τὸν πῆλ on, ποιε< nØs on, κρμηδὸς δὲ ψύ χων τῶν ἑπιγυμνας ... oij ,droànt a tetanèdh ἑπιγυμνάζεται καὶ προσέτι καὶ τῆ ν ἐ κ καταψύ ξεως βῆχα κινεῖ. διηρημένου γὰρ ἀπὸ τοῦ χαλινοῦ τοῦ στόματος καταπνεόμενος ταῖς τῶν ἀνέμων αὔραις τῆ ν φάρυγγα, ψύ χεται τὰ βάθη καὶ χhra... netai, Ὀ δῆ/4 pšqoj ἑπιγυμνάζεται ἑπιγυμνάζεται dšcetai t' 3/4n bÁca. kšl l ion δὲ ἐ μοῖ δοκεῖν τῶν ἑπιγυμνάζοντων προνοί ας ἰπποτρό φον πάλον εὐ γενῆ γεγονό τα σὺν τῆ μητρὶ κρατεῖν ἐ πὶ τῆς φάτης σιτούμενον. οὐ τω γὰρ συνεθιζόμενος ἀνθρώποις ἐ κ νέου καὶ γινόμενος χειροήθης ἔ σται χρο νω συνηθεί ας, οὐ βί α πέδης καθημερούμενος.*

* Il faut sans doute ici adapter la leçon et modifier θέρος en ἔ αρος (cf note 17).

19. Tout poulain doit accepter le mors au plus tôt à huit dix mois et doit être frictionné avec la main d'une façon franche et délicate. Celui qui panse le poulain doit commencer par le gratter sur la tête et sous l'auge¹⁸ car ce sont les parties qui, grattées par le dresseur, procurent le plus de plaisir. En effet, le poulain ne peut pas facilement se frotter lui-même ces endroits. Comme les caresses du dresseur lui sont très agréables, le poulain allonge encore de lui-même l'encolure. Il faut frictionner de haut en bas et également ôter les poils qui sont tombés. Ainsi, d'un côté, ce qui a été soigné reste propre et, de l'autre, ce qui ne l'est pas encore peut être nettoyé sans salir ce qui a déjà été pansé. Ensuite, il reste les épaules, les omoplates, les côtes, les flancs, mais il ne faut pas aller du flanc jusqu'à l'aine d'un seul coup car l'animal est très sensible au chatouillement à cet endroit. Caressant comme d'habitude, que le dresseur porte la main sur le cheval, sans se soulever¹⁹. Certains poulains ont coutume, frottant leurs pieds, de s'affaisser à la fois sous l'effet du plaisir et de l'engourdissement, et il arrive qu'ils urinent. Si le poulain fait cela, pour qu'il ne devienne pas coutumier de ce fait, il faut le fouetter doucement soit avec une baguette, soit avec une mince lanière de cuir grossier. En effet, la douleur du coup détruit la torpeur due au plaisir, torpeur qui s'amointrit. Après les aines, il faut porter les mains sur le dos, en allant vers le bas sur les fesses, les jarrets, les muscles et les postérieurs.

20. Ensuite, après avoir saisi la queue, qu'il la porte entre les postérieurs et, l'emmenant vers le flanc, il doit l'enrouler autour de sa main gauche jusqu'à la naissance des crins. Quand il l'a solidement calée dans le creux de sa main, il porte sa main droite, fermement, vers le paturon et doit ainsi frotter tout en tirant vers le haut et en fléchissant le postérieur vers le flanc. En agissant ainsi, il ne risquera pas de coup de pied et rendra le poulain plus disposé à lever le pied de derrière. Amener la queue sur les flancs en la passant entre les pieds de derrière empêchera le poulain de ruer des deux pieds à la fois. En effet, un cheval indomptable ou un cheval que l'on met sous le joug sans lui avoir au préalable amené la queue vers le haut ruent des deux pieds. Après s'être mis en sûreté quand il habitue le poulain à donner les pieds, qu'il taille les sabots pour qu'en cas de contusion, le dresseur puisse révéler les zones saines et le poulain être soigné. Après avoir étrillé le poulain que le dresseur le redresse en l'habituant doucement et progressivement (qu'il ne le tire pas en hauteur brusquement même s'il en a l'habitude) pour éviter que le poulain ne s'irrite de cette contrainte. Il faut alors serrer et tenir la courroie du licol et la sous-gorge car il arrive souvent que la lanière de cuir qui est placée autour du front²⁰ s'agite sur les yeux, moyennant quoi, soit elle frotte et blesse l'œil, soit elle rompt la membrane de l'œil et rend aveugle.

19. *decšsqw dè pās pālos χαλινῶν μηνῖν mē¼ ælatton Ñktë ka^ dška ka^ ceirotribšsqw t³⁄⁴n jpl Án ka^ jpal ³⁄⁴n fÚsin. frcšsqw dè ó ψήχων τῶν píl on oEa d³⁄⁴ κνήθων αὐτὸν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς καὶ τοῦ ἀνθρεῶνος, ταῦτα γὰρ ἡδιστα κνᾶται τὰ μέρη παρὰ τοῦ πωλοδάμινου. οὐκ εὐμαρᾶς γὰρ δυνάμενος αὐτὸς δι' ἑαυτοῦ κνᾶσθαι τοὺς <τόπους τοῦ τους>, ἡδιστα ποιουμένου τοῦ καταψήχοντος αὐτὸς ἐπεκτείνει τὸν aÛcšna. cr³⁄⁴ <dè> κα' t³⁄⁴n tr<y in Ξnwqen katafšres qai ka^ t³⁄⁴n k£qars in æsaÚtwj tîn fproballonšnwn tricîn. oÚtw g' r t' mèn φιλοκαληθέντα καθαρὰ μένει, τὰ δὲ οὐδέπω, καθαρθήσεται μὴ μολυνομένων τῶν προκεκαθαρησῆνwn. ἄχᾳ δὲ λοιπῶν êpouj, çmopl £taj, pl eur£j, lagðnaj, mē¼ çqrðwj dè çpð tÁj lagðnoj Tmp^ boubînaj ðw. tð g' r zùon tðn legðmenon g£rgalon Tmn toÚtJ tù tðpJ m£lista p£scei. çgarîn dè kat' shn»qeian, ka^ Tmp/aÚtù fšrei t³⁄⁴n ce<ra, nhðèn aÚtðj Øpairðmenoj [Á: ἀλλὰ çrx£menoj tribštw]. tinès dè τῶν πέλων e,èqasin tribðmenoi toÝj pðdaj Øf^donÁj óμου καὶ νόρκης ὑφιζάνειν τε καὶ ὀμιχεῖν ἔσθ' ὅτε. ἐὰν ποιῆτοῦτο, ἵνα μὴ τοῦ πάθους ἐθᾶς γένηται, χρῆ ἢ ἄβδω μαλακᾶς μαστί ζειν ἢ βύρσης ἀμῆς ἰμάντι λεπτῶ ὁ γὰρ τῆς πληγᾶς pðnoj çmauro< t³⁄⁴n Tmx ^donÁj [ka^]n£rkhñ ¼ttona ginonšnhñ. met' dè τοὺς boubînaj çgštw t' j ce<raj Tmp^ t' nîta, k£tw ,èn dè ἐπ' t' sfairèmata, çgkÚl aj te καὶ μύας καὶ τὰς ὀπισθίνας κνήμας.*

20. *εἶτα τῆς οὔρῳj lambanðmenoj ferštw di' tîn Ñpris q... wn [boubènon] καὶ ἐξαγαγὼν εἰς λαγόνα περιειλεῖ τω διὰ τῆς ἀριστερᾶς χειρὸς μέχρι πέρα τῆς τριχάσεως, καὶ ἐπερείσας αὐτὴν κατ' αὐτῆς τῆς κοτύλης, ἰσχυρότερον τὴν δεξιὰν φέρων ἐπιτὸ μεσοκύβιον, οὕτω τριβέτω ἀνασπῶν καὶ κάμπτων τὸ ὀπίσθιον πρὸς τὴν λαγόνα. οὕτω γὰρ ποιῶν οὕτε λακτισθήσεται καὶ ἐτοιμότερον κατασκευάσει τὸν πᾶλον πρὸς ἄρσιν τοῦ ὀπισθίου ποδός. [ἐπερείσας τὴν ἀριστερὰν χεῖρα τῆς κοτύλης.] ἡ δὲ τῆς οὔρῳj di' tîn Ñpris q... wn rodîn Tmp^ tîn lagðnwn diagwg³⁄⁴ kwl Úsei tðn píl on λακτίσαι τοῖς δυσὶν ὀμοῦ ποσίν. ἀμήχανον γὰρ [τοῖς δυσὶν ὀμοῦ ποσίν] ἵππον τε ἢ ἄλλο ὑποζύγιον πρὶν μετεωρίσαι τὴν οὐρὰν εἰς ὕψος ἀμφοῖν τοῖν ποδοῖν λακτίσαι. οὕτως οὖν προασφαλίσάμενος ὅταν ἐθίσῃ τοὺς πόδας, περιγλυφέτω τὰς ὀπλάς, ἵνεῖ που ἢ θλάσμα, καθάρως ὁ πωλοδάμνης μηνῶι καὶ θεραπεύοιτο Ø píl oj. met' dè τῶ ψήξαι τὸν πᾶλον ἀνατεινέτω ἵρέμα καὶ κατ' ὀλίγον ἐθίζων (μὴ σφόδρα δέ, κὰν ἐθᾶς gšnhtai, e,j Úy oj teinfw), ἦνα mē¼ biazðmenoj çganaktí. cr³⁄⁴ dè τὸτε m£lista tðn <τῆς> φορβεᾶς ἰμάντα ἢ τοὶ τὸν γενειαστήρα σφίγγειν καὶ προσέχειν· εἴωθεν γὰρ ὁ περιμετωπιαῖος ἰμᾶς στρέφεσθαι πολλάκις ἐπιτοὺς ὀφθαλμούς, οὗ γενομένου ἢ παρατρίψας ἔλκοι τὸν ὀφθαλμὸν ἢ ρήξας τὸν ὑμένα τυφλοῖ.*

21. Après l'avoir attaché une heure au maximum, il faut le conduire à la rivière et, l'ayant abreuvé, commencer à lui donner la plus tendre nourriture, c'est-à-dire de l'avoine. Celle-ci est laiteuse et facile à digérer, mais elle possède une enveloppe qui entoure la graine, c'est pourquoi sa consommation excessive est mal tolérée²¹. Le poulain doit manger le premier mois 3 onces²², le deuxième mois 6, le troisième mois 9, le quatrième mois 18 jusqu'à ce qu'il atteigne sa deuxième année. Le poulain doit alors commencer à manger de l'orge et à manger davantage.

22. Il accepte alors le cavalier sur ses épaules. Je défends au cavalier de monter le poulain avant ses deux ans. Le cavalier fait, en effet, souffrir le dos par son poids et souvent il brise par le milieu le dos qui est tendre. Un tel cheval ne pourra être monté ou sera ensellé. Il faut, dans un premier temps, que ce soit un enfant léger qui monte le poulain. A 30 mois révolus, celui-ci doit recevoir une alimentation plus abondante et faire plus d'exercices. Une juste mesure de nourriture suffit : pas plus de 25 livres²³ et demie. Une alimentation abondante ne crée pas systématiquement des lésions, mais touche le pied et fait disparaître la corne par sa crudité²⁴. La connaissance et les soins prodigués au poulain permettent d'éviter cela.

21. *met' dè tō̃ φnakrem̃s ai m̃¼ pl šon éraj mi©j ᵀᵐragage⟨n ᵀᵐp̃^ t Ōn pot amŌn ka^*
ποτί σαντα ὄρχεσθαι παραβάλλειν αὐτὸν ἀπὸ ἀπαλωτέρας τροφῆς ἢ τοι βρόμου.
γαλακτώδης γὰρ ἐστιν καὶ εὐδιοίκτητος καὶ τὸ ἔλυτρον ἔχει περίξ τοῦ καρποῦ, καὶ διὰ
tòat o oṽ pol Ý xen... zet ai prŌj φnt... l hy in a Ŭt oà. ᵀᵐs qišt w dè tū prèt J mhn^ go g/, tū
δευτέρω γο ζ', τῷ τρίτῳ γο θ', τῷ τετάρτῳ γο ιη', μέχρις ὅτου πληρώσει τὸ δεύτερον
ἔτος. τό τε γὰρ αὐτὸν ἄπτεσθαι χρή καὶ κριθῆς καὶ πλέον ἐσθίειν.

22. *τό τε αὐτὸν ἐπιβάτην τοῖς ἄμοις δέχεται. πρὸ γὰρ τῶν δύο ἐτῶν ἀπαγορεύω*
πάλῳ τὸν ἐπιβάτην ἐπιβαίνειν. πάσχει γὰρ ὑπὸ τοῦ βάρους τὰ νῶα καὶ πολλάκις
ἐγκλῶτῆν ῥάχιν ἀπαλήν οὔσαν, καὶ λοιπὸν ἄχρηστος ὁ τοιοῦτος ἢ μεσόκοιλος
g... net ai. cr¾ dè πρῶτον παῖδα κοῦφον ᵀᵐriphd©n tū prèl J. met' dè τοὺς τριῖκοντα
μῆνας καὶ τελείους δέχεσθαι καὶ τροφή δαμιλεστέρα καὶ πλείοσι γυμνασίαις
χρηῖσθαι. ἄrke... tw dè τροφῆς μέτρον μ̃¼ pl šon ke C'. τὸ γὰρ πολλὴν σιτεῖσθαι τροφήν,
κἂν μὴ παρ' αὐτὰ βλάπτει, ἀλλ' ἐνσκῖπτει τοῖς ποσὶν καὶ τὰς ὀπλάς ἀφανίζει δι'
ἀμότητα. τοσαῦτα ἀρκείτω περὶ ἐπιγνώσεως καὶ ἐπιμελείας πάλου.

2.2 - NOTES

1. Xénophon [12] considère également que l'appréciation d'un cheval commence par ses pieds (*Τοῦ γε μὴν σώματος πρώτον φαμεν χρῆναι τοὺς πόδας σκοπεῖν*. "Pour le corps, nous affirmons qu'il faut d'abord observer les pieds." - *De l'Art équestre*, I, 2 -). De même, nous avons vu l'importance qu'apporte Apsyrtos à l'étude du pied (cf 1.1 –Notes). De nos jours, on connaît l'adage « Pas de pied, pas de cheval ».

2. L'adjectif γλαυκός désigne à la fois une couleur claire et étincelante. On retrouve la racine γλαύξ qui désigne la chouette, animal aux yeux brillants la nuit. S. Georgoudi [28] considère donc que γλαυκός désigne chez un cheval une couleur bleu étincelant, fascinant des yeux. Pour Theomnestos, il s'agit pourtant d'une tare, mais Pelagonius au contraire l'apprécie.

3. Cette comparaison se trouve déjà chez Simon d'Athènes [8] et a été reprise ensuite par Xénophon [12]. Theomnestos reprend donc un thème bien connu des cavaliers antiques.

4. *Τραγανόν* et *χονδράδες* ont le même sens de « cartilagineux ».

5. Description de la fourchette, partie du pied du cheval. Etrangement, malgré une description précise, la fourchette n'est pas explicitement mentionnée, alors qu'on trouve le terme *χελιδάω* chez Xénophon [12].

6. Il s'agit d'une description de ce qu'on nomme aujourd'hui un pied plat : la corne s'use anormalement rapidement et intensément en région des talons. Il en résulte une tension excessive sur le tendon du fléchisseur profond du doigt.

7. *Ῥίς* se traduit par "nez". On ne parle pas de nez chez le cheval, de nos jours, et ce qui correspondrait à cette région a été subdivisé en naseaux et en bout du nez. Par souci d'employer le vocabulaire propre à l'hippologie moderne, nous utilisons donc le terme

"bout du nez", mais l'auteur désignait sans doute toute la partie terminale de la tête du cheval, englobant également les naseaux.

8. *Στήλη* n'a *a priori* pas de signification connue en grec dans le domaine hippiatrice. Par analogie avec le latin, K. D. Fischer nous a proposé de traduire par "septum nasal". La description semblant dans ce passage plus externe qu'anatomique, nous avançons l'hypothèse de "chanfrein". Toutefois, la phrase reste toujours obscure.

9. L'expression *ὁ κυνόπους τοῦ σφυροῦ* pose problème. En effet, *κυνόπους* et *σφυρόν* ont habituellement le même sens de "boulet", ce qui amènerait à une traduction redondante, "le boulet du boulet". *Κυνόπους* peut éventuellement être traduit par "os". Toutefois, même ainsi, cette phrase n'a pas de sens, car une étude la longueur des os de cette articulation n'a pas lieu d'être. D'ailleurs, le boulet ne se compose pas d'un os mais est une articulation, mais les connaissances anatomiques certainement limitées de Theomnestos pourraient expliquer cette erreur.

Nous avons vu à propos du texte d'Apsyrtos que les termes désignant les extrémités du membre sont beaucoup plus imprécis que ceux qu'on connaît aujourd'hui. On peut donc imaginer que la description faite n'est pas celle du boulet mais du paturon. En effet, si on acceptait l'idée d'une discussion sur le boulet, l'auteur ne mentionnerait à aucun moment dans sa description du cheval les paturons. Ceci serait étrange car tous les hippologues, antiques et modernes, attachent une grande importance à la longueur et à l'inclinaison de cet os, qui conditionnent la résistance du cheval et la souplesse de ses allures. Par contre, si Theomnestos parle du paturon, sa première remarque sur l'os long est alors tout à fait logique : un paturon trop long implique un travail excessif des tendons qui composent l'appareil suspenseur du boulet et une boiterie sanctionne souvent à plus ou moins long terme un tel défaut. Sa seconde remarque peut s'appliquer aussi bien à un paturon qu'à un boulet.

Ceci nous amène à proposer la traduction de "paturon" pour κυνό πους à cet endroit et nous proposons de considérer que τοῦ σφυροῦ ne soit pas un complément de nom, mais de lieu et de le traduire par "à partir du boulet".

10. Theomnestos emploie *ράχις* au sens de dos, plutôt que *ναός* dont c'est le sens premier. Ceci l'amène à utiliser une périphrase pour décrire la colonne vertébrale, alors qu'il s'agit de la traduction habituelle de *ράχις*.

11. L'expression *τοὺς μῦς τῶ τε ἄνω καὶ τῶ κάτω* n'est pas très claire. Littéralement, il s'agit des muscles pour baisser et pour lever quelque chose. On peut penser qu'il est question des muscles extenseurs et fléchisseurs des cuisses, mais pourquoi de tels muscles doivent-ils être visibles dans le creux du flanc ? Au niveau du flanc, on trouve des muscles du tronc qui interviennent essentiellement dans la respiration et la formation d'une sangle abdominale qui maintient les viscères en place.

12. Ce passage est obscur. On peut penser que l'auteur veuille avant tout décrire un cheval doué d'une forte musculature. Un tel cheval aurait une masse musculaire importante à l'intérieur des cuisses, c'est-à-dire que son aine serait très arrondie, alors qu'un cheval maigre aurait, au contraire, l'aine plate.

13. Ayant des connaissances anatomiques limitées, Theomnestos situerait les muscles fléchisseurs et extenseurs de la cuisse dans le flanc, les muscles abducteurs et adducteurs en face interne de la cuisse (ce qui pose la question de savoir quels muscles il plaçait en face externe).

Par ailleurs, le cheval a naturellement les membres postérieurs qui, vus de derrière, semblent s'écarter du plan médian jusqu'au grasset pour ensuite s'en rapprocher du grasset au jarret et enfin finir parallèles à partir de là. Cette impression d'obliquité est très nette dans la seconde moitié décrite et qui correspond au tibia. Un cheval qui verrait cette obliquité s'accroître serait « trop serré de derrière ». Ce défaut entraîne une surcharge du membre en face externe et le cheval peut s'entrechoquer les postérieurs, ce qui génère des blessures. Ainsi, si on admet l'hypothèse que Theomnestos parle du tibia et non du fémur,

sa recommandation pourrait être de se méfier des chevaux « trop serrés de derrière » et de veiller à choisir des chevaux normaux, voire des chevaux « trop ouverts de derrière », ce qui serait le cas si on prenait un cheval aux tibias parallèles.

14. La traduction proposée par le Bailly [16] et le Liddell-Scott [37] d'*ἑτερόστομος* est « qui n'est tranchant que d'un seul côté ». Nous basant sur l'étymologie du mot, nous proposons la traduction « qui a une bouche inégale », ce qui sous-entend que ce sont les barres qui sont inégales, les barres étant les seules parties de la bouche réellement intéressantes pour le cavalier puisque c'est là que repose le mors. Certains mors grecs étaient, comme nous l'avons vu, très durs et un mauvais emploi de ceux-ci pouvait déformer la bouche du cheval. Xénophon fait lui-même mention de ce défaut par deux fois: *Skopein de xp³/₄ ka[^]e, p^hōterai mal aka[^]af gnēgoi À skl hra[^] À ›terai*. [De l'art équestre I, 9] "Il convient d'observer encore si les barres sont toutes les deux sensibles ou dures ou inégales." *Dedidēcqw de ka[^]tēde D fppokōmoj, priton mēn mēποτε Ξgein miās hēi as tō v' ἵππον· τοῦτο γὰρ ἑτερογνάθους ποιεῖ*. [De l'art équestre VI, 9] « Il faut apprendre ceci encore au piqueur : d'abord à ne jamais conduire le cheval en main par une seule rêne ; cela rend les barres inégales ». Il emploie alors le terme ἑτερόγναθος [12].

15. La traduction courante de *κατανωτιστής* est « qui méprise » [16]. Cela semblant difficilement applicable à un cheval, nous avons choisi de revenir à l'étymologie : *νωτί ζω* signifie « rebrousser chemin en arrière, s'enfuir ». Un cheval qui a peur a facilement le réflexe de faire demi-tour violemment, ce qui met le cavalier en situation périlleuse, surtout sur un champ de bataille.

16. Les membres du poulain sont pratiquement aussi longs que ceux de l'adulte. Il en résulte une disproportion avec le reste du corps, en particulier l'encolure. De ce fait, le poulain a du mal à manger de l'herbe et doit écarter les membres pour que l'encolure descende en ligne droite entre les antérieurs et que la tête atteigne le sol.

17. Le terme *θέρως* nous semble devoir être corrigé en *ἔαρως*. En effet, *θέρως* signifie la saison de la chaleur ce qui amène à une contradiction évidente avec la suite du texte : il faudrait débarrasser le poulain pendant la saison de la chaleur pour qu'il ne souffre pas de la

sécheresse. De même, l'herbe jeune n'abonde pas en période de chaleur. Par contre *ἔαρος* signifie printemps, ce qui s'accorderait mieux avec le reste du texte.

18. Le Bailly nous propose pour *ἀνθερεῶνος* les traductions suivantes : « dessous du menton », « menton », « cou », « gorge » [16]. Il nous paraît raisonnable de proposer ici le terme « auge », partie impaire située en face inférieure de la tête, entre les deux branches de la mandibule. Elle forme donc une sorte de petite concavité dans laquelle se logent facilement de la boue et des insectes, car le cheval ne peut les y déloger. Ceci explique que les chevaux soient sensibles à toute aide extérieure pour les gratter à cet endroit.

19. L'expression *μηδὲν αὐτῶν ὀψαίρονενο* pose problème. Faut-il entendre que le dresseur ne doit pas soulever la main mais au contraire faire un geste continu ou bien qu'il ne doit pas faire de geste brusque vers le haut qui pourrait effrayer le poulain ?

20. Périphrase désignant le frontal. Un filet ou une bride bien conçus ne doivent pas permettre de mouvements désordonnés des lanières qui les composent. Ceci indiquerait que le frontal était généralement trop large car il n'est nul besoin actuellement de serrer la sous-gorge pour qu'un filet, bien ajusté, c'est-à-dire dont les montants du filet sont réglés à la longueur adéquate pour la tête du cheval, soit en place.

21. Contradiction apparente. Il est vrai que l'avoine est entourée d'une enveloppe lâche, constituée uniquement de cellulose. Toutefois, il est très aisé de la retirer. De plus, cette enveloppe ne serait pas une entrave véritable à la digestion de l'avoine. Par ailleurs, l'avoine est de moins en moins employée dans l'alimentation des chevaux (autres que ceux de compétition de très haut niveau) car elle est jugée trop énergétique et on craint que son emploi ne se traduise par l'apparition d'une fourbure.

22. Unité de poids romaine, correspondant environ à 27 g [44].

23. Unité de poids romaine, correspondant environ à 327 g [44].

24. Il s'agit d'une description de la fourbure d'origine alimentaire. La fourbure est une affection métabolique d'étiologies variées : excès de nourriture trop riche, excès de travail, suite d'une autre affection métabolique... Elle se traduit par des phénomènes de vasodilatation initiaux suivis de vasoconstriction intense, certainement dus à la libération d'acides organiques et d'amines vasoactives. Bien que la fourbure soit une affection systémique, les lésions qu'elle occasionne sont surtout visibles sur le pied, en particulier sur ceux des antérieurs. L'ischémie des tissus engendre à ce niveau une séparation des podophylle et kéraphylle, qui sont normalement engrenés l'un dans l'autre et assurent ainsi la cohésion des différentes structures du pied. Il résulte de cette séparation une formation de corne anormale et fragile et dans les cas graves une bascule de l'os du pied (troisième phalange, PIII), le plus souvent irrémédiable, pouvant aller jusqu'à la perforation de la sole par PIII (figure 11). La fourbure est une affection très douloureuse et le cheval ne se déplace généralement plus pendant toute la phase aiguë. Le traitement de la fourbure est difficile, long et souvent décevant, les rechutes étant fréquentes sans qu'il n'y ait de véritables excès alimentaires ou une surcharge de travail évidente cette fois. On parle alors de fourbure chronique

CHAPITRE IV

ANALYSE DES TEXTES TRADUITS : COMPARAISON DES CONNAISSANCES ANTIQUES ET MODERNES

Les commentaires de ces textes ont pour but de comparer les connaissances hippologiques antiques et modernes. Afin d'avoir une vision plus globale du savoir des Anciens, nous utiliserons également des textes de Simon d'Athènes, Xénophon, Varron, Columelle, Pelagonius et Palladius (cf tableau I en annexe).

Dans les textes traduits, nous avons choisi de commenter deux axes principaux : la conformation et l'élevage du cheval. Pour la conformation, nous étudierons d'abord la forme générale du cheval, puis la tête et l'encolure, le corps et enfin les membres. L'étude de l'élevage du cheval abordera le choix des origines et tout ce qui concerne le poulain de sa naissance au débouillage.

En annexe, se trouvent trois tableaux (tableaux II, III, IV) résumant l'opinion des différents auteurs sur la conformation du cheval.

1.1 – FORME GENERALE

1.1.1 – TAILLE

Aucun auteur antique ne donna d'indication précise sur la taille souhaitée des chevaux. Apsyrtos parla de chevaux de bonne taille (*εὐμεγέθης*) [1], ce qui ne correspond pas, loin s'en faut, à une hauteur bien définie. Varron ne fut guère plus explicite ; il voulait un cheval de taille moyenne : "*Pour l'aspect, ils doivent être de taille moyenne, car il ne leur convient d'être ni énormes ni menus*" [10, livre II, §4]. Cette indication était sans doute assez claire pour ses contemporains, mais elle reste floue pour nous. Quelle était la taille moyenne d'un cheval à cette époque ? Faute de valeur chiffrée, il est impossible de trancher avec certitude grâce aux seuls textes. Sur les représentations (peintures, sculptures, statuettes) le cheval semble proportionnellement à l'homme plus petit que de nos jours et l'archéologie confirme cette opinion : les chevaux antiques auraient été de la taille d'un grand poney actuel (1,40 m au garrot environ) [20]. De toutes façons, en fonction des régions d'origine, il existait sans doute une certaine variabilité, tout comme on en rencontre entre les diverses races actuelles.

1.1.2 – MODELE

Pour Simon, "*L'essentiel, dans tout animal, ce sont les proportions*" [8, §2]. Ce terme de "*bien proportionné*" fut également employé par Apsyrtos [1, ch.CXV, §1]. Varron insista sur ce point en ces mots : "*sans aucune partie du corps qui ne soit en harmonie avec les autres*" [10, livre II, §4]. Ce principe se retrouve dans l'hippologie moderne, mais il a sans doute une connotation philosophique et morale, en plus de la simple recherche esthétique, chez les Grecs. Ces derniers avaient horreur de l'excès, de la démesure de quelque nature qu'elle fût (La démesure, *ὑβρις*, est le pire défaut qui puisse être reproché à un homme). La recherche de l'harmonie était absolument essentielle.

Revenons à une dimension plus équestre du problème. Simon décrit l'idéal équin comme un cheval compact, très court, ramassé. *"Et, chose essentielle pour l'examen, il faut que le cheval soit court en haut et petit en bas, c'est-à-dire que la région qui va du garrot à la croupe soit courte et que celle qui va des cuisses postérieures aux antérieures soit la plus petite possible"* [8, §4]. Cette idée fut reprise par Xénophon [12], Apsyrτος [1] et Columelle [4] qui appréciaient des chevaux aux reins, dos ou flancs courts, ce qui amène à un type compact, qu'on pourrait qualifier aujourd'hui de "cob".

1.1.3 – ROBE

La majorité des auteurs se désintéressa de la robe. Simon y fit, lui, allusion, mais annonça *"D'après la robe, je ne puis déterminer une qualité de cheval"* [8, §3]. Cette affirmation est parfaitement logique et ne nous surprend guère. Au contraire, quelques auteurs tentèrent un classement de valeur des chevaux en fonction de leurs robes [6,29], classement qui différait d'ailleurs du tout au tout d'une personne à l'autre, ce qui prouve, si toutefois cela était réellement nécessaire, qu'une telle échelle de valeur est entièrement fautive.

Notre connaissance des robes et surtout de leur répartition dans la gence équine est grandement éclairée par la découverte de tablettes de plomb à l'Agora et au Céramique d'Athènes, tablettes constituant les archives de la cavalerie athénienne [29]. On dénombre sept adjectifs différents dont S. Georgoudi donne une traduction qui ne correspond pas toujours à des qualificatifs équestres : le noir *μέλας*, le blanc *λευκός*, l'alezan *παράας*, le gris pommelé *ψαρός*, le blanc-alezan (l'aubert ou le pie alezan ?) *μαλοπαράας*, le bigarré (pie ?) *ποικίλος* et le roux (alezan brûlé ?) *πυρρός*. Ce *ποικίλος* est d'ailleurs la robe qui domine (310 chevaux recensés) loin devant le noir (67) et le blanc (17) [29].

1.1.4 – VEINES

Actuellement un cheval pur-sang se reconnaît, entre autres signes, aux veines saillantes qui parcourent la surface de son corps. Ce caractère est un des signes de la noblesse des origines du cheval : il est donc recherché. Les Anciens appréciaient également ce trait surtout à cause de l'importance de la saignée dans la médecine de l'époque. Ainsi Varron souhaitait *"qu'il ait sur tout le corps des veines très apparentes, car <celui qui> est ainsi fait est facile à soigner en cas de maladie"* [10, livre II, §5].

1.2 – TETE ET ENCOLURE

L'étude de la conformation de la tête nécessite de considérer d'abord la tête dans son ensemble, puis d'aborder un à un les éléments qui la composent. Les auteurs anciens reconnaissaient moins d'éléments anatomiques qu'on ne le fait aujourd'hui. De plus, certains aspects furent notés par quelques auteurs, alors que les autres les ignorèrent.

1.2.1 – FORME GENERALE

La tête est un élément primordial dans la perception première d'un cheval et plus particulièrement pour un néophyte. Theomnestos l'annonça en ces termes : "*la beauté est dans la tête*" [9, §12]. Par ailleurs, la forme et surtout le positionnement de la tête ont une influence considérable sur l'équilibre du cheval par modification de la position du centre de gravité.

Tous les auteurs anciens s'accordaient sur ce point : le cheval devait avoir une petite tête [3, 4, 6, 7, 8, 9]. Les premiers anatomistes alforiens donnèrent une valeur très précise pour la tête idéale : cette longueur doit être comprise deux fois et demie dans la hauteur au garrot [30]. Habituellement les hippologues s'accordent à souhaiter que la tête ne soit ni trop grande, ni trop petite. En effet, une tête trop longue, donc trop lourde [44], déplace le centre de gravité vers l'avant chargeant ainsi les antérieurs, qui portent déjà naturellement entre 60 et 65 % du poids du cheval, et diminuant la vitesse. Au contraire, une tête trop courte favorise la vitesse en déplaçant le centre de gravité vers l'arrière, mais plus légère et plus mobile, elle aura tendance à être portée haute et à bouger, ce qui diminue l'efficacité du mors et donc l'obéissance du cheval. Theomnestos remarqua les mêmes implications de la petite tête, mais ne sembla y voir que des qualités : "*La tête est assez petite car ainsi il ne baisse pas les yeux mais a un air fier avec sa tête petite, légère et dressée vers le ciel.*" [9, §15]. Simon souhaitait, lui aussi, une tête légère et distinguée [8]. Ces critères furent également ceux des artistes : la tête était toujours petite, parfois à l'extrême, et dressée ; jamais un cheval ne fut représenté avec une grosse tête pendante. Toutefois, le rôle joué par la tête dans l'équilibre du cheval par modification de la position du centre de gravité est à mettre en relation avec sa taille mais surtout avec son positionnement qui dépend en grande partie de la forme et du port de l'encolure [30].

Le volume de la tête est dû non seulement à la forme même du squelette, mais aussi au développement des masses musculaires. Actuellement sont appréciées les têtes dites *sèches*,

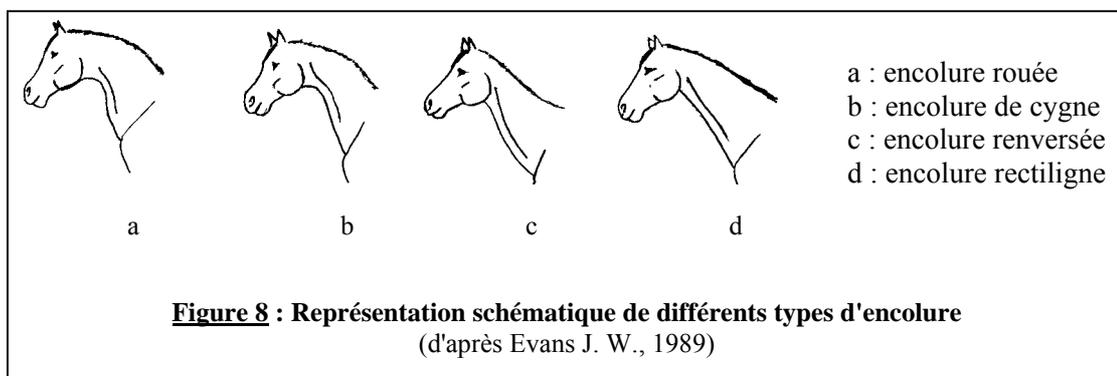
c'est-à-dire que les saillies osseuses, les reliefs musculaires, les vaisseaux et les nerfs sous-cutanés sont bien dessinés, car elles sont rencontrées chez les chevaux de pur-sang [30]. Ainsi un cheval à tête sèche a souvent des origines nobles et le cavalier espère retrouver en lui les caractères de puissance et de vigueur sélectionnés dans ces races. Theomnestos fit une description de la tête sèche qu'il recommanda : "*une tête toute maigre, aux veines bien visibles, mais dont les os ne sont pas saillants*" [9, §15] (si les os sont trop saillants, on parle de tête décharnée, qui marque la sénilité ou un état de maigreur extrême). Tout ceci concorde à donner à la tête son caractère léger que l'auteur recherche. Sur ce point, il y a adéquation parfaite entre les hippologues antiques et modernes.

1.2.2 - ENCOLURE ET PORT DE TÊTE

L'ensemble encolure et tête forme une sorte de bras de levier muni d'un contrepoids, dont la position et les mouvements vont influencer sur la position du centre de gravité [30]. Toutefois, les auteurs classiques n'abordèrent pas ce dernier point.

1.2.2.1 - Forme de l'encolure

On distingue trois grandes formes d'encolure : une encolure est dite *droite* si ses bords sont rectilignes, *rouée* lorsque son bord supérieure décrit une convexité plus ou moins prononcée dans toute sa longueur, *renversée* quand son bord supérieur est concave [30] (figure 8). Aujourd'hui, l'encolure rectiligne ou rouée sans excès est préconisée; en Grèce, l'encolure devait former une convexité.



Pour permettre une union harmonieuse de la tête au corps, il faut que l'encolure soit large au niveau du garrot mais fine à son attache avec la tête [30]. Simon décrit ceci très précisément : "*L'encolure, il doit l'avoir droite du côté de la tête, sans être retroussée dans son développement, et aussi épaisse et large que possible du côté du garrot. Mais à hauteur des ganaches l'encolure doit être mince, souple, retroussée vers l'arrière, et de nouveau, à partir de l'endroit le plus mince, s'infléchir vers l'avant.*" [8, §6] Pour éviter une description, certes précise, mais longue et quelque peu ardue, Xénophon et Theomnestos [9,12] recoururent à une comparaison : l'encolure devait ressembler à celle d'un coq. Ceci peut ne pas éclairer non plus au premier abord, mais Xénophon fut plus explicite et opposa l'encolure du coq, qui vient "*en se redressant vers la nuque tout en étant flexible à la jointure*", à celle, tombante, du sanglier [12, chI, §8]. De nos jours, l'encolure du cheval n'est plus comparée au cou du coq mais à celui d'un cygne, une telle encolure n'étant convexe que dans sa partie la plus rostrale (figure 8).

Une encolure droite ou renversée permet d'obtenir des allures rapides ; une encolure rouée ou de cygne recule le centre de gravité vers l'arrière : le cheval acquiert de l'équilibre et des allures enlevées, mais cela se fait au détriment de la vitesse [30].

1.2.2.2 - Port de tête

Simon considérait que "*l'encolure doit porter la tête en avant [...] tenir la nuque haute et les ganaches aussi resserrées que possible*" [8, §7]. Il préférait donc que le cheval ait le chanfrein pratiquement vertical (lorsque l'encolure est rouée le port de tête est naturellement proche de cette position (figure 8)), ce qui recule le centre de gravité et donne une meilleure stabilité, mais diminue la vitesse. Les chevaux de dressage actuels sont travaillés ainsi car les allures sont alors plus enlevées, plus brillantes. Xénophon conseillait également cette position et y voyait une raison de sécurité supplémentaire pour le cavalier : "*Un cheval ayant cette attitude, fût-il tout à fait nerveux, a les plus grandes difficultés pour prendre la main ; car ce n'est pas en fléchissant le haut de l'encolure et la tête, mais en les raidissant, que les chevaux essayent de prendre la main.*" [12, chI, §8].

Si l'encolure est horizontale, les épaules sont excessivement chargées : les allures sont raccourcies et le cheval pèse sur la main (le cavalier porte alors un poids important qui lui est

transmis par l'intermédiaire du mors et des rênes, le cheval chargeant non seulement ses épaules mais reposant également sur le mors pour assurer son équilibre). L'encolure est dite verticale lorsqu'elle est très redressée, comme chez les chevaux à l'encolure rouée : en réalité cette position permet surtout d'avoir le chanfrein vertical. Enfin, l'encolure peut être portée obliquement à 45° environ, ce qui est le port le plus usuel. Cette direction est nécessaire pour les très grandes vitesses et c'est celui qu'on voit sur les champs de course [30]. Le cavalier peut modifier la direction naturelle de l'encolure dans une certaine mesure : les chevaux de dressage n'ont pas tous le chanfrein vertical naturellement (c'est une attitude spontanée très rare au pré sauf quand les animaux essaient de s'intimider les uns les autres), mais c'est à force de travail qu'ils l'acquièrent comme tout athlète développe par l'entraînement de nouvelles capacités physiques. Par contre, le travail du cavalier et du dressage est tout de même limité et un cheval ayant une très mauvaise implantation de l'encolure avec un port naturel très bas ne pourra pas changer du tout au tout.

1.2.3 - LES DIFFERENTS ELEMENTS DE LA TETE

1.2.3.1 - Les naseaux

Pour les naseaux, le consensus est manifeste : ceux-ci doivent être bien ouverts [3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12] "*pour que <le cheval> puisse inspirer et expirer facilement*" [9, §15]. Ce souci est bien compréhensible : le cheval est un athlète qui a besoin de respirer aisément pour déployer sa force au maximum. Or les solipèdes ont le voile du palais trop long pour pouvoir respirer par la bouche [30], comme le font les chiens, lors de la course par exemple. Ceci explique l'importance du bon développement des cavités nasales et de leur intégrité.

1.2.3.2 - La bouche

1.2.3.2.1 - Les dents

La dentition du cheval permet d'avoir une idée assez précise de l'âge de l'animal. Le cheval possède sur chaque mâchoire six incisives (en partant du plan médian, les pinces, les mitoyennes et les coins), douze molaires et chez le mâle deux canines appelées crochets. L'examen de l'arcade incisive permet d'apprécier l'âge en se basant sur le remplacement des

dents et leur usure. En effet, les dents du cheval poussent tout au long de sa vie, ceci étant compensé par l'usure de la mastication. Au cours de la vie du cheval adulte des dessins typiques se succèdent sur les incisives, pendant que la forme générale de l'arcade se modifie.

Les Anciens avaient une parfaite connaissance des dates de remplacement des dents chez le poulain. "*A deux ans le poulain cesse d'être poulain. Vers cette période il perd, à l'âge de trente mois, les premières dents, les secondes un an plus tard et les dernières encore un an après, et en moins de temps.*" [8, §11] Par contre ils ignoraient les modifications de l'usure des incisives chez le cheval adulte et ne pouvaient en conséquence donner l'âge de ce dernier. Ainsi, l'âge d'un cheval ne pouvait être estimé que jusqu'à six ans environ, ce qui fit dire à Xénophon que "*celui qui n'a plus ses dents de lait n'a plus l'attrait de l'espérance, en même temps qu'il n'est plus aussi aisé à revendre*" [12, ch III, §1]. Certains auteurs conseillaient de se fier au grisonnement des tempes ou au nombre de rides autour de la bouche, mais ils avouaient eux même que ces systèmes sont très imprécis [6].

1.2.3.2.2 - Les barres

Simon, Xénophon et Theomnestos s'inquiétaient de la sensibilité de la bouche du cheval et plus particulièrement des barres, où reposait et agissait, en partie, le mors [8, 9, 12]. Il était primordial pour les Anciens que les barres fussent égales, sans doute parce que certains mors antiques très sévères avaient tendance à accentuer un défaut naturel à ce niveau. Aujourd'hui ce point n'est généralement plus abordé alors que Xénophon conseillait de vérifier ce point lors de l'achat d'un cheval débourré en le travaillant sur un huit de chiffre et décrivait les erreurs à ne pas commettre pour éviter de déformer les barres [12]. Toujours par souci d'efficacité de l'embouchure, les barres ne devaient être ni arrondies, ni dures [8, 12].

1.2.3.3 - Les ganaches

Les ganaches devaient être "petites" [8, 12]. Doit-on entendre par là "peu épaisses", condition *sine qua non* à une tête fine ?

1.2.3.4 - Les yeux

Les yeux devaient être grands et à fleur de tête [6, 8, 9, 12], "*car le cheval qui a un tel œil est disposé à l'action*" [9, §15]. Cela donne un air vif au cheval et Xénophon y voyait le moyen d'avoir ainsi un champ de vision élargi [12]. Par ailleurs, l'œil devait être noir [3, 4, 6, 10], ce qui est de loin le plus fréquent chez le cheval, comme chez la plupart des animaux, de toutes façons. Il arrive exceptionnellement qu'un cheval ait les yeux bleus ou parfois vairons. Theomnestos considérait les yeux clairs comme une tare héréditaire majeure, qu'il mettait sur le même plan que la goutte chez l'homme [9].

Les critères n'ont pas changé, mais les explications qu'en donnent A. Goubaud et G. Barrier [30] sont plus convaincantes car médicales et non esthétiques. "*La beauté absolue de l'œil résidera :*

- dans sa position à fleur de tête, ce qui indique la plénitude de la gaine oculaire et de la fosse temporale, le développement du système musculaire, le bon état d'embonpoint, l'aptitude à bien voir ;

- dans sa coloration foncée et l'intensité de ses reflets, les teintes claires ou blafardes étant symptomatiques d'affections plus ou moins graves"

Cette dernière affirmation est à nuancer : il existe des chevaux qui ont naturellement les yeux bleus sans qu'il y ait la moindre affection oculaire ni altération des capacités visuelles. Toutefois, cela montre le rejet commun qu'ont Anciens et hippiatres modernes face aux yeux clairs.

1.2.3.5 - Les oreilles

Les oreilles devaient être, elles aussi, petites [2, 4, 6, 7, 8, 10]. Ceci est à mettre en relation à la fois avec un goût prononcé pour l'harmonie (on souhaite une petite tête, il est normal que dans ce cas le cheval ait également des petites oreilles) et un refus de ce qui pourrait rappeler l'âne (Xénophon notait que les petites oreilles étaient les "*signes caractéristiques de la tête chevaline*" [12, ch I, §11]). Ce dernier a, en effet, de grandes oreilles tombantes qui lui donnent l'air toujours un peu endormi ; or on souhaitait au contraire que le cheval soit vif, brillant. Les oreilles doivent donc être courtes et rester dressées, offrant l'image d'un cheval toujours à l'écoute de son environnement.

1.2.4 - CRINIÈRE

La crinière, selon les Anciens, devait être bien fournie et légèrement frisée [3, 4, 6, 7, 9, 10]. Étrangement, certains [2, 4, 7, 10] voulaient qu'elle retombât exclusivement du côté droit. Préférer une crinière simple à une double, pourquoi pas, mais pourquoi expressément à droite ? Raison "philosophique" (Les oiseaux de mauvais augure venaient de la gauche ; la main gauche est considérée comme impure dans de nombreuses traditions...) ou question d'habitude ? De plus, le cavalier portait généralement ses armes dans la main droite et aurait pu être éventuellement gêné par une crinière abondante de ce côté. Theomnestos, au contraire, conseillait de ne pas raser une crinière double, mais de la raser si elle est simple "*pour mettre ainsi en valeur la beauté nue de l'encolure*" [9, §15]. Si esthétiquement il préférerait un cheval à la crinière rasée, rien ne l'empêchait de raser une crinière double. Là encore, nous sommes confrontés à un paradoxe étrange.

Aujourd'hui les hippologues se bornent à noter qu'une crinière très fournie est la preuve des origines rustiques du cheval (comparer la crinière hirsute du Shetland aux crins fins et peu nombreux des pur-sang).

1.3 – LE CORPS

1.3.1 – LIGNE DU DESSUS

1.3.1.1 – Le garrot

Simon et Xénophon, seuls, évoquèrent le garrot. Ils souhaitaient l'un et l'autre un garrot élevé [8, 12]. Xénophon expliqua son choix en ces termes : « *un garrot élevé fournit au cavalier une assiette plus sûre ainsi qu'une adhérence plus solide aux épaules et au corps du cheval* » [12, chI, §11]. Ceci est surtout important quand le cavalier monte à cru, ce qui était fréquent dans l'Antiquité. De plus, même si le cavalier possédait un *ephippion*, il n'avait pas d'étrier, ce qui nécessite quoi qu'il arrive de posséder un bon équilibre. Dans ces conditions, le garrot assurait par sa forme élevée un bon moyen de se stabiliser sur le cheval, limitant les mouvements latéraux du cavalier et le risque de glisser sur l'encolure du cheval si celui-ci s'arrêtait brutalement. Cependant un garrot saillant peut aussi occasionner des blessures au

cavalier. Ainsi Xénophon n'insista que sur ce côté pratique pour le cavalier mais ne nota pas d'avantage pour le cheval.

Certes, aujourd'hui encore, il est plus facile d'harnacher des chevaux à garrot bien sorti car la selle ne risque pas de glisser sur l'encolure, même en l'absence de croupière (lanière de cuir qui passe sous la queue du cheval et se rattache à l'arrière de la selle pour stabiliser une selle qui glisse). Cependant, des études ont également montré qu'un garrot élevé était favorable à la vitesse [30]. De plus, si la croupe est plus haute que le garrot, les antérieurs sont surchargés, ce qui augmente le risque de boiteries [44]. D'ailleurs, les chevaux pur-sang anglais, spécialistes de la course, ont généralement un garrot proéminent, contrairement aux chevaux de trait par exemple pour lesquels on ne recherche pas la vitesse mais la traction de masses considérables à allure lente.

1.3.1.2 – Le dos

Lorsque le dos est très musclé, la colonne vertébrale forme une dépression entre les masses musculaires et le dos est qualifié de *double* ; par opposition, un dos dont la colonne vertébrale est très saillante est appelé *tranchant*. Le dos double était unanimement préféré par les Anciens [1, 4, 6, 8, 9, 10, 12] car « *un dos qui est double donne un siège plus doux que le dos tranchant, et un plus joli coup d'œil* » [12, chI, §11]. Souci d'esthétisme et de confort, le dos double est aussi la preuve de la puissance du cheval. Xénophon ne le dit pas expressément, mais n'est-ce pas sous-entendu, la beauté du cheval passant pour ce cavalier militaire par la puissance et la musculature de la monture ?

Apsyrtos louait les chevaux d'Argolide qui avaient un dos très *court* et *creux* ; il méprisait au contraire les chevaux thraces, qu'il qualifiait de laids et difformes, avec leur dos *voûté* [1, ch CXV, §1]. Theomnestos considérait le dos *ensellé* comme un défaut [9, §22].

La ligne supérieure du dos peut présenter trois directions : elle peut être *droite*, *convexe* ou *concave*. Un dos *droit* est un juste milieu et c'est lui que l'on recherche. Un dos *convexe* (ce qu'Apsyrtos appelle *voûté* [1, ch CXV, §1]) manque de souplesse et d'élasticité : le cheval est moins habile, le cavalier plus secoué. Enfin, le dos peut être *concave* et le cheval est dit alors *ensellé* ou à dos *creux*. Cela prouve un affaissement relatif de la colonne ; les ligaments vertébraux sont surchargés et l'ensemble du dos accuse une flexibilité excessive qui diminue

corrélativement la transmission de l'impulsion et donc de la vitesse [30]. Apsyrtos ne voyait-il que deux conformations possibles, creux ou convexe, et dans ce cas préférait que le cheval ne fût pas convexe et c'est pourquoi il recommandait le dos creux ; ou bien choisit-il délibérément le dos creux qui était défavorable au cheval (douleur et perte de vitesse) mais offrait un siège plus stable et plus confortable en diminuant les secousses perçues grâce à l'importante flexibilité de la colonne ? Cette deuxième solution est plus probable car le bien-être du cavalier était un souci permanent chez les Anciens qui ne connaissaient pas l'usage de l'étrier.

Un dos *court* présente un grand nombre d'avantages : il transmet, pratiquement sans perte, l'impulsion qui provient des postérieurs, il est très solide et ne risque pas d'être ensellé. Par contre, il n'est pas très souple et le cavalier subira nombre de secousses. Il indique que la cavité thoracique est petite puisque le dos forme la partie supérieure de celle-ci. Enfin le cheval risque de forger, c'est-à-dire de cogner ses sabots antérieurs avec les postérieurs, car l'écartement entre les membres antérieurs et postérieurs est réduit [30]. Toutefois, le dos court possède plus d'avantages que d'inconvénients et il est préférable qu'un cheval ait le dos court (sans être excessivement court) que long. En effet, le dos long limite les risques de forger et est la preuve d'une large poitrine, mais la déformation de la colonne dans ces circonstances est excessive : la perte d'impulsion est non négligeable et la fragilité du dos est à considérer (douleur, dos ensellé avec le temps) [30].

1.3.1.3 – Les reins

Le rein a pour base les six vertèbres lombaires bordées par un certain nombre de muscles qui parcourent l'ensemble de la colonne vertébrale. Pour Xénophon, « *le rein, plus il est large et court, et plus le cheval enlève facilement les antérieurs, avance aisément aussi les postérieurs* » [12, ch I, §12].

Les reins courts et larges sont toujours recherchés. Un rein est large si les apophyses transverses des vertèbres lombaires sont bien développées, ce qui offre une bonne insertion pour les muscles. Un rein court est plus solide et transmet efficacement l'impulsion des postérieurs [30]. La justification de Xénophon est juste mais vague : un cheval bien musclé et pour lequel l'impulsion est bien transmise a effectivement plus de facilité à enlever les antérieurs et peut engager davantage les postérieurs sous lui.

De même que le dos, les reins peuvent être doubles ou simples (crête des vertèbres visibles). Les auteurs antiques n'en parlèrent pas et ne firent également aucune allusion au mode d'attache des reins.

1.3.1.4 – La croupe

Les hippologues antiques recherchent une croupe longue et surtout large [9, 10, 12], voire "*aussi grande et large que possible*" [9, §8].

La largeur de la croupe est en corrélation directe avec le développement des muscles qui en forment la base et indique donc la puissance de l'animal. Toutefois, une croupe excessivement large entraînerait des mouvements latéraux et une perte d'impulsion préjudiciable pour les chevaux de course. On conseille cependant une croupe large surtout pour les traits et les juments poulinières, et une croupe large, mais sans excès, chez les chevaux de course [30]. Les Anciens apprécient une forte musculature à ce niveau [6, 7].

Les Anciens ne donnèrent aucune indication sur la direction de la croupe qui présente une obliquité plus ou moins marquée.

1.3.1.5 – La queue

Pour les Anciens, la queue devait être bien fournie, longue avec des crins ondulés [3, 4, 6, 8, 9, 10]. La queue joue un rôle primordial dans la défense contre les insectes qui assaillent les chevaux pendant l'été. C'est pourquoi aujourd'hui encore, on la conseille longue. La qualité des crins (ondulés ou non) n'est plus un élément pris en compte.

Theomnestos conseillait que l'attache de la queue ne fût pas visible [9], c'est-à-dire qu'elle ne devait pas créer une rupture avec la croupe. Aujourd'hui, une queue est dite bien attachée si elle est forte à son origine, part de très haut sur la croupe et est portée harmonieusement pendant la marche [30].

1.3.2 – LIGNE DE DESSOUS

1.3.2.1 – Le poitrail

Les Anciens recherchaient un poitrail large et bien musclé [1, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12]. Un poitrail large marque en effet l'importance à la fois du développement des muscles pectoraux et indique *a priori* un grand volume de la cage thoracique [30]. Pour Xénophon, « *plus il est ouvert et mieux il est conformé pour la beauté, pour la puissance, pour un port de membres sans risque de croisement, mais avec un bon écart* » [12 chI, §7]. Le choix d'un poitrail *éclaté* était donc esthétique, athlétique et pragmatique, le cheval ne risquant pas d'entraîner son cavalier dans sa chute à cause d'un entrecroisement des membres.

Cependant, un poitrail très large serait préjudiciable à un cheval de course, à cause de la perte d'impulsion due aux mouvements latéraux. Par contre, un poitrail trop étroit (le cheval est alors qualifié de *serré du devant*) est toujours la marque d'une poitrine étroite et d'une faible musculature ; un tel défaut de puissance est une tare absolue [30].

Pour un cheval de course, il faut donc, comme le notait Simon, un poitrail "*ni trop large, ni trop étroit*" [8, §6].

1.3.2.2 – Le ventre

L'étude du ventre se limite à l'observation de son volume qui varie physiologiquement au cours de la journée en fonction de la prise alimentaire. Le volume est considéré comme normal quand le ventre se fonde avec le cercle des côtes et les flancs et que, de profil, il s'élève graduellement du passage de sangles à la région inguinale. Ceci montre que le cheval se nourrit sans excès et que ses fonctions digestives ne sont pas altérées. Un volume trop faible indique un cheval à appétit médiocre ; trop élevé, un cheval trop gourmand. Le ventre est généralement plus gros chez les juments poulinières dont l'abdomen est plus développé du fait de la gestation ou d'une alimentation plus grossière [30].

Les Anciens notèrent bien cette différence entre chevaux de selle et poulinières et souhaitaient que celles-ci eussent le ventre large [3, 6, 10]. Par contre, leurs indications étaient plus aléatoires pour les autres chevaux : ventre bien arrondi [3] ou ventre moyen [10]. Aucune

justification n'est donnée à ces préférences mais elles se rapprochent de celles admises aujourd'hui.

1.3.2.3 – Les côtes

Selon les auteurs anciens, les côtes devaient être très larges [8] et solides [9], arquées [4, 7] ou renflées [12], descendant vers le bas [8] ou vers les flancs [9].

Aujourd'hui sont appréciées les côtes *rondes, longues, écartées les unes des autres et projetées loin vers l'arrière*. Les côtes rondes décrivent dans leur ensemble une convexité prononcée de haut en bas et impliquent une cage thoracique de grande dimension transversale. L'écartement des côtes, qui coïncide souvent avec une forte projection en arrière joue sur la longueur de la cage thoracique. Enfin, la longueur de la côte est responsable de l'étendue verticale du thorax [30].

Ainsi, ces quatre concepts concourent au grand développement de la cage thoracique et par là aux capacités respiratoires de l'animal. Une poitrine est belle quand elle est *haute* (mesurée du garrot au passage de sangle) grâce à des côtes longues, *large* de par l'incurvation de ces dernières et *profonde* (mesurée de l'angle de l'épaule à la partie moyenne de la dernière côte) grâce à la projection des côtes vers l'arrière et à leur écartement. Toutefois, une profondeur excessive de la poitrine sera toujours couplée avec un dos long dont nous avons vu qu'il constituait un défaut. Il faut donc que la profondeur de la poitrine reste raisonnable [30].

1.3.2.4 – Le flanc

Dans le flanc, on distingue trois parties, qui sont de haut en bas : le creux, la corde et le fuyant. Un flanc bien conformé voit son creux peu marqué, sa corde à peine saillante et son fuyant en continuité avec le ventre et le cercle de l'hypochondre. Un cheval maigre aura le creux marqué et la corde saillante [30].

La largeur du flanc se mesure de la dernière côte à l'angle de la hanche. Elle doit être la plus courte possible car la brièveté du flanc reflète avant tout des reins courts, mais aussi une poitrine profonde [30].

Les auteurs anciens recherchaient eux aussi des flancs courts [3, 8, 12], à l'exception de Palladius [6]. Apsyrtos [1, ch CXV, §2] remarqua la faiblesse des chevaux à larges flancs : "*Ceux qui ont de grands flancs sont moins puissants et difformes*". Le flanc court est le signe pour lui d'un bon cheval de course : "*Ceux de Cyrène ont une bonne taille, des flancs relevés et courts ; c'est pourquoi ils sont bons coureurs et sont endurants dans les manœuvres de cavalerie.*" [1, ch CXV, §1]. Xénophon souhaitait un flanc court pour les mêmes raisons [12, chI, §12] : "*s'il est grand, il dépare en partie le cheval, et en partie le fait plus faible et plus lourd en soi.*" Il nota également que rein et flanc vont de pair : un rein court s'accompagne d'un flanc court [12]. Par contre, Apsyrtos préconisa des flancs larges pour les juments poulinières [3].

Par ailleurs Simon [8] annonça que le flanc devait être creux sans expliciter son choix. Il est vrai que naturellement le flanc montre toujours une dépression qui est plus ou moins marquée selon les individus et leur alimentation. Simon faisait-il cette constatation ou préconisait-il un cheval au creux du flanc marqué ?

1.3.2.5 – L'anus et les testicules

Les testicules et l'anus devaient être petits [3, 6, 7, 8, 9, 12, 30]. Il s'agit là de questions essentiellement esthétiques.

1.4 – LES MEMBRES

Le cheval a toujours été recherché pour sa force et surtout pour sa vitesse. Or cette vitesse, il la doit, certes, à la conformation générale de son corps, mais avant tout à ses membres grêles. La bonne conformation des membres est un facteur déterminant de leur solidité et conditionne en grande partie la carrière d'un cheval. La conformation est héréditaire, ce qui implique qu'il existe également un grand nombre d'affections pour lesquelles des prédispositions héréditaires sont connues (maladie naviculaire, accrochement de la rotule...) [44]. Les Anciens accordèrent une importance toute particulière à la description des membres des chevaux, à leurs tares et aux implications de celles-ci.

Les parties supérieures du membres sont composées de fortes masses musculaires, alors que les extrémités distales sont limitées au squelette, à un ensemble de tendons et de ligaments et à la peau. Cette disposition permet d'avoir un centre de gravité élevé, des extrémités légères dont les déplacements sont donc amples et aisés.

On distingue les membres antérieurs, appelés simplement antérieurs, des membres postérieurs, ou simplement postérieurs, par leur situation relative par rapport au centre de gravité. Les antérieurs se trouvent à proximité du centre de gravité : ils jouent avant tout un rôle de soutien, supportant entre 60 et 65 % du poids. Les postérieurs sont éloignés du centre de gravité et interviennent dans l'impulsion. Ces différences essentielles dans le rôle de chaque type de membre sont absolument fondamentales.

Les Anciens s'intéressèrent davantage aux antérieurs qu'aux postérieurs, peut-être parce que les premiers, par leur situation par rapport au centre de gravité, sont plus souvent le siège d'atteintes et de boiteries. Nous commencerons donc notre description des membres par les antérieurs et verrons ensuite plus succinctement les postérieurs.

1.4.1 – LES ANTERIEURS

Le membre antérieur n'est pas articulé au tronc, mais est simplement maintenu contre lui par une forte musculature au niveau de la scapula. Les muscles sont donc à ce niveau particulièrement étoffés non seulement pour solidariser tronc et membre, mais également parce que, comme nous l'avons dit, les membres ne possèdent de muscles que dans leur partie proximale.

1.4.1.1 – L'épaule

Trois points principaux doivent être étudiés sur l'épaule : sa longueur, sa direction et sa musculature.

Il faut noter tout d'abord que la hauteur réelle de l'épaule ne s'étend pas de la pointe de celle-ci au haut du garrot. En effet, le garrot correspond aux grands processus dorsaux des

vertèbres thoraciques de cette région. Toutefois on regarde classiquement cette région dans son ensemble lorsqu'on observe un cheval et on a coutume de considérer que de la pointe de l'épaule au garrot on doit retrouver la longueur de la tête [30].

Tous les auteurs modernes s'accordent sur ce point : l'épaule doit être la plus longue possible [17, 27, 30, 44]. Simon souhaitait déjà que l'épaule fût "*la plus grande et la plus large possible*" [8, §6].

La justification la plus évidente de ce choix est qu'une épaule longue porte des muscles longs. Or les muscles longs sont censés avoir plus d'efficacité que les muscles courts : les mouvements de l'humérus sont directement sous la dépendance de l'étendue de contraction des muscles intrinsèques de l'épaule (c'est-à-dire muscles de l'épaule se dirigeant vers une autre partie du membre, par opposition aux muscles extrinsèques qui relient l'épaule au tronc) [27].

Par ailleurs, une épaule longue permet au membre de se poser plus en avant à chaque foulée. Un cheval qui possède une épaule longue a donc un avantage certain sur un cheval de même taille mais à épaule courte : il couvre la même distance en faisant moins de pas (ce qui offre la victoire dans une course et parfois le salut sur un champ de bataille) et se fatigue donc *a priori* moins vite que ce dernier [30].

Une épaule longue est généralement plus inclinée, or l'obliquité de l'épaule est un autre critère à rechercher chez le cheval de selle et plus encore chez le cheval de course. Pour deux chevaux de même taille, l'obliquité de l'épaule a plus d'importance que la longueur de celle-ci pour gagner en amplitude [27]. L'inclinaison de l'axe scapulaire par rapport à l'horizontale a été trouvé, selon les auteurs, en moyenne de 54° [15] ou de 50-52° [27].

L'obliquité influence directement l'amplitude. De plus, si l'épaule est oblique, l'insertion musculaire se fait plus perpendiculairement ce qui est favorable à l'efficacité musculaire [30]. Enfin, il faut aussi tenir compte de l'inclinaison de l'épaule par rapport au bras. La fermeture des angles articulaires supérieurs des membres est une condition *sine qua non* de la vitesse, car elle permet au membre d'entamer plus de terrain à chaque foulée. L'angle scapulo-huméral est en moyenne de 107° [30]. Cependant si celui-ci est trop aigu, l'absorption des chocs (qui se réalise tout au long des articulations du membre, chaque articulation jouant le rôle

d'amortisseur) est limitée, le cheval a des allures sèches et est plus exposé aux traumatismes au niveau de cette articulation [27].

Alors que l'obliquité de l'épaule apparaît comme un bénéfice évident pour le cheval dont on souhaite exploiter la vitesse et non la seule force (une épaule droite n'a pas de conséquence sur les qualités d'un cheval de gros trait, mais celui-ci, comme nous l'avons vu, n'existait pas dans l'Antiquité), Columelle, étrangement, préconisa une épaule droite [4]. Quant aux autres auteurs, ils n'aborderent pas la question. De même, la musculature ne fut pas traitée par nos différents auteurs anciens.

1.4.1.2. – Le bras

Il faut étudier pour le bras, comme pour l'épaule, sa longueur, sa direction et sa musculature. La longueur absolue du bras n'est pas un paramètre intéressant ; il faut tenir compte de la longueur relative par rapport à l'épaule : le bras doit être court par rapport à l'épaule. S'il était trop long, il diminuerait l'amplitude car l'avant-bras ne pourrait pas s'avancer suffisamment et le membre serait trop sous le cheval, entraînant une surcharge de l'avant-main [27]. L'inclinaison moyenne sur l'horizon est de 50-55° [30].

Seule la musculature du bras fut évoquée par les auteurs antiques et encore par le seul Xénophon : "*Et puis les cuisses de dessous les épaules, si elles sont épaisses, elles apparaissent plus puissantes et plus élégantes, comme chez l'homme*" [12, chI,§7]. Pour Delebecque, cette expression "cuisses de dessous les épaules" recouvre à la fois le bras et l'avant-bras. Ce dernier considère que "*comme pour les paturons, Xénophon évite le terme technique. Par cette expression inusuelle, il veut opposer d'abord μηροί , partie supérieure du membre, à κνήμη, partie inférieure (le "canon"), ensuite les "cuisses de dessous les épaules" (antérieurs) aux "cuisses de dessous la queue" (postérieurs)*" [22]. Xénophon conseillait donc des bras très musclés, ce qui est logique.

1.4.1.3 – L'avant-bras

L'évocation de l'avant-bras chez les Anciens se limita à la remarque de Xénophon (*cf supra*). Ce silence n'a rien de très surprenant : aujourd'hui encore de nombreux ouvrages d'hippologie ne traitent pas de ce sujet, jugeant sans doute que les variations n'ont guère

d'importance. Toutefois, il faut préférer un avant-bras long qui offre une bonne amplitude, surtout si le canon est petit (les muscles sont alors longs et plus efficaces), bien dirigé, c'est-à-dire vertical de profil et parallèle au plan médian de face, large, épais et bien musclé [27, 30].

1.4.1.4 – Le genou

Le genou correspond au poignet de l'homme et donc à toutes les articulations carpiennes. Le carpe est constitué de sept petits os répartis en deux rangées superposées. A partir du genou, le membre se limite à son squelette, aux ligaments qui unissent ses os et à de puissants tendons ; il n'y a pratiquement plus de muscles.

En tant qu'articulation, le genou doit répondre à un certain nombre de critères [30] ; il doit être :

- sec, ce qui implique une finesse de la peau, le peu d'abondance et la densité du tissu conjonctif, signes que l'on retrouve chez les chevaux de bonnes origines,

- épais, ce qui correspond au grand développement transversal des surfaces articulaires, à des assises osseuses puissantes. Il en résulte une grande surface d'appui, ce qui diminue la pression par unité de surface.

- large, ce qui correspond un développement antéro-postérieur des surfaces articulaires et présente le même intérêt que vu précédemment.

- net, ce qui marque l'absence de lésions.

En plus de ces qualités recherchées dans toute articulation et pour toutes les parties distales du membre, le genou doit être bien descendu, ce qui indiquera que l'avant-bras est long et le canon court, deux facteurs favorables à une bonne amplitude. Enfin, il doit être bien vertical et centré sur l'avant-bras et le canon. Dans le cas contraire, il s'agit d'un défaut d'aplomb : les articulations, les ligaments et les tendons sont anormalement sollicités et se fatiguent exagérément [30].

Columelle souhaitait que le genou fût "*cylindrique, petit, sans être tourné en dedans*" [4? CH XXIX]. La petitesse, nous l'avons vu, est un défaut pour une articulation : cette recommandation est donc erronée, à moins qu'il ne faille voir ici la recherche d'un genou qui n'aurait pas subi de choc et serait non pas excessivement petit mais simplement exempt de tares. En effet, les articulations lésées ont toujours tendance à gonfler et donc à grossir.

Columelle évoquait-il plutôt la netteté et non la taille véritable du genou ? Par contre, l'autre remarque est parfaitement claire : il souhaitait à raison un genou qui ne fût pas tourné en dedans. Un tel défaut de conformation entraînerait une mauvaise répartition des forces avec une surcharge en partie médiale. Il peut résulter d'un tel défaut des traumatismes répétés sur les surfaces articulaires de cette région qui rendent progressivement le cheval boiteux. Toutefois, les boiteries du genou sont exceptionnelles chez le cheval. Varron, lui, conseillait un genou rond et pas trop gros [10]. Pour la taille, la même remarque s'impose. Par ailleurs, dans la nature, comme le dit Columelle, le genou est plus cylindrique que rond. La conception du genou par Varron est ainsi surprenante. Quant à Xénophon, il loua la souplesse du genou, qui, selon lui, était plus ou moins présente chez les poulains et croissait avec le travail [12].

Nous voyons que les Anciens avaient, à propos du genou, des visions variées et plus ou moins justes.

1.4.1.5 – Le canon

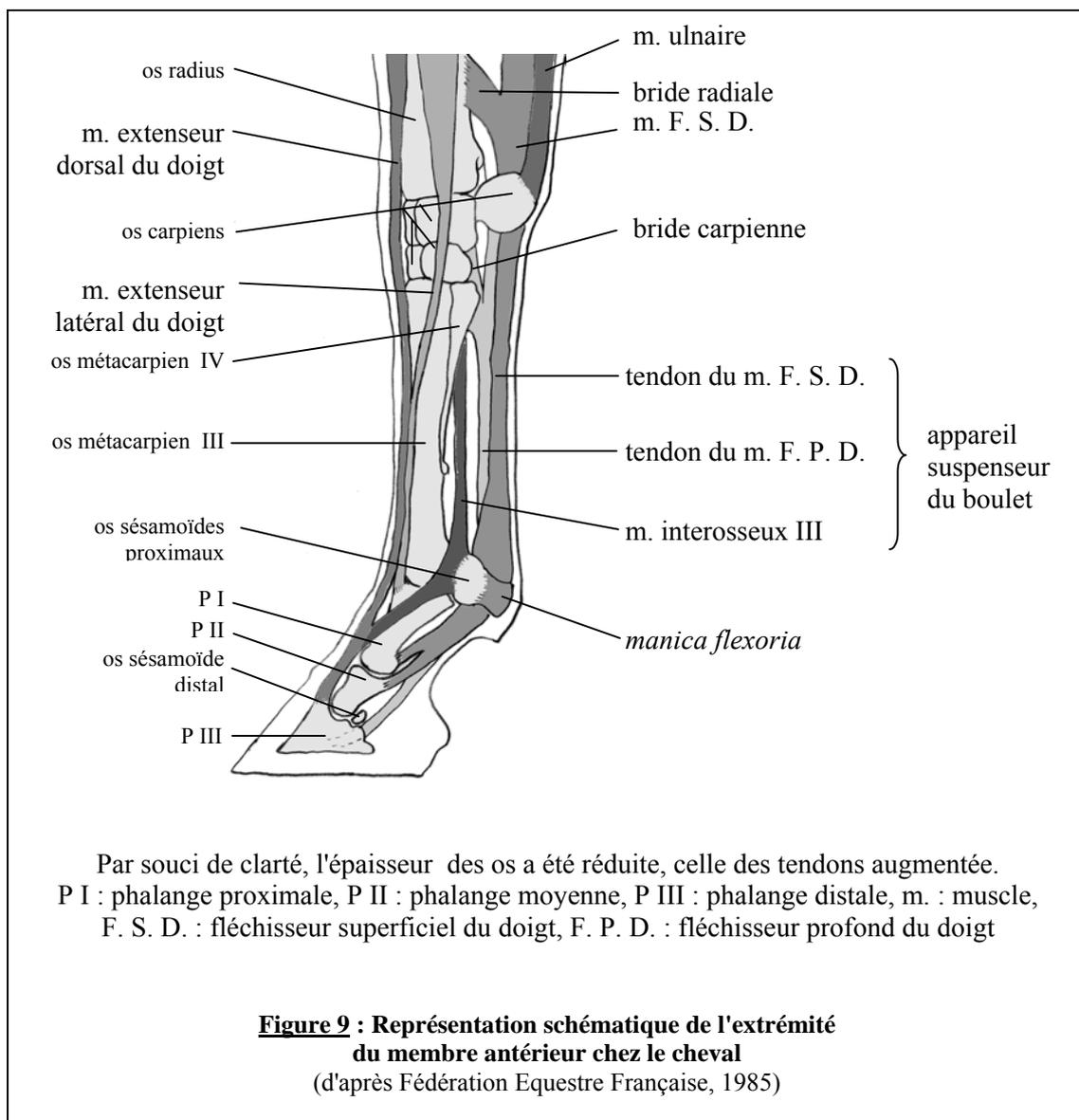
L'anatomie de la région distale du membre (figure 9) est assez complexe et il est nécessaire de bien la comprendre pour pouvoir ensuite discuter des nombreuses affections dont elle est le siège.

Le canon a pour base les os métacarpiens. Le cheval est un solipède, c'est-à-dire qu'il a un sabot non fendu qui ne contient que la dernière phalange du troisième doigt. Les autres doigts ont tous plus ou moins disparu : il ne reste des vestiges que des doigts II et IV. De ce fait, ne se trouvent dans le canon que le métacarpien III, qui est très développé, et les métacarpiens II et IV, qui sont très rudimentaires et soudés à l'os principal. L'articulation du métacarpien III et de la phalange proximale (complétée par deux os plus petits appelés os sésamoïdes proximaux) correspond extérieurement au boulet. La phalange proximale (P I) est la base anatomique du paturon ; la phalange moyenne (P II) correspond à la couronne ; la phalange distale (P III) est enfermée dans la boîte cornée du sabot.

Aucun véritable corps charnu ne se rencontre dans cette région. Par contre de nombreux tendons s'y trouvent :

- les tendons des muscles extenseurs du doigt qui passent sur la face dorsale (antérieure) de l'os métacarpien et vont se terminer sur les phalanges I, II et III,

- le muscle interosseux III, totalement fibreux chez le cheval, qui passe juste derrière l'os métacarpien et va se terminer sur les os sésamoïdes proximaux et sur le tendon du muscle extenseur dorsal du doigt,
- le tendon du muscle fléchisseur profond du doigt qui se trouve derrière le muscle interosseux III et va se terminer sur P III,
- le tendon fléchisseur superficiel du doigt qui se trouve juste sous la peau et qui va de l'humérus à la phalange P II [30].



Les tendons fléchisseurs permettent la flexion de l'extrémité distale du membre, mais ils jouent également un rôle fondamental de soutien du boulet en collaboration avec le muscle interosseux III. En effet, la direction oblique de la surface articulaire de P I implique que le métacarpien III a spontanément tendance à glisser (sous l'action du poids) et à provoquer une hyper extension du boulet, ce à quoi s'oppose l'appareil suspenseur du boulet, c'est-à-dire l'ensemble muscle interosseux III et tendons fléchisseurs [30]. En cas de rupture de ces derniers, le boulet n'est plus suffisamment maintenu et touche pratiquement le sol ; le paturon se retrouve à l'horizontale.

Les Anciens discutèrent de cette partie capitale de l'anatomie du cheval. Ils distinguaient dans cette région *ἡ κνήμη*, le canon, et *ἡ περόνη* qu'il nous paraît juste de traduire par "tendons fléchisseurs" et non par "péroné", comme nous l'avons déjà expliqué.

Cette remarque étant faite, regardons ce que les Anciens et les auteurs contemporains préconisent sur le canon. Le canon doit être *sec* et *net*. *Petit* par rapport au radius, il offre une meilleure stabilité et une plus grande amplitude, qui sont à rechercher pour le cheval de course [27]. *Vertical*, il supporte convenablement le poids du corps, les forces sont réparties de façon équivalente à tout la surface articulaire. Il doit enfin être *épais* pour que cette surface d'appui et de répartition soit suffisamment importante [30]. Xénophon fit des considérations du même ordre, sécheresse, épaisseur : "*Les os du canon doivent être épais – car ce sont là les soutiens du corps – mais non pas épais en veines ni en chairs ; sinon, quand le cheval marche sur terrain dur, il est forcé qu'ils se remplissent de sang, que se forment des varices, que le membre gonfle et que la peau se distende. Celle-ci se décollant, souvent aussi le péroné, qui s'est distendu, rend le cheval boiteux.*" [12, chI, §5].

Comme le note E. Delebecque, la description des varices correspond certainement à des tares molles [22] et il n'est pas possible *a priori* de donner un autre sens à *τὸ αἷμα* que celui de sang. Il s'agit là effectivement d'une méconnaissance du phénomène pathologique plus facilement explicable et pardonnable que ne le serait une confusion entre tendons et os. Toutefois, les altérations décrites arrivent plus fréquemment en terrain trop mou, consécutivement à une sollicitation excessive des formations tendineuses et ligamentaires sur ce type de sol : le pied s'enfonce beaucoup, le boulet a tendance à descendre et les tendons sont alors étirés de façon importante pour limiter ce phénomène. Sur sol dur, on s'attend plutôt à l'apparition de tares dures, appelées suros, qui sont des exostoses dues à des traumatismes

répétés sur les os. Toutefois, Xénophon conseillait au cavalier de travailler le cheval en montée et en descente aux trois allures et l'entraînement comprenait également le saut de divers obstacles naturels. Dans ces conditions, même sur terrain dur, les tendons et les ligaments sont très sollicités et les tares qu'il décrivit se produisent. A n'en pas douter, des suros doivent également apparaître. Par contre, Apsyrτος, lui, nota bien que c'est en travaillant un jeune cheval sur un terrain trop meuble qu'on peut craindre des atteintes des tendons : "*le terrain d'entraînement ne doit pas avoir un sol trop profond pour le poulain et surtout le très jeune poulain. En effet, il arrive facilement que, dans les membres, les tendons s'écartent, et qu'ainsi les paturons touchent le sol.*" [1, ch CXVI, §2]. La fréquence des atteintes tendineuses, causes de boiteries graves et souvent réfractaires au traitement, expliquent sans doute que les Grecs aient attaché une telle importance à leur description et que cette description soit si juste.

1.4.1.6 – Le boulet

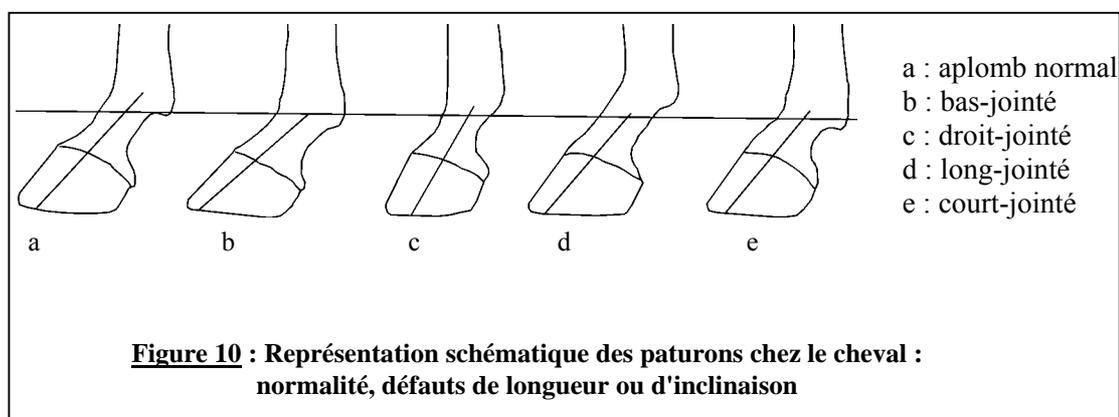
Le boulet correspond à l'articulation métacarpophalangienne. Etrangement, les auteurs grecs n'évoquent le boulet que pour situer le paturon et ne le décrivent pas spécifiquement [27]. Comme pour toute articulation on recherche sa largeur, son épaisseur, une bonne direction, sa sécheresse et surtout sa netteté, qui signe l'absence de lésions [30].

1.4.1.7 – Le paturon

Le paturon doit être *large, épais, sec et net* [30]. Le plus intéressant dans le paturon est sa direction et sa longueur. En effet, ces deux critères ont une importance capitale sur les aplombs du cheval et ont un retentissement évident sur les qualités et la fragilité des chevaux. La longueur moyenne n'est jamais indiquée par les auteurs, mais il est vrai que le plus souvent une longueur moyenne s'accompagne d'une inclinaison normale. L'angle formé par le paturon sur l'horizon se situe autour de 50° pour les antérieurs, de 60° pour les postérieurs [27].

A partir de cette norme, deux cas peuvent se présenter : l'angle est soit plus ouvert et le cheval est dit *droit-jointé*, soit plus fermé et le cheval est dit *bas-jointé*. Comme nous l'avons dit précédemment, ces défauts sont généralement accompagnés d'une modification de longueur : ainsi le cheval *droit-jointé* est également le plus souvent *court-jointé* (os plus court que la normale) et le cheval *bas-jointé* est également *long-jointé* (figure 10). Comme nous

l'avons expliqué précédemment, il nous semble qu'Apsyrtos décrivait des chevaux courts jointés et d'autres droits jointés ainsi que leur implication pour le cavalier [1].



Xénophon choisit volontairement de ne pas employer certains termes techniques : ces mots ne se retrouvent donc pas dans son texte. Par contre, la description des implications de ces deux défauts, droit-jointé et bas-jointé, est parfaite. *"Il faut que les os au-dessus du sabot et au-dessous des boulets ne soient ni trop droits, comme chez la chèvre – faisant trop de rebonds, ils secouent le cavalier et les membres ainsi conformés chauffent à l'excès – ni non plus trop inclinés, car les boulets perdraient leurs poils et auraient de plaies, le cheval marchant dans les mottes ou dans les cailloux."* [12, chI, §4]

Effectivement, ces défauts de conformation ont des conséquences à deux niveaux : pour le cheval et pour le cavalier. Un cheval long et/ou bas-jointé verra son boulet descendre anormalement bas, la réaction du poids étant placée plus craniâlement que chez un cheval normal ; il en résultera un travail excessif des tendons fléchisseurs, du suspenseur du boulet et des ligaments, mais les allures seront plus souples [30]. Au contraire, le cheval court et/ou droit-jointé ne peut amortir convenablement les réactions. Il en résulte une surcharge pour les os, ce qui prédispose à la survenue de tares dures sur les rayons osseux. Par ailleurs, le cheval a des allures sèches. Enfin, plus les paturons sont courts et droits, plus les forces de compression axiales distribuées aux pieds sont importantes [44]. En d'autres termes, le pied aura lui-aussi à subir des pressions plus élevées que la normale.

Il faut noter qu'une usure anormale des sabots peut modifier l'obliquité des paturons [17, 27]. Les trois phalanges étant alignées dans les conditions physiologiques, l'inclinaison du

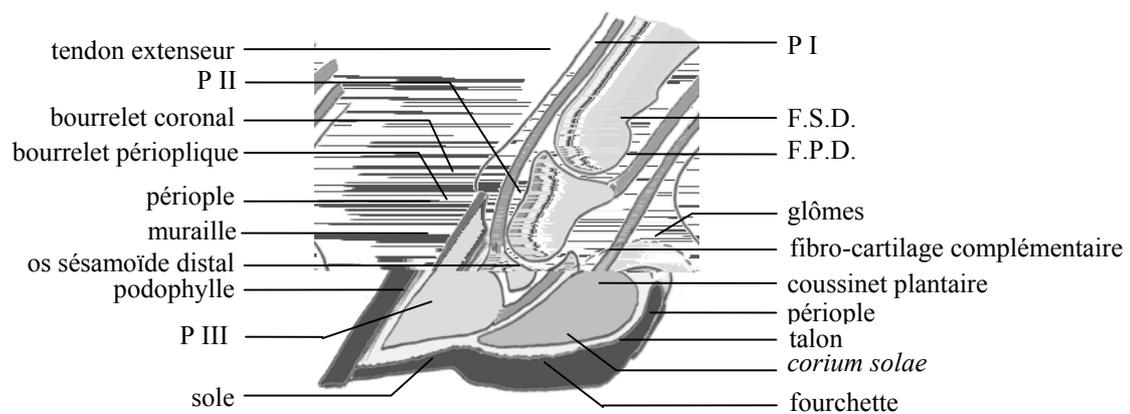
ped et du paturon est la même. Si l'usure se fait plus en talons (région postérieure des sabots), l'angle que forme le pied, et donc le paturon, par rapport à l'horizontale diminue : on se retrouve donc dans la même situation qu'avec un cheval bas-jointé. Si l'usure se fait en pince (partie antérieure du sabot), cet angle augmente : le cheval apparaît droit-jointé. Ces considérations non pas été faites par les Anciens alors qu'elles sont primordiales, surtout que les chevaux n'étaient alors pas ferrés.

1.4.1.7 – Le pied

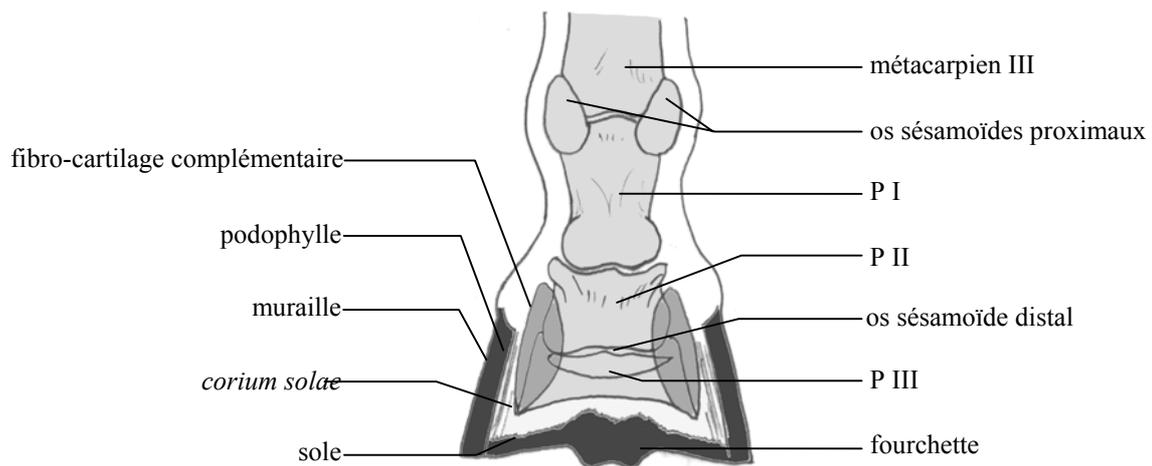
1.4.1.7.1 – Anatomie simplifiée

Le sabot est formé d'une boîte cornée qui renferme un certain nombre de structures (figure 11) dont la phalange distale (P III) qui est engrenée dans les tissus du pied, la phalange moyenne (P II) au niveau de la couronne et l'os sésamoïde distal au niveau de l'articulation inter phalangienne distale. La forme, en particulier l'inclinaison, du pied est dans les conditions physiologiques, identique à celle de PIII. Rappelons que le tendon fléchisseur superficiel se fixe sur PII, le profond sur PIII.

Par ailleurs, un ensemble de formations assure un rôle amortisseur, en particulier le coussinet plantaire, qui amortit les chocs, et des fibrocartilages complémentaires de PIII. Enfin se trouvent des structures de production de la corne, des vaisseaux et des nerfs [3]. L'innervation du pied est importante. Il en résulte une grande sensibilité du pied qui explique que les boiteries du pied aient une grande symptomatologie.



Vue latérale



Vue postérieure

P I : phalange proximale, P II : phalange moyenne, P III : phalange distale
 F.S.D. : tendon du muscle fléchisseur superficiel du doigt
 F.S.P. : tendon du muscle fléchisseur profond du doigt

Figure 11 : Coupes d'un pied de cheval montrant les principales structures anatomiques
 (d'après Fédération Equestre Française, 1985)

1.4.1.7.2 – Morphologie externe

Lorsque le pied est posé au sol, seule la paroi est visible : elle est subdivisée d'avant en arrière en pince, mamelles, quartiers et talons. Si on soulève le pied, apparaissent essentiellement la sole, qui forme la surface, plus ou moins concave, du sabot et au milieu à l'arrière la fourchette, structure triangulaire et normalement en contact léger avec le sol quand le membre est en appui, et sur laquelle est moulé le coussinet plantaire (figure 12). Theomnestos décrit la fourchette sans la nommer : "*Il existe un petit morceau de chair, cartilagineux, chondroïde, proéminent sur la sole et caché dans celle-ci, triangulaire*" [9, §14] ; Xénophon employait le terme *χελιδών* (dont le premier sens est hirondelle) pour la désigner [12]. Par ailleurs, la fourchette est représentée sur certaines œuvres antiques. L'épaisseur de la boîte cornée est de 1 centimètre environ : on parle d'épaisseur de corne et ce point est important pour pouvoir ferrer le cheval (on ne plante les clous que dans la corne évidemment, le reste des structures étant innervé).

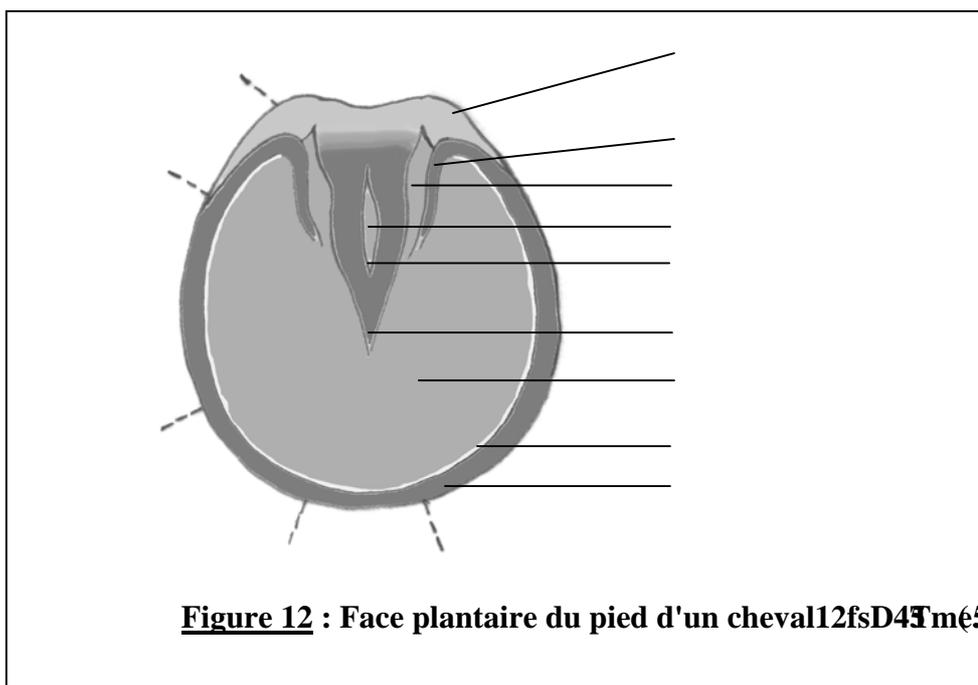


Figure 12 : Face plantaire du pied d'un cheval

comme il sied ; de même un cheval d'armes ne serait bon à rien, fût-il plein de qualités dans tout le reste, s'il avait en revanche de mauvais pieds ; il ne pourrait pas tirer parti de ses qualités" [12, chI, §2].

Il a aussi un rôle capital dans l'amortissement des chocs, si bien qu'une déficience à ce niveau retentit inexorablement sur les membres dans leur ensemble entraînant des tares dures et à long terme une boiterie. L'amortissement est rendu possible grâce à l'élasticité du sabot qui peut être démontrée par l'expérience suivante. Il faut lever un antérieur, marquer un point au milieu de chaque talon du pied à l'appui puis mesurer la distance entre les deux points. Le pied à nouveau au sol, la distance entre les deux points est reprise : elle a diminué de quelque 2 mm puisque cette fois le poids est réparti sur les deux antérieurs et non sur un seul [15]. Le sabot est donc déformable, contrairement à ce qu'on pourrait penser. Le poids agit, non pas directement verticalement, mais les forces se répartissent au niveau du pied en trois sens. L'action verticale tend à écraser le coussinet plantaire et la fourchette contre le terrain, deux forces obliques et latérales repoussent vers l'extérieur les fibrocartilages complémentaires de PIII ainsi que la paroi à leur niveau [15]. Le bon fonctionnement du pied nécessite donc plusieurs conditions : écartement des talons, appui du coussinet plantaire par l'intermédiaire de la fourchette, souplesse des fibrocartilages et surtout de la corne.

1.4.1.7.4 – Qualités et défauts des pieds

Les Anciens accordèrent une grande importance à l'étude du pied des chevaux et on trouve à ce sujet un véritable consensus. Deux points essentiels sont notés : l'épaisseur et la dureté de la corne, la concavité de la sole.

Il ne faut pas perdre de vue que le cheval antique n'est pas un animal de loisirs comme aujourd'hui ; il est avant tout utilisé dans l'armée et sa résistance est alors la première qualité recherchée. La dureté du pied dans ce sens est capitale. *"Il est inutile d'entraîner un cheval aux pieds tendres et de guerroyer avec lui. Dans les combats, celui qui a mal aux pieds ne s'échappe pas des batailles et ainsi le cavalier ne peut se mettre à l'abri du danger"* (Apsyrtyos [1, ch CXVI, §2]).

Les Anciens préconisaient un sabot creux [4, 6, 7, 8, 9, 12]. Simon employait la comparaison suivante qui fut reprise par Xénophon [12] et Theomnestos [9] après lui : *"le son*

même prouve la bonté du sabot ; car le sabot creux résonne comme une cymbale, plus que le plein et le charnu." [8, §5] Ceci ne nous donne pas un degré précis de concavité car si le pied doit être creux, il ne doit pas l'être à l'extrême.

Un pied plat a une paroi évasée, les talons largement écartés, la sole plate et mince, les barres inclinées, la fourchette volumineuse mais écrasée. Ce pied est exposé à se meurtrir gravement aux moindres aspérités du terrain (contusions de la sole à l'origine de boiterie). Un tel défaut aurait été rédhibitoire pour les cavaliers antiques. A l'inverse, un pied excessivement creux voit sa fourchette et ses talons comprimés ; le rôle d'amortissement de ces formations est alors aboli et les chocs sur le pied sont importants. Il s'agit donc là d'un risque majeur pour le cheval antique, dont on apprécie la concavité solaire.

L'alliance d'une corne très dure et d'une sole très concave est nuisible au bon fonctionnement du pied qui nécessite une relative souplesse de corne (obtenue aujourd'hui par l'emploi régulier d'onguent) et le développement de la fourchette, indispensable pour que les talons puissent s'écarter suffisamment. Or un pied très creux s'accompagne d'une atrophie de la fourchette. Ces deux conseils donnés par les cavaliers antiques ne sont donc plus valables aujourd'hui.

1.4.2 – LES POSTERIEURS

Les postérieurs sont les agents de la propulsion chez le cheval : leur musculature et la direction de leurs divers axes osseux prennent ici une importance capitale. Les masses musculaires, comme pour les antérieurs, s'arrêtent à la partie proximale des membres ; au-delà du jarret, il n'y a plus de corps charnus, seuls des tendons se prolongent et permettent la mobilisation des segments osseux distaux. Nous limiterons notre étude de la partie proximale des postérieurs, la partie distale étant semblable à celle des antérieurs.

1.4.2.1 – La cuisse

La cuisse doit être longue, pour les mêmes raisons que l'épaule. Le membre postérieur doit offrir des rayons osseux suffisamment inclinés pour pouvoir fonctionner comme un ressort et propulser l'ensemble du corps. La cuisse doit être inclinée de 80° environ sur

l'horizon. Si elle était trop horizontale, les postérieurs ne pourraient s'engager convenablement sous le tronc du cheval pour entamer au maximum le terrain ; trop verticale, elle manque d'impulsion. L'angle coxo-fémoral est évalué à 105° et le fémoro-tibial à 146-150°. La cuisse doit enfin s'écarter très légèrement du plan médian afin que le grasset ne vienne pas buter contre le ventre lors de l'engagement du postérieur [30].

Xénophon reconnut l'importance pour les postérieurs de bien s'engager pour que le cheval développe un maximum de puissance [12, chI, §14]. *"Les cuisses de dessous la queue, si en même temps il les a limitées par un large sillon, il engagera fortement les postérieurs ; et ce faisant il aura à la fois plus de fougue et de puissance dans ses aplombs et au travail, et il se surpassera en tout"*. E. Delebecque explique l'expression *"limitées par un large sillon"* de la façon suivante : *"ce sillon doit être celui, si accentué, qui marque la séparation entre la cuisse et la fesse et qui, lorsque le cheval est amaigri, prend le nom de "raie de misère" [22].* Pourquoi ne pas penser que Xénophon parlait de l'écartement entre les deux membres ? En effet, il continua son explication ainsi : *"Les hommes peuvent en fournir une preuve : lorsqu'ils veulent soulever de terre un objet, c'est toujours en se campant sur les jambes plus qu'en les tenant serrées qu'ils essayent de soulever"*. La description serait celle d'un cheval bien ouvert de derrière et Xénophon attribuerait donc de façon logique l'importance de l'engagement à la direction et non à la musculature de la cuisse.

Il est unanimement reconnu par les auteurs anciens [3, 4, 7, 9] et contemporains [27, 30, 44] que la musculature est capitale à ce niveau (seule fausse note : Simon [8], mais il est plus raisonnable de penser que le texte est corrompu).

Le grasset et la jambe proprement dite ne furent pas évoqués par les Anciens.

1.4.2.2 – Le jarret

Le jarret du cheval correspond à la cheville de l'homme. Il a pour support l'ensemble des os tarsiens, qui s'articulent entre eux, au-dessus avec le tibia (support de la jambe) et au-dessous avec les métatarsiens (os du canon dont le troisième est beaucoup plus gros que les deuxième et quatrième qui sont rudimentaires, exactement comme les métacarpiens des antérieurs).

Theomnestos conseillait, à juste titre, des jarrets "*secs, avec des tendons bien visibles, et pas trop ouverts.*" [9, §16] En effet, le jarret doit être *net, sec, large, épais, bien ouvert et bien dirigé* [30]. Il est habituel de conseiller des jarrets parallèles entre eux et à la ligne médiane. Toutefois, D. Bennett note qu'il est usuel que les chevaux aient les jarrets très légèrement rentrés et il préfère cette disposition, arguant que, sinon, le cheval est gêné car la cuisse butte contre le ventre et que l'amplitude est diminuée [17]. Par ailleurs, il faut que l'angle tibio-tarsien soit très ouvert pour favoriser la vitesse, quelque 155° chez les chevaux de course [30]. Si le jarret est trop droit, l'absorption des chocs est limitée ; les os subissent de nombreux traumatismes, ce qui favorise l'apparition de tares dures, et cette conformation prédispose également aux accrochements de la rotule. S'il est, au contraire, trop incliné, le cheval risque de forger, de se couper (la pince postérieure vient frapper l'antérieur au niveau de la couronne), les tendons sont plus sollicités et l'amplitude est diminuée [27].

II – ELEVAGE DU CHEVAL

2.1 – ORIGINES

L'origine d'un cheval apparaît primordiale chez les Anciens : "*Toi qui t'intéresses à l'élevage des chevaux, il te faut aussi connaître leurs races*" [1, ch CXV, §1]. Les auteurs reconnaissaient de nombreuses races en fonction du lieu d'origine. Ils appréciaient les qualités des unes et notaient les défauts des autres. Ceci est tout particulièrement vrai pour Apsyrtos qui s'ingénia à faire une description précise tant de la morphologie que du caractère de treize races. Onze races n'avaient pas de défaut majeur : Parthes, Mèdes, Arméniens, Cappadociens, Danubiens, Espagnols, Helléniques, Thessaliens, chevaux de Cyrène, Sarmates, chevaux d'Argolide ; deux races étaient affublées de tares importantes : chevaux de Thrace et d'Epire. De plus, l'auteur reconnut l'existence de races plus anciennes que d'autres : les Arméniens et les Cappadociens descendaient des chevaux parthes [1]. La Thessalie était réputée comme une région d'élevage de chevaux de valeur [1, 8].

Aujourd'hui encore les races correspondent très souvent à des noms de régions ou de pays : Arabe, Lusitanien, Comtois... Chaque race a des caractères qui lui sont propres et permettent de distinguer les différents individus qui la composent de ceux des autres races, ainsi que des aptitudes à certaine discipline plutôt qu'à une autre (Pur-sang anglais pour la course, Arabe pour l'endurance...).

Si les Anciens apportaient une grande importance aux origines de leurs chevaux, c'est qu'ils avaient bien entendu des notions d'hérédité. Actuellement, on sait que les performances d'un individu (phénotype) sont la somme des effets du génotype (caractères transmis par les gènes) et des effets du milieu (impact de l'environnement sur le mental et le développement du cheval, de l'alimentation...). Certains caractères ont une héritabilité plus élevée que d'autres car ils sont sous la dépendance de moins de gènes. Par exemple, l'héritabilité de la taille est forte, celle des aptitudes sportives l'est moins ; les qualités psychologiques ont une très faible héritabilité et dépendent avant tout du milieu [40]. Il est évident que les cavaliers et hippiatres antiques n'avaient pas

une connaissance si pointue en la matière ; toutefois Theomnestos s'expliquait en ces termes : "*les chevaux sont sans force dans leurs pieds à la naissance quand les étalons qui ne viennent pas des montagnes couvrent des juments des montagnes lors de la saillie. La faiblesse est héréditaire, comme pour les hommes qui ont la goutte aux pieds et les chevaux aux yeux clairs. Il faut donc veiller pour les chevaux non seulement aux lieux où ils sont nés, mais également à leurs pères et à leurs mères*" [9, §13].

2.2 – SAILLIE – GESTATION

Les Anciens conseillaient de ne mettre à la reproduction que des juments âgées de 2/3 ans à 10 ans [3, 4, 10]. Au-delà ils pensaient que le produit ne pouvait pas être de valeur. Actuellement, en France, l'âge officiel minimal de mise à la reproduction est de 3 ans pour les juments de sang, 2 pour les juments de traits ou les poneys. Toutefois, le bassin n'acquiert sa largeur définitive que tardivement (5 ans environ) et il faut donc se méfier d'une mise à la reproduction précoce surtout si la jument a présenté ou présente un retard de croissance. Il est donc préférable d'attendre l'âge de 4 ans pour la première saillie (la jument poulinera alors à 5 ans). Par ailleurs, la tonicité de l'utérus, nécessaire à une bonne implantation embryonnaire et au maintien de la gestation, diminue à partir de quinze ans, la qualité des ovules ne décroît que vers vingt ans. La carrière d'une poulinière est généralement arrêtée vers 14 ans [40]. Pour l'étalon, Columelle considérait qu'il était apte à la monte de 3 à 20 ans [4], ce qui correspond à peu près à ce qui est pratiqué actuellement même si on sait que la qualité de la semence diminue vers 15 ans [40] ; Palladius préférait que l'étalon commençât sa carrière à l'âge de 5 ans [6].

Par ailleurs, Columelle avançait le chiffre d'un étalon pour 15 à 20 juments [4], Varron, un pour dix seulement [10]. Ceci paraît plus raisonnable d'autant que la jument est saillie deux fois par jour, matin et soir : il y a alors un risque évident de détérioration de la qualité du sperme, surtout si plusieurs juments sont en chaleurs simultanément. Aujourd'hui les recommandations sont d'une saillie toutes les 48 heures, jusqu'à refus de la monte par la jument, en se basant sur les données physiologiques du cycle de la jument [40].

La jument a une activité reproductrice saisonnière. L'apparition des premières chaleurs est induite par l'augmentation de la photopériode. De ce fait, la jument est naturellement en chaleurs de février-mars à septembre environ. Les Anciens recommandaient le printemps pour la saillie (entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été [24]), considérant que le poulain naissait alors dans de meilleures conditions (naissance au printemps quand la température est clémente et l'herbe abondante) et qu'un poulain né tardivement dans la saison était inévitablement de piètre valeur [3, 4, 10]. En France, la saison officielle de monte s'étend de février à juillet.

La durée de la gestation était bien connue des Anciens qui l'évaluaient à onze mois [4, 10]. La moyenne est de 338 jours, mais la variabilité est importante (de 310 à 365 jours) en fonction du sexe du poulain à naître (3/4 jours de plus pour un mâle), de la race de la mère, de la saison [40].

2.3 - LE POULAIN DE LA NAISSANCE AU DEBOURRAGE

2.3.1 - CARACTERE ET COMPORTEMENT DU POULAIN

La première qualité d'un cheval, surtout s'il est destiné aux combats, est le courage. Tous les auteurs exprimèrent cette opinion et reconnaissaient cette vertu dans le très jeune poulain, avant même le sevrage. Theomnestos affirmait : "*Les marques d'un esprit impétueux sont les suivantes. Le poulain ne doit pas toujours être avec sa mère dans le troupeau, mais qu'il bondisse comme une gazelle en sautant, franchisse d'un bond avec ardeur l'enceinte du pré, s'élançe avec confiance au-dessus des fossés et méprise le danger des rivières. Ceci est inné chez les poulains.*" [9, §17]. Il est vrai que la vie du poulain s'organise autour de deux pôles essentiels : la mère qui le nourrit et le rassure, et les autres poulains avec lesquels il joue, ce qui le sociabilise et permet d'établir une hiérarchie au sein du groupe. Pour cela, l'élevage doit se faire au moins sur une grande période de l'année au pré et ne peut se concevoir exclusivement au box [40].

2.3.2 - PREACQUIS INDISPENSABLES AU DEBOURRAGE : SOCIALISATION A L'HOMME

La nature farouche des poulains ne peut permettre un débouillage facile et non traumatisant si le poulain découvre la présence de l'homme tardivement. Il est donc primordial d'accoutumer le poulain à la vue de l'homme, à son contact, à le suivre calmement, à porter un licol... et ce dès son plus jeune âge. Les Anciens préconisaient déjà ce dressage préalable. *"Il me semble préférable qu'un éleveur précautionneux devienne le maître d'un poulain qui a de bonnes origines, a grandi avec sa mère et est nourri au râtelier des chevaux. Ainsi, accoutumé aux hommes depuis sa jeunesse, il sera, avec le temps et l'habitude, apprivoisé et ne nécessitera pas la force d'une entrave pour s'adoucir."* (Theomnestos [9, §18]) *"Il faut veiller, cependant, à lui donner un poulain qui soit doux, maniable et ami de l'homme. [...] Il convient aussi de le toucher aux endroits où la caresse lui est le plus agréable ; ce sont les endroits les plus poilus et ceux où il a le plus de mal à se défendre si quelque chose l'agace. Le piqueur sera encore chargé de le conduire à travers la foule, et de le mêler à toute espèce de vues, à tout espèce de bruits. Et tout ce dont le jeune cheval aura peur, il faut lui montrer, sans se fâcher, mais en le calmant, qu'il n'y a là rien de terrible."* (Xénophon [12, chII, §3])

Le pansage fait partie de ce programme de préparation au débouillage. Le pansage est un acte indispensable, qu'il est nécessaire de renouveler, si possible, quotidiennement et qui permet non seulement de nettoyer le cheval mais aussi de s'assurer de l'absence de toute lésion. Dès le plus jeune âge, on peut réaliser un pansage de l'ensemble du corps du poulain, en ayant soin d'utiliser des brosses douces. Le matériel a sans doute évolué mais les grands principes évoqués par Theomnestos ou Xénophon [12] sont toujours d'actualité. *"Il faut frictionner de haut en bas et également ôter les poils qui sont tombés. Ainsi, d'un côté, ce qui a été soigné reste propre et, de l'autre, ce qui ne l'est pas encore peut être nettoyé sans salir ce qui a déjà été pansé. Ensuite, il reste les épaules, les omoplates, les côtes, les flancs, mais il ne faut pas aller du flanc jusqu'à l'aine d'un seul coup car l'animal est très sensible au chatouillement en cet endroit. [...] Après les aines, il faut porter les mains sur le dos, en allant vers le bas sur les fesses, les jarrets, les muscles et les postérieurs."* (Theomnestos [9, §19])

C'est aussi l'occasion d'enseigner au poulain à donner les pieds pour pouvoir le curer et ultérieurement le ferrer. Theomnestos expliqua précisément comment apprendre au poulain à donner les pieds des postérieurs sans prendre de risque, ce qui est un enseignement délicat. *"Ensuite, après avoir saisi la queue, qu'il la porte entre les postérieurs et, l'emmenant vers le flanc, il doit l'enrouler solidement autour de sa main gauche jusqu'à la naissance des crins. Quand il l'a solidement calée dans le creux de sa main, il porte sa main droite, fermement, vers le paturon et doit ainsi froter tout en tirant vers le haut et en fléchissant le postérieur sur le flanc. En agissant ainsi, il ne risquera pas de coup de pied et rendra le poulain plus disposé à lever le pied de derrière. Amener la queue sur les flancs en la passant entre les pieds de derrière empêchera le poulain de ruer des deux pieds à la fois."* [9 §20].

2.3.3 - ALIMENTATION

Dès les premiers jours, le poulain s'intéresse à l'alimentation des chevaux adultes. Son alimentation est surtout lactée mais très vite il va consommer un peu d'herbe et tenter de subtiliser une partie de la ration de la mère. Il est conseillé d'offrir très tôt un concentré spécifique au poulain à base d'orge ou d'avoine aplatie (environ 60%), de soja et de poudre de lait en quantités égales, ainsi qu'un complément de minéraux et de vitamines. Ceci permet la mise en place d'enzymes et d'une flore active lors du sevrage qui alors ne sera pas un traumatisme alimentaire en plus d'un traumatisme psychique [40].

Les Anciens évoquèrent peu le sevrage et si la jument ne pouline que tous les deux ans (comme cela était recommandé pour les juments de valeur [4, 6, 10, 24]), le sevrage ne pose pas de problème : à deux ans le poulain est pratiquement autonome et cède sans difficulté la place au nouveau venu. L'allaitement durait au moins un an, plus généralement deux [24]. Toutefois, cela ne dispense pas de compléter l'alimentation du poulain. Les juments suitées étaient généralement conduites au pré : le poulain avait donc l'occasion de manger de l'herbe, d'autant plus que les propriétaires tentaient de n'avoir que des poulains de printemps. Varron donna tout de même des conseils de transition alimentaire : *"Dans les dix jours après la naissance, il faut les conduire au pâturage avec leur mère, pour que le fumier ne brûle pas leurs sabots délicats. Aux poulains de cinq mois, quand on les a ramenés à l'écurie, il faut offrir de la farine*

d'orge moulue avec du son, et tout autre produit de la terre qu'ils pourront avoir plaisir à manger. A l'âge d'un an, il faut leur donner de l'orge et du son, aussi longtemps qu'ils téteront." [10, livre II, §11-12].

Les connaissances alimentaires des Anciens étaient justes : ils introduisaient progressivement une alimentation nouvelle [9, 10] et Theomnestos se méfiait des excès à l'origine de fourbure : *"Après l'avoir attaché une heure au maximum, il faut le conduire à la rivière et, l'ayant abreuvé, commencer à lui donner la plus tendre nourriture, c'est-à-dire de l'avoine. Celle-ci est laiteuse et facile à digérer, mais elle possède une enveloppe qui entoure la graine, c'est pourquoi sa consommation excessive est mal tolérée. Le poulain doit manger le premier mois 3 onces, le deuxième mois 6, le troisième mois 9, le quatrième mois 18 jusqu'à ce qu'il atteigne sa deuxième année. Le poulain doit alors commencer à manger de l'orge et à manger davantage. [...] Une juste mesure de nourriture suffit : pas plus de 25 livres et demie. Une alimentation abondante ne crée pas systématiquement des lésions, mais touche le pied et fait disparaître la corne par sa crudité."* [9, §22]. Cependant, la Grèce n'était pas un pays propice à la culture des céréales et Athènes, en particulier, était obligée d'en importer massivement. De ce fait, les céréales étaient chères et, même si la possession de chevaux était réservée à une élite, nourrir des chevaux avec ces produits revenait fort cher. Une sous-alimentation était à craindre et Xénophon se plaignait du mauvais état de la cavalerie athénienne : *"Les chevaux qui sont mous, le Conseil, s'il prescrit que dorénavant il faudra qu'ils travaillent deux fois plus, et aussi qu'il éliminera tout cheval incapable de suivre, inciterait, je crois, à les mieux nourrir et à les mieux soigner"* [11].

2.3.4 - DEBOURRAGE

Actuellement, l'âge au débouillage est variable selon la discipline à laquelle est destiné le cheval. Les chevaux de course sont les premiers débouillés, vers l'âge de dix-huit mois. Pour les autres, le débouillage est plus tardif et dépend du pays et des écoles. En France, il se fait vers deux ans et demi trois ans, mais en Angleterre vers quatre ans. La tendance actuelle est à reculer le débouillage, ce qui est bénéfique. En effet le poulain n'a fini sa croissance qu'à 5/6ans, et le monter avant prédispose à l'ensellement.

Globalement, les Anciens préconisaient de commencer à monter le jeune cheval vers 2/3 ans [1, 9]. Les risques d'ensellement avaient déjà été notés par Theomnestos : "*Je défends au cavalier de monter le poulain avant ses deux ans. Le cavalier fait, en effet, souffrir le dos par son poids et souvent il brise par le milieu le dos qui est tendre. Un tel cheval ne pourra être monté ou sera ensellé. Il faut, dans un premier temps, que ce soit un enfant léger qui monte le poulain.*" [9, §22].

Le débouillage correspond au dressage du poulain en vue de pouvoir utiliser sa force soit monté, soit attelé. Cela nécessite que le cheval accepte le mors, la selle et la sangle, le poids du cavalier, sa présence et ses ordres. C'est un travail complexe qui nécessite de l'expérience, du calme, de la patience et de la fermeté. Les progrès sont plus ou moins rapides selon les individus et il faut prendre en compte le tempérament et les aptitudes de chaque cheval. Toute hâte conduit à un échec, qui parfois est d'autant plus troublant qu'il se produit tardivement. Alors que l'essentiel du débouillage est terminé, réapparaissent des défenses qui tirent leur origine d'une erreur ancienne du dresseur. Pour qu'un débouillage se déroule dans de bonnes conditions, il faut donc prendre son temps et travailler avec un poulain qui a acquis une expérience de l'homme dès son plus jeune âge [40].

Les conseils des Anciens étaient identiques à ceux que pourrait donner tout dresseur actuel. Par exemple, Apsyrtos expliquait : "*Lorsque le poulain a deux ans, ils l'emmènent hors du troupeau et le dressent, de préférence chaque jour, sinon tous les deux jours. Quand il est devenu docile et habitué au cavalier, ils l'instruisent, le faisant progresser peu à peu par des exercices faciles, jusqu'à l'âge de trois ans. A partir de cet âge, ils lui en demandent plus, en l'exerçant et en lui imposant davantage jusqu'à ce qu'il ait au moins six ans.*" [1, ch CXVI, §1]. Pour Apsyrtos, le travail du jeune cheval s'effectuait au moins jusqu'à la sixième année de celui-ci. Un dernier conseil pour le débouillage fut donné par Apsyrtos : le choix du terrain se devait d'être judicieux. "*Le terrain d'entraînement ne doit pas avoir un sol trop profond pour le poulain et surtout le très jeune poulain. En effet, il arrive facilement que, dans les jambes, les tendons fléchisseurs s'écartent, et qu'ainsi les paturons touchent terre.*" [1, ch CXVI, §2] Il aurait pu ajouter qu'un terrain trop dur est également néfaste et conduit à l'apparition de tares dures.

III – DISCUSSION : VALEUR DES CONNAISSANCES ANTIQUES

La justesse globale des connaissances équestres des spécialistes grecs, particulièrement en matière d'élevage, est surprenante. Certes nombre de mécanismes étaient alors inconnus et les explications étaient souvent absentes, mais les descriptions et les choix étaient le plus souvent judicieux, ce qui prouve que ces hippiatres étaient des hommes de pratique, à défaut d'être de bons théoriciens. En particulier, les connaissances anatomiques étaient limitées : nombre d'os intervenant comme support d'une structure donnée [1], nature des tares molles [12]. Toutefois, les descriptions de l'extérieur du cheval rappellent celles qui se trouvent dans de nombreux ouvrages actuels : description succincte des différents éléments morphologiques, sans explication sur les tares éventuelles qui peuvent se rencontrer et sans mention d'aucun mécanisme pathologique, ni des raisons qui font préférer telle conformation à une autre.

Trois axes présidaient au choix des auteurs antiques à propos de la conformation : la beauté et la santé du cheval, le bien-être du cavalier. Les deux premiers éléments sont toujours pris en compte actuellement dans l'examen d'un cheval, mais le dernier aspect est pratiquement totalement négligé. La santé du cheval était bien sûr un point important dans les techniques d'élevage, ainsi que la sélection d'une bonne conformation à partir de la connaissance des origines des reproducteurs.

3.1 – LA BEAUTE DU CHEVAL

La petite tête est l'exemple même de la recherche esthétique de ces cavaliers antiques. En effet, ils ne notèrent pas les avantages, pourtant bien réels, en terme de vitesse. Cependant, cet état d'esprit est encore bien ancré dans les mœurs équestres ; cela est somme tout assez normal puisque la tête est toujours ce qui attire le plus l'œil, surtout pour un néophyte. D'ailleurs, l'engouement dont jouissent le cheval Arabe et ses croisements en est certainement la meilleure démonstration. Ce cheval possède des qualités d'endurance exceptionnelle, mais nombre de particuliers achètent un cheval Arabe ou issu d'un croisement avec un tel cheval pour une autre raison : la beauté du modèle qui tient surtout à une jolie tête légère. La sélection se tourne également vers le cheval arabe pour des croisements en vue surtout

d'alléger les modèles, même si l'apport de qualités d'endurance est non négligeable. La première qualité que transmet le cheval arabe est une jolie tête fine, à profil concave. Les canons de beauté sont donc les mêmes de nos jours.

3.2 – LA SANTE DU CHEVAL

3.2.1 – LES BOITERIES

L'état de santé est un élément essentiel à déterminer avant tout achat d'un cheval, grand athlète fragile. Les hippiatres décrivirent nombre de maladies et de traitements, mais nous nous sommes intéressés à la conformation du cheval essentiellement : il est donc normal que dans ces textes les auteurs n'aient évoqué que des problèmes de boiteries. Celles-ci siègent principalement au niveau de l'extrémité du membre, dont les articulations subissent de fréquents traumatismes plus ou moins violents et répétés, et surtout du pied.

3.2.1.1 – Les lésions du pied

Le pied est l'élément que décrivirent en premier Xénophon [12] et Theomnestos [9] et Apsyrtos [2] lui consacra plusieurs textes (cf Chapitre III, 1.2 – Notes). Nous avons vu que les conseils que donnaient ces auteurs antiques concouraient à donner au cheval un pied creux à la corne très dure. Un tel pied n'a plus la souplesse suffisante pour fonctionner normalement et ne peut donc plus amortir les chocs. De tels conseils paraissent donc erronés. Cependant, si on se souvient que le cheval grec n'était pas ferré, les choix des Anciens sont tout de suite plus clairs, d'autant que les chevaux étaient soumis à des terrains extrêmement rocailleux.

L'encastelure, du fait de l'absence d'amortissement au niveau du pied, peut être responsable à long terme de la survenue de suros et de traumatismes répétés des articulations distales du membre et donc d'une éventuelle boiterie. L'encastelure peut également occasionner une boiterie suite à une seime [15]. La seime est certainement une affection dont les chevaux antiques durent fréquemment souffrir. Il s'agit d'une fissure qui suit les fibres de la boîte cornée et fait éclater plus ou moins profondément la corne. Elle tend à s'étendre spontanément en l'absence de traitement et a alors des conséquences graves. Sont des facteurs prédisposant à l'apparition de seime : la sécheresse de la corne (à craindre dans les pays à climat chaud et sec comme la Grèce), la minceur de la corne (que les Anciens désignaient à

juste titre comme une tare), des commotions trop vives sur un terrain trop dur (chemins rocailloux grecs et voies romaines) [15].

Toutefois, sur terrain hostile, un cheval non ferré avec des pieds plats et/ ou une corne tendre ne fait pas plus d'une dizaine de kilomètres sans boiter. Les hipposandales ne suffisaient pas à éviter un tel inconvénient puisque le cheval ainsi protégé ne pouvait se déplacer qu'au pas sous peine de perdre ses protections. Or le pas n'est pas une allure très propice au combat ou même à un voyage rapide. D'ailleurs, les actuels chevaux du Maghreb, qui connaissent à peu près les mêmes difficultés de terrain et qui ne sont pas ferrés non plus, ont généralement des pieds étroits à la corne dure, voire des pieds encastelés [15].

Ainsi les conseils des Anciens en matière de pied trouvaient toute leur signification dans l'absence de ferrure. Certes, l'impact d'un mauvais amortissement des chocs par le pied peut se faire ressentir après plusieurs années sous forme de tares dures, plus ou moins invalidantes, sur le membre ; mais une contusion de sole ou une fourchette pourrie se traduisent inmanquablement par une boiterie. Il est évident qu'il vaut mieux courir le risque d'une boiterie à long terme que d'une boiterie aiguë d'apparition immédiate.

Dans ces conditions, l'importance que ces cavaliers attachaient à connaître, choisir, entretenir et soigner les sabots est tout à fait légitime. Il faut non seulement choisir un cheval qui a naturellement la corne dure, mais il faut aussi l'entretenir, comme le souligna Xénophon [12, chIV, §3-4] : *"Il faut de même lui former les pieds. Les écuries gâtent les sabots même bien conformés si elles sont trop humides et lisses ; pour éviter l'humidité, elles doivent avoir un écoulement et, pour éviter le sol lisse, un lit de pierres posées l'une contre l'autre, d'une grosseur à peu près analogue à celle des sabots. Car de telles écuries offrent l'avantage de fortifier les pieds des chevaux même arrêtés. [...] Pour avoir, d'autre part, les meilleurs abords de l'écurie, qui durcissent les pieds, il faudra verser à terre, pêle-mêle, quatre ou cinq charrettes de pierres arrondies, d'une largeur de main, du poids d'une mine* à peu près, et les entourer d'un rebord de fer pour éviter leur dispersion. Arrêté, sur ce sol, il pourrait marcher régulièrement une partie du jour comme sur une route empierrée ; il est forcé qu'au pansage et quand il chasse les mouches il se serve de ses sabots comme lorsqu'il marche. La fourchette elle aussi est durcie par les pierres ainsi répandues."*

* : une mine = 100 drachmes or 1 drachme = 3.41 à 4.36 g [45]

Il est exact que le cheval à l'écurie a tendance à avoir le pied qui pourrit, notamment la fourchette. Une bonne hygiène de l'écurie (surtout un bon drainage associé à un curage régulier) protège le pied de tels désagréments. Toutefois, un homme de cheval averti doit tout de même vérifier l'état des pieds de son cheval, comme le conseillait Theomnestos [9, §20] : *"Après s'être mis en sûreté quand il habitue le poulain à donner les pieds, qu'il taille les sabots afin que, s'il y a une contusion quelque part, le dresseur puisse révéler les zones saines et le poulain être soigné"*. Le parage, action de couper la corne produite en quantité excessive et de rétablir les aplombs, était connu des Anciens, bien qu'il soit normalement inutile pour un cheval non ferré, l'usure naturelle du sabot devant suffire. Cependant, il peut s'avérer indispensable effectivement en cas d'usure irrégulière (l'attaque se fait davantage en talons ou en pince, or nous avons vu que si le pied se déforme tout l'équilibre du membre est compromis) ou de plaies, pourrissement de fourchette...

L'importance des boiteries de pied obligea les Anciens à porter une attention particulière à la sélection de sabots creux et à la corne épaisse, ainsi qu'à l'entretien du pied. Ils connaissaient, d'ailleurs des onguents fortifiants, à base de soufre et de graisse animale [24].

3.2.1.2 – Les atteintes du paturon

Le paturon est le deuxième site ou la deuxième cause de boiterie identifiés par les Anciens. Ils décrivirent avec justesse les défauts d'inclinaison du paturon, comme nous l'avons vu précédemment. Ils ne nommaient pas avec exactitude les structures anatomiques en jeu, mais ils remarquèrent la faiblesse du cheval bas-jointé et les risques de traumatismes chez le cheval court-jointé ou droit-jointé [1, 12].

3.2.2 – ALIMENTATION ET SANTE

Deux points essentiels de l'alimentation du cheval furent abordés par les auteurs antiques : la transition alimentaire [9, 10] et la fourbure d'origine alimentaire [2]. Ces auteurs désiraient une alimentation riche, mais non à l'excès. Ce risque n'était encouru que pour les animaux de valeur, car les autres équidés souffraient plutôt d'un défaut d'apport énergétique [33].

3.3 – LE BIEN-ETRE DU CAVALIER

Ce point n'est plus guère recherché de nos jours ; la connaissance de l'étrier et l'emploi systématique d'une selle permettent au cavalier de peu subir les réactions du cheval et d'amortir aisément les secousses occasionnées par des allures sèches. Or si l'*ephippion* existait, il n'était pas toujours utilisé et de toutes façons il ne possédait pas d'étrier. Dans ces conditions, un cheval aux allures souples et offrant un siège agréable était évidemment recherché. Le cheval court ou droit jointé était ainsi rejeté car ses allures étaient trop sèches [12] et un cheval aux membres souples lui était préféré [1]. Par ailleurs, les auteurs étaient unanimes : le cheval devait avoir un dos double pour l'agrément de son cavalier [1, 3, 4, 8 22, 9, 10, 12].

CONCLUSION

Dans l'Antiquité, posséder un cheval était un signe évident de richesse. La valeur de cet animal conduisit tout naturellement des hommes à s'intéresser aux soins et traitements qu'il nécessitait. Nous avons pu apprécier la justesse des connaissances des hippiatres grecs, en particulier Apsyrtos et Theomnestos, tant sur la conformation que sur l'élevage des chevaux.

Toutefois, la postérité n'a pas fait grand cas de ces auteurs, dont les textes ne nous sont parvenus qu'à travers de rares copies, et les hippiatres grecs ne sont plus étudiés que par quelques spécialistes de la question. A l'opposé, Xénophon a traversé les siècles : tous les hellénistes le connaissent et il est encore cité dans des manuels d'hippologie [15]. Il est impossible de savoir dans quelle mesure les traités originaux des hippiatres ont été, pendant l'Antiquité, lus et utilisés par les hommes de chevaux auxquels ils étaient destinés. Sans doute, par la suite, les très longues recensions de la Collection byzantine étaient-elles peu commodes à consulter et peut-être pouvons-nous trouver là une explication à l'oubli dont ces textes ont été victimes.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

AUTEURS ANTIQUES

1. APSYRTOS ch. CXV et CXVI *In Corpus Hippiatricorum Graecorum*, tome I *Hippiatrica Berolinensia*, éd. ODER E., HOPPE K., Teubner, Leipzig, 1924 (réimp. Stuttgart, 1971), p. 372-377
2. APSYRTOS ch. X, XIV, XXVI, XCV, CII, CIV, CIX *In Corpus Hippiatricorum Graecorum*, tome I *Hippiatrica Berolinensia*, éd. ODER E., HOPPE K., Teubner, Leipzig, 1924, p. 58-377 (traduction A.M. Doyen-Higuet)
3. APSYRTOS, chapitre I du livre XVI des Géoponiques, traduction Georgoudi S., *Des chevaux et des bœufs dans le monde grec*, Daedalus, Paris-Athènes, 1990, p. 94-97
4. COLUMELLE, *De re rustica*, *In Les agronomes latins, Caton, Varron, Columelle, Palladius, avec la traduction en français*, M. Nisard, éd. Firmin Didot frères, Paris, 1856, p. 329-331
5. HOMERE, *L'Iliade*, traduction M. Meunier, Le Livre de Poche, Paris, 1985, 572 p.
6. PALLADIUS, livre IV de *Opus agriculturae*, *In Les agronomes latins, Caton, Varron, Columelle, Palladius, avec la traduction en français*, M. Nisard, éd. Firmin Didot frères, Paris, 1856, p. 592-593
7. PELAGONIUS, *Ars veterinaria*, éd. K.D. Fischer, Teubner, Leipzig, 1980, p.3
8. SIMON D'ATHENES, *Sur l'extérieur et le choix des chevaux*, traduction E. Delebecque, appendice *In Xénophon, De l'art équestre*, E. Delebecque, Annales de l'Université de Lyon, 3^{ème} série, *Lettres*, fasc. 18, Paris, 1950, p.160-168

9. THEOMNESTOS, XCIII 12-22 *In Corpus Hippiatricorum Graecorum*, tome II *Hippiatrica Cantabrigiensia*, éd. ODER E., HOPPE K., Teubner, Leipzig, 1927 (réimp. Stuttgart, 1971), p. 231-237
10. VARRON, *Res rusticae*, traduction C. Guiraud, Les belles lettres, Paris, 1985, p. 52-59
11. XENOPHON, *Le commandant de cavalerie*, traduction E. Delebecque, Les belles lettres, Paris, 1973, 111 p.
12. XENOPHON, *De l'art équestre*, traduction E. Delebecque, Les belles lettres, Paris, 1978, 143 p.
13. XENOPHON, *L'Anabase*, VI, 3, 7-8, traduction P. Chambry, GF-Flammarion, 1996, 302 p.

AUTEURS MODERNES

14. AMMAN L., *Ansgewählte Kapital über Chirurgie und Pferdezucht in Corpus Hippiatricorum Graecorum. Überstzung und Besprechung*, Thèse de doctorat vétérinaire, Munich, 1983
15. AUTHEVILLE P. D', FROMONT P., *Précis de Maréchalerie*, Maloine, 1982, 238 p.
16. BAILLY A., *Dictionnaire grec-français*, 26^{ème} édition, Hachette, Paris, 1963, 2230 p.
17. BENNETT D. , *Conformation analysis In Horse breeding and management*, World animal science, C7, J. W. Evans, Texas, 1992, p. 85-163

18. BJÖRCK G., *Apsyrtus, Julius Africanus et l'hippiatrique grecque*, dans Uppsala Universitets Årsskrift, 4, 1944,
19. BONNET G., KLEIN F., *Le cerf*, Hatier, Paris, 1991, p. 36
20. CARNAT G., *Le fer à cheval à travers l'Histoire et l'Archéologie*, Vignot frères, Paris, 1951, 173 p.
21. DECHAMPS N., *Le cheval et son dressage dans le monde grec, en particulier au temps d'Homère et de Xénophon*, mémoire de licence, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1994, p. 52
22. DELEBECQUE E., Appendice et notes complémentaires *In Xénophon, De l'art équestre*, Les belles lettres, Paris, 1978, p. 77- 89 et 129-143
23. DOYEN A. M., *Les textes d'hippiatrie grecque*, dans L'Antiquité classique, tome L 1^{er} - 2^{ème} fasc -, Bruxelles, 1981, p. 258-273
24. DOYEN A.M., *L'accouplement et la reproduction des équidés dans les textes hippiatriques grecs*, dans Ann. Méd. Vét. ,1981, 125, p.533-556
25. DOYEN-HIGUET A. M., *The Hippiatrica and byzantine veterinary medicine*, dans Dumbarton Oaks Papers, tome 38 – 1984, p. 111-120
26. DOYEN-HIGUET A.M., *Les textes hippiatriques grecs. Contribution à l'histoire de la médecine vétérinaire*, Scientarium Historia (sous presse)
27. EVANS J. W., *HORSES - A guide to sélection, care, and enjoyment*, W. H. Freeman and C^{ie}, New-York, 1989, p. 58-97

28. FEDERATION EQUESTRE FRANCAISE, *Manuel officiel de préparation aux examens fédéraux d'équitation*, tome II, Lavauzelle, Panazol, 1985, 123 p.
29. GEORGOUDI S., Commentaire *In Des chevaux et des bœufs dans le monde grec - Réalités et représentations animalières à partir des livres XVI et XVII des Géoponiques*, Daedalus, Paris-Athènes, 1990, p. 136-153
30. GOUBAUX A., BARRIER G., *L'extérieur du cheval*, Asselin et Cie, Paris, 1884, p. 50-397
31. GRANDJEAN D. *et al.*, *Encyclopédie Royal-Canin du chien*, Hatier, Paris, 1997, p. 402
32. HEURGON J., Introduction *In Varron Economie rurale*, Les belles lettres, Paris, 1978, p. 10-19
33. HYLAND A., *Equus : the Horse in the Roman World*, B.T. Batsford Ltd, Londres, 1990, 285 p.
34. LA ROQUE DE SEVERAC M. DE, *Le fer à cheval "Contribution à l'étude de l'origine de la ferrure à clous du cheval"*, dans *Bulletin archéologique du C.T.H.S.*, nouv. sér., fasc. 16A, Paris, 1983, p. 7-55
35. LAFFONT, BOMPIANI, *Le nouveau dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, tome I , Robert Laffont, 1994, p. 736
36. LEFEBVRE DES NOËTTES R., *L'attelage et le cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'étude de l'esclavage*, A. Picard, Paris, 1931, 312 p.
37. LIDDELL H. G., SCOTT R. *et al.*, *Greek-English Lexicon*, 9^{ème} édition, Clarendon Press, Oxford, 1996, 2362 p.

38. MASQUERAY P., introduction *In* Xénophon. *L'Anabase*, Les belles lettres, Paris, 1930, p. 1-14
39. MEGNIN J.-P., *Sur l'origine de la ferrure à clous*, dans *Journal méd. vet. mil.*, 3, 1865, p. 608-653
40. MINISTERE DE L'AGRICULTURE ET DE LA PECHE, Service des Haras, des Courses et de l'Equitation, *Le Cheval, techniques d'élevage - Guide pratique -*, Institut du cheval, Paris, 1997, 242 p.
41. MOURRE M., *Dictionnaire encyclopédique d'Histoire*, tome I, 3^{nde} édition, Bordas, Paris, 1986, p. 1091-1092
42. ODER E., HOPPE K., *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, tome II *Hippiatrica Parisina Cantabrigiensia Londinensia Lugdunensia - Appendix*, Teubner, Leipzig, 1927 (réimp. Stuttgart, 1971)
43. QUIQUEREZ A., *Les fers à cheval dans le Jura dans les temps anciens*, dans *Revue d'Alsace*, 5, 1854, p. 38-75
44. STASHAK T. S., The relationship between conformation and lameness *In Adams' Lameness in Horses*, 4^{ème} édition, Lea & Febiger, Philadelphia, 1987, p. 72-99
45. SEVILLA H.-J., *L'hippiatrique byzantine du IV^{ème} siècle*, *Recueil de Médecine Vétérinaire* tome 103, 1927, p. 154-165
46. VIGNERON P., *Le cheval dans l'Antiquité gréco-romaine*, tomes I et II, *Annales de l'Est*, Nancy, 1968, 338 p. et 105 pl.

ANNEXE

Tableau I : Récapitulatif des sources antiques utilisées

	Date	Œuvres	Passages
SIMON	V ^{ème} siècle avant J.C.	<i>Sur l'extérieur et le choix des chevaux</i>	§ 1 à 11
XENOPHON	≈ 426 à 355 avant J.C.	<i>De l'art équestre</i>	Ch I § 2-15 Ch II § 4-5 Ch III § 1 Ch IV § 3-4 Ch V § 5 Ch VI § 9
VARRON	116 à 27 avant J.C.	<i>Res rusticae</i>	Livre II, § 4-5 Livre II, § 11-12
COLUMELLE	I ^{er} siècle après J.C.	<i>De re rustica</i>	Livre XXIX
APSYRTOS	150 à 250 ou début du IV ^{ème} siècle après J.C. ?	C.H.G. I et Géoponiques	C.H.G. I, Ch CXV et CXVI Géoponiques, livre XVI, Ch I
THEOMNESTOS	Fin du III ^{ème} siècle-début du IV ^{ème} siècle après J.C. ?	C.H.G. II	Ch XCIII § 12-22
PELAGONIUS	Deuxième moitié du IV ^{ème} siècle	<i>Ars veterinaria</i>	§ 2
PALLADIUS	Fin du IV ^{ème} siècle après J.C.	<i>Opus agriculturae</i>	Livre IV, Ch XIII

Tableau II : Opinions des différents auteurs antiques sur la tête et les éléments qui la composent

	SIMON	XENOPHON	VARRON	COLUMELLE	APSYRTOS	THEOMNESTOS	PELAGONIUS	PALLADIUS
Forme générale	distinguée, légère	osseuse	petite	petite	petite	assez petite, légère, dressée vers le ciel, toute maigre, os non saillants, veines bien visibles	petite	petite, sèche
Naseaux	aussi grands que possible	ouverts	ouverts	ouverts	pas resserrés	largement ouverts	ouverts	ouverts
Dents					proéminentes : tare			
Barres	non arrondies, semblables	dures, inégales : tare				bouche inégale : tare		
Ganaches	aussi petites que possibles	petites						
Yeux	grands les plus saillants possible brillants	à fleur de tête	noirs	noirs	noirs	grands, à fleur de tête	noirs	grands
Oreilles	petites	plutôt petites	collées au crâne	courtes redressées	courtes		courtes, redressées	courtes pointues
Nuque	haute	plutôt large						
Encolure	côté tête : droite, sans être retroussée côté ganaches : mince, souple, retroussée vers l'arrière côté garrot : aussi large et épaisse que possible	comme celle d'un coq redressée vers la nuque, flexible à la jointure			le haut souple	proportionnée à la tête comme celle d'un coq étroite d'abord puis s'élargissant régulièrement et harmonieusement		
Crinière			abondante, sombre, frisée, d'un crin assez fin, penchante à droite	bien fournie, pendante à droite	épaisse, un peu crépue, penchante à droite	double : ne pas la raser simple : la raser	bien fournie, pendant à droite	bien fournie

Tableau III : Opinions des différents auteurs antiques sur les éléments du corps du cheval

	SIMON	XENOPHON	VARRON	COLUMELLE	APSYRTOS	THEOMNESTOS	PELAGONIUS	PALLADIUS
Poitrail	ni trop étroit, ni trop large	le plus ouvert possible	large, plein	large, bien musclé	large, musclé	double masse arrondie	large, bien musclé	large, ouvert
Garrot	le plus grand possible	élevé						
Dos	double	double	double, épine dorsale non saillante	double	double, sinon pas courbé	double	double	
Rein	souple	large, court	convergeant vers le bas	large, ravalé			large, ravalé	
Côtes	très larges, descendant bas	plutôt profondes, assez renflées vers l'estomac		arquées		solides, descendant vers le flanc	arquées	
Ventre			large (♀), moyen (♂)	étroit	bien arrondi large (♀)		étroit	avoir du ventre (♀)

Tableau IV : Opinions des différents auteurs antiques sur les éléments des membres du cheval

	SIMON	XENOPHON	VARRON	COLUMELLE	APSYRTOS	THEOMNESTOS	PELAGONIUS	PALLADIUS
Membres	au-dessus du genou plus charnus et plus forts	souples longs chez le poulain	bien proportionnés, droits, égaux, plutôt tournés en dedans	égaux, hauts, droits	souples, droits	sans poils s'amincissent vers le bas	égaux, hauts, droits	robustes bien proportionnés
Epaules	les plus grandes et les plus larges possibles		larges	grandes, droites	attache élevée		grandes, droites	
Hanches		larges, charnues						
Bras		épais						
Cuisses	pas charnues l'entre-cuisse pas élevé, ni plein, un peu arrondi	limitées par un large sillon		bien fournies, musclées	musclées	gonflées	bien fournies, musclées	
Jarrets						maigres, tendons bien visibles, pas trop ouverts		
Genou			rond, pas trop gros	cylindrique, petit, pas tourné en dedans			cylindrique, petit, pas tourné en dedans	
Canon	velu, maigre, fort en tendons, pauvre en chair	os épais, mais pas épais en chair ni en veines						
Boulet						pas épais, ni trop grand, ni trop petit		
Paturon	souple	ni trop droit, ni trop incliné			ni droit, ni court, ni peu élevé			
Sabot	léger, d'aplomb, ni trop élevé, ni trop bas, peu de chair, corne épaisse, creux	corne épaisse, creux, haut (fourchette loin du sol)	dur	haut, concave, rond, corne dure, couronne légèrement saillante	pied tendre : tare	épais, droit, assez étroit, creux, incliné pied mou, faible : tare	haut, concave, rond, corne dure, couronne légèrement saillante	rond, ferme, bien attaché, pied sec, ferme, chaussé très haut, corne concave

TRADUCTION ET COMMENTAIRE DE FRAGMENTS DES *HIPPIATRICA*
(APSYRTOS, THEOMNESTOS)

MENARD Diane, Alexandra, Julie

RESUME : Dans l'Antiquité, le cheval est un animal de prestige, cadeau des dieux réservé à une élite. Des hommes se sont plus particulièrement intéressés à sa santé : ce sont les hippiatres. Une partie des textes de ces auteurs nous est parvenue à travers des copies regroupées sous le titre de *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, encore appelé *Hippiatrica*. Nous avons étudié et traduit des extraits de deux hippiatres, Apsyrtos et Theomnestos, traitant de la conformation du cheval et de l'éducation du poulain, en nous fondant sur une lecture précise du texte grec et un examen attentif des termes hippologiques. La confrontation des opinions d'Apsyrtos et de Theomnestos avec celles d'auteurs anciens et actuels amène à souligner la justesse des connaissances antiques, bien que ces connaissances n'aient été qu'empiriques. Deux critères essentiels de bonne conformation sont identiques chez les Anciens et les anatomistes et hommes de cheval modernes : la beauté et la résistance. Par contre, l'absence d'étrier faisait rechercher les chevaux aux allures souples. Pour les soins au poulain, les auteurs, antiques et contemporains, soulignent l'importance de l'éduquer dès son plus jeune âge, bien avant que ne commence le débouillage proprement dit.

MOTS CLES : antiquité, Apsyrtos, cheval, conformation, *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, élevage, grec, *Hippiatrica*, Theomnestos

JURY : Président Pr

Directeurs Dr C. Degueurce et Mme A.M. Doyen-Higuet

Assesseur Pr J.J. Bénét

Adresse de l'auteur : 12 allée Marguerite

92 290 Châtenay-Malabry

TRANSLATION AND COMMENTARY ON PIECES OF *HIPPIATRICA*
(APSYRTOS, THEOMNESTOS)

MENARD Diane, Alexandra, Julie

SUMMARY : During ancient times, horses were prestigious animals, considered as presents from the gods reserved for the elite. Some people took special interest in their health : these men were the hippiatrists. Part of their work is gathered in the *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, also called *Hippiatrica*. We have studied and translated the extracts of the two Greek hippiatric authors, Apsyrtos and Theomnestos, dealing with the physique of the horse and the education of the foal, building on an accurate reading of the Greek text and a close examination of horse terminology. The contrasting points of view of Apsyrtos and Theomnestos with those of ancient and modern writers underlines the accuracy of Ancient opinions, although their knowledge was merely empirical. Two main lines of morphology are the same in ancient times as nowadays : horses must be beautiful and robust. However the lack of stirrups forced riders to seek for horses with a soft gait. On foal upbringing, both ancient and modern authors insist on the importance of an early training, long before the dressage.

KEY WORDS : ancient times, Apsyrtos, *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, Greek, *Hippiatrica*, horse, morphology, Theomnestos, upbringing

JURY : President Pr

Directors Dr C. Degueurce and Mrs A.M. Doyen-Higuet

Assessor Pr J.J. Bénét

Author's address : 12 allée Marguerite

92 290 Châtenay-Malabry